

AGB

G' $\frac{50}{2}$

PELHAM.

TOME SECOND.

PELHAM,

OU

G 50
2

LES AVENTURES

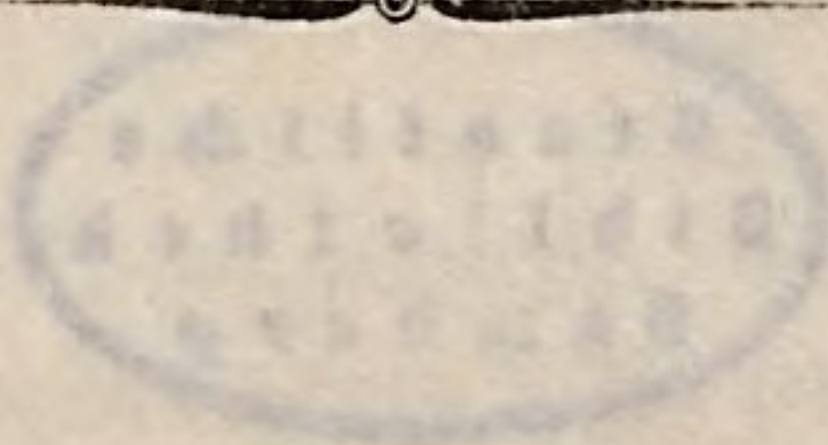
D'UN GENTILHOMME ANGLAIS.

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

Par Jean Cohen.



TOME SECOND.



BRUXELLES ET LEIPZIG.

C. HOCHHAUSEN ET FOURNES, LIBRAIRES.

—
1837

10. 10. 18



CHAPITRE PREMIER.

Comme je rentrais chez moi, réfléchissant à la scène dont je venais d'être témoin, je me rappelai les paroles de Tyrrell, c'est-à-dire, la manière dont il m'expliqua, quand je le vis à Cheltenham, la cause de l'inimitié que Glanville lui portait. Cette explication me parut fort peu probable. Outre que la cause semblait peu proportionnée à un pareil effet, je ne pouvais concevoir que le jeune et riche Glanville, qui possédait une beauté si frappante et des talents si remarquables, pût être supplanté en amour par un prodigue malaisé, comme l'était Tyrrell à cette époque, avec des manières grossières et un esprit peu cultivé. Sa personne, à la vérité, n'était pas désagréable; mais il ne pouvait, en aucune façon, soutenir la comparaison avec Glanville.

J'avoue que le mystère dont cette affaire était enveloppée excitait ma curiosité plus vivement qu'un homme sage ne devrait se laisser préoccuper par un intérêt qui ne le concerne pas directement, et j'y songeais encore quand je fus accosté par lord Vincent. La différence des routes politiques que nous suivions nous avait, depuis quelque temps, un peu refroidis. Ce ne fut donc pas sans surprise que je le vis prendre mon bras et m'entraîner avec lui dans Bond-Street. Il venait, me dit-il, pour la dernière fois, m'offrir d'entrer dans sa colonie. Il me fit observer que de grands changements étaient inévitables, et que le parti que j'avais embrassé ne pourrait jamais entrer au ministère. Il avait désiré faire encore cette démarche pour moi, avant que j'eusse déclaré mon opinion trop publiquement pour pouvoir la rétracter. Je lui répondis encore une fois que mon parti était pris, et je terminai en disant :

— Voici mon chemin pour aller chez lord Dawton ; et vous, de quel côté allez-vous ?

— Je vais monter à cheval, et joindre la *parca juvenus*, ou, si vous l'aimez mieux, la jeunesse du *parc*.

Lord Vincent rit le premier de son calembour, et après nous être serré la main, nous nous séparâmes.

Je ne fatiguerai pas le lecteur en entrant dans tous les détails de mes intrigues politiques. D'ailleurs le temps qui s'est écoulé depuis lors ne me permet pourtant pas de rompre le secret qui m'était imposé. Il suffira de dire que je fus employé à une sorte de

diplomatie intérieure, aussi flatteuse pour mon activité que pour ma vanité. Déjà je saisisais en esprit tous les plus grands honneurs de l'État, les places les plus lucratives. Dawton et ses collègues avaient une opinion exagérée de mes talents, mais je savais la soutenir. Levé avant le jour, je consacrais au travail les heures que les autres individus de notre parti perdaient dans un sommeil rendu nécessaire par les disputes ou les débauches de la veille. Quand il fallait discuter une question d'économie politique, ma réponse était toujours la plus juste et la plus claire. C'était moi que l'on chargeait de vérifier les époques de notre histoire constitutionnelle. D'un autre côté, par ma correspondance assidue avec madame d'Anville, qui de tendre amante était devenue une fidèle amie, je savais tout ce qui se passait à une cour où elle coulait sa vie, et où son mari remplissait une place importante. Je ne négligeais rien de ce qui pouvait ajouter à la réputation dont je jouissais. Je m'instruisais exactement de la position et des intérêts individuels des personnages qu'il nous importait d'intimider ou de gagner. En un mot, pendant que ma naissance et mes manières me faisaient conserver mon rang parmi les premiers de mon parti, je ne dédaignais pas de travailler avec l'activité des membres subordonnés. Dawton disait que j'étais sa main droite ; je feignais d'être flatté de ce titre, tandis que je savais que j'étais sa tête, et je n'attendais que mon entrée à la chambre pour viser à la place où ce seigneur tendait pour lui-même.

En attendant, je ne cessai de conserver dans la

société le caractère de bizarrerie et de fatuité que j'avais adopté, et de cultiver les arts, qui en me procurant le sourire des femmes m'encourageaient dans les travaux plus graves auxquels je me livrais avec les hommes. Auprès d'Éléonore Glanville seule je déposais une affectation qui était peu faite pour plaire à un goût aussi pur et aussi naturel que le sien. Je découvris en elle une âme qui, en me charmant par sa tendresse et sa fraîcheur, m'élevait par la grandeur de ses pensées. Au fond du cœur elle était peut-être aussi ambitieuse que moi ; mais tandis que je cachais mes vœux par l'affectation, les siens étaient adoucis par la timidité et purifiés par la religion. Il y avait des moments où je m'ouvrais à elle et où je puisais un nouveau courage dans les regards de sympathie et d'enthousiasme qu'elle m'accordait. Oui, me disais-je alors, je désire en effet les honneurs ; mais c'est afin de la prier de vouloir bien les partager et les ennoblir. En un mot, j'aimais comme les autres hommes aiment. Je voyais en elle des perfections et j'éprouvais en moi une émulation que le temps devait ratifier ou détruire.

Je me suis laissé, comme disait l'Irlandais, allant chez lord Dawton. J'eus le bonheur de le trouver chez lui. Il écrivait à une table couverte de brochures et de gros volumes.

Il m'avoua qu'il était occupé à composer une brochure en réponse à une autre que je connaissais, et qu'il mettait la plus grande importance à ce que la sienne fût achevée pour le lendemain ; mais il ajouta qu'il était si surchargé de travail qu'il ne savait

comment trouver le temps nécessaire. Je compris ce qu'il voulait, et lui dis que s'il avait la bonté de me remettre son plan et ses notes, je m'engageais à lui apporter le manuscrit le lendemain au soir. Lord Dawton se confondit en remercîments. Il me demanda ensuite les nouvelles de France, et me dit qu'il était fort important de gagner pour notre parti lord Gulo-seton, le facétieux épicurien. Nous en avons besoin comme donneur de dîners, et il disposait en outre de quatre voix dans la chambre basse. J'observai qu'il était trop indolent et trop indépendant pour qu'on pût espérer de l'avoir. D'ailleurs je ne le connaissais pas et ne pouvais par conséquent me présenter chez lui. Lord Dawton m'indiqua encore quelques personnes auprès de qui il désirait que je fisse des démarches; après quoi je le quittai pour travailler à sa brochure.

CHAPITRE II.

Quoique courte, ma brochure eut un succès prodigieux. Elle fut attribuée au membre de l'opposition connu pour avoir le plus de talent pour écrire ; et quoique le style n'en fût pas pur, quoiqu'il s'y trouvât, à ce que je pense aujourd'hui, plusieurs sophismes dans les raisonnements, elle atteignit le but auquel vise toute ambition : c'est-à-dire qu'elle imposa au goût du public.

Quelques jours après, je descendais l'escalier d'Almack, quand j'entendis une altercation fort vive à la porte d'entrée. A ma grande surprise, j'y trouvai lord Guloeton que je connaissais de vue, et un très-jeune homme, qui tous deux étaient dans une fort

grande colère. Ce dernier, qui n'était jamais encore venu à Almack, avait oublié d'apporter avec lui son billet. Gulo-ton, qui était membre de cette société, mais qui y venait fort rarement, prétendait que son nom devait suffire pour faire entrer avec lui son jeune ami. L'inspecteur de la salle ne le connaissant point, refusait au contraire de laisser pénétrer l'étranger.

Comme je m'enveloppais de mon manteau, Gulo-ton en appela à moi : car la colère donne souvent de la franchise. Ravi de l'occasion qui se présentait de faire la connaissance de l'épicurien, je m'engageai à faire entrer son ami sur-le-champ. Je me procurai en conséquence quelques mots écrits au crayon par lady ***, qui imposèrent silence à Caron et permirent à l'ombre heureuse de passer le Styx pour se rendre à l'élysée auquel il aspirait.

Lord Gulo-ton me combla de remerciements. Je remontai avec lui ; je saisis toutes les occasions de lui faire ma cour, je reçus une invitation à dîner pour le lendemain, et je quittai la maison, charmé du bonheur que je venais d'avoir.

Je ne ferai point la description du dîner que je fis chez lord Gulo-ton, le plus célèbre gourmand de la capitale, et je me contenterai de déclarer que jamais encore je n'avais assisté à un repas aussi achevé dans toutes ses parties, et qui acquit un nouveau prix pour moi par les savantes dissertations du maître de la maison sur chaque plat et sur tous les vins. Quand nous fûmes arrivés au dessert, je crus pouvoir glisser un mot de politique, et je demandai

à mon amphytrion ce qu'il pensait de la bonne intelligence qui régnait depuis peu entre M. Gaskell et les whigs.

— Je m'en embarrasse fort peu, me répondit-il en mettant des confitures sur son assiette : la politique trouble la digestion.

Il faut, me dis-je en moi-même, que je trouve en cet homme un point plus facile à manier que son épicurisme. Voyons si nous ne pouvons pas le prendre par sa vanité.

— Les torys, repris-je, se croient bien en sûreté; ils n'attachent aucune importance aux membres neutres. L'autre jour encore lord *** me dit qu'il se moquait de M. ***, quoiqu'il disposât de *quatre* voix. Concevez-vous, mylord, une pareille arrogance?

— Non vraiment, dit Gulo seton d'un ton paresseux et indifférent. Aimez-vous les olives?

— Non; leur goût offre un mélange d'huile et d'amertume auquel mon palais n'a jamais pu se faire. Mais, pour en revenir à ce que je disais, les whigs ne sont pas comme cela; ils ont la plus grande déférence pour leurs partisans. Un homme qui aurait un rang, de la fortune et de l'influence dans le parlement pourrait jouir, s'il le voulait, de tout le pouvoir d'un chef sans en avoir l'embarras.

— C'est très-possible, reprit Gulo seton, que mon sermon paraissait endormir.

Il faudra que je change de batterie, pensai-je. Mais pendant que je méditais sur la manière de commencer une nouvelle attaque, on m'apporta le billet suivant :

« Au nom du ciel, Pelham, venez me trouver ; je
» vous attends dans la rue. Venez sur-le-champ, ou
» il sera trop tard pour me rendre le service que j'ai
» à vous demander.

» R. GLANVILLE. »

Je me levai à l'instant même, et faisant mes excuses à lord Guloeton, je le priai de permettre que je me retirasse. Le gourmand se mit à rire.

— Je comprends, me dit-il ; *post prandia Callirhoe*.

— Mylord, c'est avec le plus grand regret que je vous quitte.

— Et je vous laisse aller de même : c'est un vrai plaisir que de donner à dîner à un homme comme vous.

— Adieu, mon cher Amphitryon ; *je vais vivre et manger en sage*.

CHAPITRE III.

Je trouvai Glanville se promenant devant la maison d'un pas rapide et inégal.

— Grâce au ciel ! dit-il en m'apercevant. J'ai été deux fois à l'hôtel Mivart pour vous trouver. La seconde fois j'ai parlé à votre domestique , qui m'a dit où vous dîniez. Je vous connaissais assez pour être sûr de votre complaisance.

Glanville interrompit brusquement ce qu'il disait, et après un court silence il continua à voix basse et en parlant vite :

— Voici quel est le service que j'ai à vous demander. Allez sur-le-champ chez sir John Tyrrell pour lui porter de ma part un cartel. Depuis que je vous

ai vu la dernière fois je n'ai cessé de courir après cet homme, mais en vain : il était parti pour la campagne. Je viens enfin d'apprendre qu'il est revenu aujourd'hui et qu'il repart demain : ainsi vous n'avez pas un moment à perdre.

— Mon cher Glanville, lui dis-je, je n'ai aucun désir d'apprendre un secret que vous voulez me cacher ; mais pardonnez-moi si je vous prie de me donner des instructions un peu plus précises que celles que je viens de recevoir. Sur quoi dois-je fonder l'appel que vous voulez faire à sir John Tyrrell, et quelle réponse dois-je faire aux excuses qu'il pourra alléguer ?

— J'ai prévu vos observations, reprit Glanville avec une impatience qu'il avait de la peine à vaincre. Vous n'aurez qu'à remettre ce billet qui préviendra toute discussion ; je l'ai laissé ouvert, afin que vous pussiez le lire si vous le désirez.

Je jetai les yeux sur l'écrit que Glanville me mit dans la main. Voici quel en était le contenu :

« Le temps est enfin arrivé où je dois vous de-
» mander une satisfaction si longtemps différée. Le
» porteur de ce billet, qui vous est apparemment
» connu, arrangera avec la personne que vous indi-
» querez le lieu et l'heure de notre rendez-vous. Il
» ignore les motifs de plainte que j'ai contre vous ;
» mais il est certain de mon honneur. Le témoin que
» vous choisirez croira sans doute l'être aussi du
» vôtre : car il n'y a personne qui ait autant que moi
» le droit de déclarer solennellement qu'également

» dépourvu de principes et de courage, vous n'êtes
» qu'un scélérat et un poltron.

» REGINALD GLANVILLE. »

— Vous êtes mon plus ancien ami, dis-je après avoir lu ce billet, et je ne refuserai pas la commission dont vous me chargez ; mais sachez que, sans le dévouement le plus entier, mon amitié seule ne suffirait pas pour me faire remettre une pareille lettre à sir John Tyrrell.

Glanville ne répondit rien. Nous continuâmes à marcher. Tout à coup il s'arrêta et me dit :

— Ma voiture est au coin de la rue ; il faut que vous alliez sur-le-champ. Tyrrell loge à l'hôtel de Clarendon. Vous me trouverez chez moi à votre retour.

Je lui serrai la main, et me hâtai de le quitter pour remplir la mission qu'il m'avait donnée. Je ne crains pas d'avouer qu'elle m'était extrêmement pénible. En premier lieu, je n'aimais pas à prendre part à une affaire dont j'ignorais si complètement la nature. D'ailleurs Glanville m'était plus cher qu'on ne l'aurait cru en voyant mon indifférence habituelle, et quoique je fusse insensible à la crainte du danger pour moi-même, je tremblais comme une femme à l'idée du péril auquel j'allais contribuer à l'exposer. Mais ce qui avait plus de poids encore sur mon esprit que les réflexions précédentes, c'était le souvenir d'Éléonore. Si son frère venait à succomber dans un combat où j'aurais été censé lui avoir donné des conseils, pouvais-je encore espérer d'obtenir un jour

d'elle ces sentiments que je mettais ma plus haute ambition à lui inspirer ? Ce fut pendant que je me livrais à ces pensées désagréables que la voiture s'arrêta devant l'hôtel de Clarendon.

Le garçon me dit que sir John était dans la salle du café. Je m'y rendis. Je trouvai Tyrrell dans la stalle la plus voisine du feu avec deux hommes, de la classe des *roués* de la vieille école, qui se livraient à la débauche parce qu'ils la regardaient comme une marque de virilité, un attribut de la nation anglaise, et par conséquent plutôt une vertu dont on devait se glorifier qu'un vice dont il fallût rougir. Tyrrell me fit un signe de tête familier quand je m'approchai de lui, et je vis par les bouteilles vides dont il était entouré et par le feu qui brillait dans ses yeux qu'il n'avait pas été économe de libations. Je lui dis à l'oreille que je désirais lui parler sur un sujet d'une haute importance ; il se leva à regret, et après avoir bu un gobelet de vin de Porto, il me conduisit dans une petite chambre, et s'étant assis, il me demanda avec son mélange ordinaire de brusquerie et de politesse ce que j'avais à lui dire. Je ne répondis point, et me contentai de lui mettre dans la main le billet doux de Glanville. La chambre n'était éclairée que par une seule chandelle, et le feu à moitié allumé, près duquel le joueur était assis, jetait une lumière inégale et vacillante sur les traits fortement marqués de sa physionomie. C'était un tableau digne de Rembrandt.

J'approchai ma chaise de la sienne, et couvrant à moitié mes yeux avec ma main, j'observai en silence

l'effet que la lettre produirait sur lui. Je pense que Tyrrell avait dû être un homme vigoureux et qui en outre, dans les diverses situations où une vie très-variée l'avait jeté, avait appris à déguiser les émotions que son âme éprouvait; mais soit que son corps eût été ébranlé par ses excès, soit que le langage insultant du billet le touchât jusqu'au vif, il me parut hors d'état de maîtriser ses tentations. Je crois avoir déjà dit que le billet avait été tracé à la hâte, ce qui joint à la faible lumière qui régnait dans la chambre l'obligea de s'arrêter presque sur chaque mot, de sorte que le fer eut tout le temps de pénétrer jusque dans son âme.

En attendant, le courroux se développa chez lui d'une manière différente de ce qu'il le faisait chez Glanville. Dans le cœur de ce dernier, c'était une transition rapide de sentiments ardents, qui se succédaient comme les flots d'une mer agitée; c'était la colère d'une âme forte et susceptible, pour qui chaque aiguillon était un poignard, et qui employait la force d'un géant pour écraser l'insecte qui le molestait. Dans Tyrrell, au contraire, la colère agissait sur une âme endurcie et sur un corps énervé : sa main tremblait, sa voix s'éteignait; il pouvait à peine commander aux muscles de la parole; il n'y avait point d'élan, point d'indignation. Le corps chez lui opprimait et paralysait l'âme, tandis que chez Glanville c'était l'âme qui gouvernait et agitait le corps.

— Monsieur Pelham, me dit-il enfin après quelques efforts pour éclaircir sa voix, ce billet exige de la réflexion. Je ne sais pas encore qui choisir pour

témoin. Voulez-vous venir me voir demain matin de bonne heure ?

— Je regrette, répondis-je, que mes instructions soient de vous demander une réponse immédiate. Certes, un de ces messieurs que je viens de voir avec vous consentirait à vous servir de témoin.

Tyrrell fut quelques instants sans répondre. Il s'efforçait de se calmer, et il finit par y réussir. Il leva la tête d'un air fier, et déchirant tranquillement le billet, quoique toujours d'une main tremblante, il l'écrasa sous ses pieds, et dit :

— Allez dire à celui qui vous a envoyé que je rétorque contre lui les paroles indignes et fausses dont il a osé se servir contre moi; que je foule aux pieds ses assertions, avec le même mépris que sa personne m'inspire, et que demain, dans la journée, je le combattrai à mort, comme je l'ai combattu pendant sa vie. Pour le reste, M. Pelham, je ne pourrai nommer mon témoin que demain matin. Veuillez me laisser votre adresse; vous recevrez de mes nouvelles avant que vous soyez levé. Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

— Rien, lui répondis-je en posant ma carte sur la table; croyez que j'ai rempli la commission la plus pénible qui m'ait jamais été confiée. Je vous souhaite une bonne nuit.

Je remontai en voiture, et me fis conduire chez Glanville. J'entrai dans sa chambre un peu brusquement. Il était appuyé sur la table, et regardait attentivement une petite miniature. Près de lui il y avait une boîte à pistolets : l'un des deux était prêt à être

employé ; l'autre n'était point disposé. La chambre était comme de coutume remplie de livres et de papiers, et sur les riches coussins de l'ottomane était couché le gros chien noir qui depuis bien des années était le fidèle compagnon de Glanville, et le seul être dont il pût en tout temps souffrir la société. L'œil vif et noir de l'animal était fixé sur son maître, et quand j'entrai, il fit entendre, mais sans changer de position, un grognement long et sourd.

Glanville leva la tête, jeta avec un léger embarras le portrait dans un tiroir de la table, et me demanda les nouvelles que j'apportais. Je lui répétai mot pour mot ce qui s'était passé. Glanville grinça les dents et serra les poings ; puis, comme si sa colère s'était calmée tout à coup, il changea le sujet et le ton de la conversation. Il parla avec beaucoup d'esprit et de gaieté sur les affaires du jour, rit de lord Gulo-ton, et se montra en apparence aussi indifférent sur l'événement du lendemain que, par un effet particulier de ma constitution, je l'aurais été en réalité.

Quand je me levai pour partir, car je prenais trop d'intérêt à sa personne pour en sentir beaucoup pour les sujets dont nous avions causé, il me dit :

— Je vais écrire un mot à ma mère, et un à ma pauvre sœur. Vous les remettrez tous deux en cas que je succombe : car j'ai juré que l'un de nous deux ne quittera pas le terrain en vie. Je vais attendre avec impatience la nouvelle des arrangements que vous aurez pris avec le témoin de Tyrrell. En attendant, que Dieu vous bénisse, mon cher ami.

CHAPITRE IV.

Le lendemain matin, pendant que je déjeunais, on m'apporta un paquet de la part de Tyrrell; il contenait une lettre cachetée à l'adresse de Glanville, et un billet pour moi. Je vais transcrire ce dernier.

« MON CHER MONSIEUR,

» La lettre ci-incluse à sir Reginald Glanville,
» expliquera mes motifs pour ne pas tenir ma promesse. Qu'il vous suffise de savoir que ces motifs
» sont de nature à m'excuser complètement et à
» satisfaire en toute façon sir Reginald. Il sera inutile que vous veniez me voir. J'aurai quitté Londres avant que vous ne receviez ce billet. Mon
» respect pour moi-même me force d'ajouter que,

» quoiqu'il y ait des circonstances qui me défendent
» de combattre sir Reginald Glanville, il n'y en a
» point qui m'empêchent de demander satisfaction
» à toute personne, *quelle qu'elle soit*, qui se croirait
» autorisée à douter de la légitimité de mes motifs.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» JOHN TYRRELL. »

Ce ne fut qu'après avoir lu trois fois ce billet que je pus me persuader que j'en avais bien compris le contenu. D'après tout ce que j'avais vu du caractère de Tyrrell, je n'avais aucune raison de soupçonner qu'il eût moins de courage que la généralité des hommes qui vivent dans le monde, et la fin de sa lettre était trop claire pour permettre de croire à sa lâcheté. Cependant quand je réfléchissais aux termes injurieux dans lesquels la lettre de Glanville avait été écrite, et à la résolution que Tyrrell avait montrée la veille au soir, il me paraissait impossible d'attribuer sa conduite à aucun motif honorable. Quoi qu'il en soit, je m'empressai de faire parvenir le paquet tout entier à Glanville avec un mot de ma main, pour lui dire que je passerais chez lui dans une heure.

Je m'y rendis en effet, et ne le trouvai point. Son domestique me dit qu'en recevant mon paquet, son maître était sorti en disant qu'il ne rentrerait pas de toute la journée. Le lendemain je reçus de mon ami un billet écrit à la hâte, par lequel il me disait qu'il allait partir pour courir après Tyrrell, et qu'il ne reposerait point avant de l'avoir trouvé.

Le soir même il devait soutenir à la chambre une proposition importante. Sous le prétexte d'une indisposition subite il ne parut point au parlement. Un autre membre du parti prit sa place. La motion fut rejetée à une immense majorité, et cet événement anéantit pour quelque temps toutes les espérances des whigs.

Il fallut pour les ranimer une circonstance particulière sur laquelle il est inutile que je m'étende ici, et qui eut lieu huit jours après la disparition de Glanville. Mais dans l'intervalle, le parti de lord Vincent avait acquis de grandes forces, et paraissait plus dangereux aux whigs que celui des torys même. Il était de la plus haute nécessité de renforcer notre parti par quelques alliés puissants. Le marquis de Chester était au nombre des seigneurs neutres qui avaient le plus d'influence. C'était un homme vigoureux, indépendant, grand chasseur, qui demeurerait habituellement à la campagne ; qui dirigeait son ambition plutôt vers l'excellence de ses quadrupèdes, que vers l'art de gouverner les passions des hommes. Ce fut à ce personnage que lord Dawton me pria de vouloir bien porter une lettre, et de l'appuyer de toute mon éloquence pour le gagner à notre parti. Cette mission était la plus importante qui m'eût encore été confiée, et je brûlais d'employer si utilement mes talents en diplomatie. En conséquence, un beau matin, je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau ; je plaçai mon inappréciable personne dans une chaise de poste, et je partis pour le parc de Chester, dans le comté de Suffolk.

CHAPITRE V.

L'importance des affaires politiques dont je m'étais occupé depuis quelques jours m'avait empêché de songer à Glanville ; mais quand je me retrouvai seul dans ma voiture, cet être singulier et le mystère qui l'accompagnait remplirent toutes mes pensées et m'empêchèrent de réfléchir à la mission dont j'étais chargé.

Je venais de m'arrêter pour changer de chevaux , je crois que c'était à Ware, quand une voix dont le souvenir se mêlait fortement au sujet de ma méditation frappa mon oreille. Je mis la tête à la portière , et je vis Thornton qui se tenait dans la cour de l'auberge ; il portait une culotte bien serrée et des bottes fort propres ; il fumait un cigare et sirotait un verre

d'eau et d'eau-de-vie tout en se divertissant à causer dans le jargon des cochers avec deux ou trois hommes de sa classe. Son œil perçant m'eut bientôt découvert, et il arriva à la portière de ma voiture avec cette assurance qui lui était si particulière.

— Ah ! ah ! monsieur Pelham, dit-il, vous allez à Newmarket, je pense ; c'est aussi ma destination. Pour qui comptez-vous parier ?

— Je ne vais point à Newmarket, répondis-je ; je n'ai pas l'habitude de fréquenter les courses.

— Vraiment ! vous m'étonnez ; c'est qu'apparemment vous ne voulez pas me le dire : il n'y a pire eau que l'eau qui dort. Si j'étais aussi riche que vous, j'aurais bientôt fait ou défait ma fortune aux courses. Avez-vous vu sir John Tyrrell ? Non ! Il y sera. Rien ne peut le guérir de la passion du jeu. Chassez le naturel par la porte, il revient par la fenêtre. Bonjour, monsieur Pelham ; je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Nous allons avoir une ondée. Le diable va arroser sa femme avec un gigot de mouton, comme dit le proverbe. *Au plaisir*, monsieur Pelham.

A ces mots mon postillon fit claquer son fouet et me délivra de cet homme qui était ma *bête noire*. J'épargne à mes lecteurs les réflexions que je fis pendant le reste de la route sur Thornton, Dawton, Vincent, la politique, Glanville et *Éléonore*, et je passe à mon arrivée au parc de Chester.

On me fit traverser d'abord un grand vestibule en bois de chêne du temps du roi Jacques I^{er}, d'où l'on m'introduisit dans un salon qui ressemblait beaucoup à la principale salle d'un club. Deux ou trois

tables rondes étaient couvertes de journaux politiques et autres , de calendriers des courses, etc. Autour d'une énorme cheminée étaient rassemblés une foule d'hommes de tous les âges , et j'allais presque dire de tous les rangs ; mais quoiqu'à leur mise on eût pu facilement croire à ce mélange , le fait est qu'ils étaient tous de l'ordre des patriciens. La seule chose qui faisait voir que l'on n'était pas dans un club était un grand nombre de chiens couchés par terre dans ce salon. Devant les fenêtres plusieurs chevaux soigneusement couverts étaient montés ou conduits par la bride pour faire de l'exercice sur une pelouse aussi unie qu'un boulingrin. Debout à l'une de ces croisées, et prêtant une grande attention à ce qui se faisait dans le parc, je vis deux hommes dont le plus grand était lord Chester. Il y avait dans ses manières une roideur et un défaut d'élégance qui ne me prévinrent pas en sa faveur. « Les manières, dit un auteur français , que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal. »

J'avais été présenté à lord Chester pendant que j'étais à l'université ; mais je ne me rappelais plus sa personne ; quant à lui, il avait oublié jusqu'à la circonstance. Je lui dis en entrant , d'une voix basse , que j'étais porteur d'une lettre assez importante de notre ami commun lord Dawton , et que je priais lord Chester de m'accorder une audience particulière aussitôt que le moment lui paraîtrait convenable.

Sa Seigneurie me salua d'une manière qui offrait

le milieu entre la politesse d'un jockey et la hauteur d'un premier écuyer, après quoi elle me conduisit dans une petite chambre qui, à ce que je découvris plus tard, était la sienne. Par parenthèse, je n'ai jamais pu découvrir pourquoi en Angleterre la plus mauvaise chambre de la maison est réservée pour le maître et honorée du titre de la chambre de Monsieur. Je remis au héros de Newmarket la lettre dont j'étais porteur, et attendis en silence sa réponse.

Il la lut lentement et sans rien dire, puis tirant de sa poche un énorme portefeuille rempli de paris de courses, d'âges de chevaux, d'avis de jockeys, et autres souvenirs de cette espèce, il plaça la lettre avec beaucoup de gravité dans cette honorable compagnie, et me dit d'un air froid qu'il essayait de rendre aimable :

— Mon ami lord Dawton dit que vous jouissez de toute sa confiance, monsieur Pelham ; j'espère que vous me ferez l'honneur de rester deux ou trois jours au parc de Chester, pendant lesquels je réfléchirai à la réponse qu'il faudra que je fasse à la lettre de lord Dawton. Voulez-vous vous rafraîchir ?

J'acceptai l'invitation, mais je refusai les rafraîchissements, et lord Chester ne croyant pas qu'il fût nécessaire de rien dire de plus que tout le club de jockeys ne pût entendre, me ramena dans le salon que nous venions de quitter, et sans se donner la peine de me présenter à ses convives, me laissa le soin de former les connaissances que je jugerais convenables. Gâté comme je l'avais été dans les premiers cercles de la capitale, je trouvai cette conduite un peu

cavalière. En attendant, je regardai autour du salon, et je ne trouvai pas parmi tous ces messieurs un seul visage que j'eusse déjà rencontré. Je croyais être dans un monde nouveau ; le langage même que j'entendais m'était à peine compréhensible. Quoique je me fusse fait la règle de connaître des personnes dans tous les rangs , j'avais de tout temps fait une exception à l'égard des grands chasseurs, que je n'avais jamais pu me décider à regarder comme faisant partie du genre humain. Je sentis alors le tort que j'avais eu. Mon orgueil fut cruellement humilié en cette occasion.

Il y avait un bon quart d'heure que j'étais en ce lieu, et je commençais à y périr d'ennui, quand mon bon génie vint à mon secours. Ne trouvant point de société parmi les animaux à deux pieds, je me tournai vers les quadrupèdes. Je commençai par me lier avec deux gros chiens, l'un anglais et l'autre écossais, couchés aux deux coins du salon, puis les ayant par degrés attirés hors de leurs retraites jusqu'au milieu de la chambre, je tâchai de les exciter au combat. J'y réussis bientôt, grâce à l'antipathie nationale. Le bruit réveilla les autres individus de la même espèce, qui tous coururent vers le champ de bataille. En peu d'instants tout le salon fut une scène de bruit et de confusion ; les bêtes criaient, mordaient et luttaient avec une férocité délicate. Cependant les divers propriétaires se rassemblèrent autour des combattants, les uns pour les stimuler, les autres pour apaiser leur fureur. Quant à moi, je me jetai dans un fauteuil, et je me livrai à un accès de gaieté

qui augmenta la colère des spectateurs. Je vis se diriger vers moi des regards de courroux, de murmure et de reproches. Lord Chester lui-même me contemplait avec un étonnement mêlé d'indignation qui augmenta ma joie. La paix se rétablit enfin, et les chiens se retirèrent, l'un avec la moitié d'une oreille de moins, l'autre avec une épaule démise, et un troisième avec la gueule singulièrement agrandie.

Je n'attendis pas la tempête que je prévoyais. Me levant d'un air de nonchalance et d'ennui, je sortis du salon, j'appelai un domestique, je demandai ma chambre, et je pris un livre pendant que Bédos s'occupait des soins importants de ma coiffure.

CHAPITRE VI.

Je ne quittai ma chambre que quand la première cloche du dîner eut sonné depuis assez longtemps pour me permettre d'espérer que je n'aurais que peu de temps à attendre au salon avant le moment consacré à la principale cérémonie d'une journée européenne. La conduite qui m'est la plus naturelle est franche et aisée ; mais je me pique surtout de savoir prendre parfois un air qui éloigne de moi toute tentative d'impertinence ; je ne suis pas une personne envers qui l'on se permette légèrement de prendre des libertés , et à qui l'on ose facilement faire une insulte, ou même en demander raison. Ce jour-là, je crus devoir me munir d'une double dose de dignité en entrant dans un salon où j'étais sûr de trouver

des ennemis. En attendant, je fus agréablement surpris de voir quelques femmes rassemblées autour de lady Chester, et comme la présence du beau sexe me rassure toujours, je m'avançai directement vers ces dames.

Que l'on juge de mon bonheur, quand je vis parmi le groupe lady Henriette Garrett. A dire vrai, je n'avais pas pour cette dame une prédilection particulière; mais l'aspect d'une négresse, pourvu que je l'eusse déjà vue, eût été accueilli par moi avec ravissement dans un lieu si sauvage et si inhospitalier. Si le plaisir que j'éprouvai en voyant lady Henriette fut grand, le sien ne le fut pas moins en recevant mon salut. Elle me demanda si je connaissais lady Chester, et sur ma réponse négative, elle me présenta sur-le-champ à cette dame; je me trouvai aussitôt en pays de connaissance; je devins plus gai, je fis les plus grands efforts pour me montrer aussi charmant qu'il m'était possible. Quand on est jeune, il suffit d'avoir le désir de plaire pour être sûr de réussir.

Je fis une description fort animée de la bataille canine; je l'entremêlai de divers sarcasmes sur les propriétaires des combattants, qui ne furent pas mal reçus par la marquise et sa société; aussi, quand on annonça que le dîner était servi, toutes se levèrent avec une gaieté que ne restreignit point l'étiquette patricienne. J'offris mon bras à lady Henriette, et je lui fis tant de compliments pendant que nous traversions les pièces qui conduisaient à la salle à manger, que j'aurais tourné une tête bien plus sage que celle de mylady.

Le dîner se passa assez agréablement tant que les dames restèrent à table ; mais du moment où elles eurent quitté la salle, j'éprouvai le même sentiment qui oppresse le cœur d'un enfant gâté, quand, pour la première fois, il se trouve seul dans ce lieu étranger, froid et triste qu'on appelle une pension.

En attendant, je n'étais pas d'humeur à permettre que les fleurs de ma rhétorique se flétrissent loin des regards. Il était d'ailleurs indispensable que je fisse une impression plus favorable sur l'esprit de mon hôte. Je m'appuyai donc sur la table, et je prêtai une oreille attentive à la conversation ; j'aperçus enfin en face de moi sir Lionel Garrett, personnage après lequel je n'avais pas encore songé à demander ; il était occupé à discuter vivement et à haute voix sur les lois qui concernent la chasse. Grâce au ciel, me dis-je, je suis ici dans mon élément. Le grand intérêt de ce sujet, et la manière bruyante dont il était débattu, attirèrent dans ce foyer commun toutes les conversations particulières.

Sir Lionel était d'avis que ces lois étaient parfaites, et qu'il ne fallait consentir à aucun changement. Quand il eut fini je pris la parole, et après avoir protesté de mon profond respect pour le droit de propriété, je tâchai de faire comprendre à mes auditeurs que les changements que l'on se proposait de faire à ces lois ne pouvaient qu'être à l'avantage des grands propriétaires eux-mêmes, en diminuant à la fois les frais de garde et le nombre des braconniers. Je prévins toutes les objections, j'y répondis sous la forme de propositions, avec autant de clarté et de

concision qu'il me fut possible; quand j'eus fini mon discours, je m'aperçus que j'avais réussi dans le but que je m'étais proposé. Cette soirée acheva mon triomphe : lady Chester et lady Henriette arrangèrent si bien mon aventure avec les chiens, que l'on finit par la regarder comme une excellente plaisanterie, et tout le monde s'accorda bientôt à dire que j'étais un garçon diantrement gai, bon et sensé. Cela prouve qu'il n'y a point de situation qu'avec un peu de tact on ne puisse tourner à son avantage. Sachez vous gouverner vous-même, et vous gouvernerez le monde.

Quant à lord Chester, je gagnai son cœur par quelques exploits d'équitation, et quelques histoires que j'inventai sur la sagacité des chiens. Trois jours après mon arrivée, nous devînmes des amis inséparables, et je fis un si bon usage du temps, qu'au bout de deux jours de plus, il me parla de son amitié pour lord Dawton et de son désir d'obtenir le titre de duc. Ces deux sentiments pouvaient fort bien se concilier, et enfin il me promit que la réponse qu'il ferait à mon chef serait aussi favorable que je pouvais le désirer. Le lendemain de cette promesse se trouva être le grand jour pour les courses de Newmarket.

Toute la société, comme de raison, devait s'y rendre, et je consentis, non sans répugnance, à l'y accompagner. Nous n'avions que peu de milles à faire, et lord Chester me prêta un de ses chevaux. Le chemin le plus court passait par une suite confuse de routes de traverse, et la conversation m'intéressant

fort peu, je donnai plus d'attention que je n'ai coutume de le faire à la campagne par laquelle je passais. Pour moi, j'aime mieux étudier la nature dans les hommes que dans les champs, car je trouve qu'il n'y a pas de paysage qui offre à l'œil observateur autant de variété et de si grands sujets de contemplation que les inégalités du cœur humain.

En attendant, des circonstances terribles devaient plus tard imprimer fortement dans ma mémoire quelques parties des lieux que je regardais pour lors avec une vague curiosité. Le caractère principal du pays était celui de larges et tristes plaines, coupées de distance en distance par d'obscurcs plantations de sapins et de mélèzes. Le chemin était difficile et pierreux : de temps à autre il était traversé par un ruisseau mélancolique, grossi par les premières pluies du printemps, et qui allait se perdre dans les roseaux de quelques marais inhospitaliers.

A six milles à peu près du parc de Chester, nous passâmes devant une vieille maison, située sur la gauche de la route, et dont la façade paraissait avoir été récemment restaurée; les briques brunies par le temps, qui en formaient les murs, contrastaient avec de grandes croisées à la française, dont les cadres étaient peints du blanc le plus éclatant. Un balcon en bois ou *Viranda* vert, régnait le long d'une colonnade peu élevée, et terminait une prétendue avenue formée de deux rangs de sycomores maigres et rabougris. Sur le bord de la route il y avait une grille blanche et une loge de portier de dimensions si étroites, que si un rat y était entré, il aurait pu

l'enlever sur son dos. Le terrain, nouvellement remué en divers endroits, indiquait que de plus grandes *améliorations* encore étaient projetées : et en effet on voyait par-ci par-là un arbre soigneusement entouré de claies, et qui paraissait languir de douleur à cause de son emprisonnement.

En attendant, malgré ces dispositions si pleines de grâce et si bien entendues, l'ensemble de cette habitation avait un air si triste que son seul aspect me glaça. A la vérité, ce qui pouvait ajouter au sentiment indéfinissable d'abandon que sa vue inspirait, était d'un côté un marais croupissant, et de l'autre le squelette d'une vieille écurie démolie, derrière laquelle s'élevaient quelques sapins. Pendant que je considérais avec curiosité les diverses parties de ces *Délices* septentrionales, et que je m'étonnais de ce que deux corneilles s'amussent à se promener lentement sur ce terrain malsain au lieu de se servir des ailes que la Providence leur avait données, je vis deux hommes à cheval faire le tour de la maison et descendre l'avenue d'un trot assez rapide. Ils nous eurent bientôt rejoints; le premier, en me dépassant, arrêta brusquement son cheval, et à mon grand effroi je reconnus M. Thornton. Sans se laisser intimider par la froideur de mon salut ni par les regards surpris et graves que lui lancèrent mes nobles compagnons, qui, malgré la grossièreté de leurs goûts, n'oubliaient jamais la dignité de leur naissance, Thornton m'accosta sur-le-champ avec familiarité en ces mots :

— Je vous l'avais bien dit, monsieur Pelham : il

n'y a pire eau que l'eau qui dort. J'étais sûr que j'aurais le plaisir de vous voir malgré le secret que vous avez gardé. Eh bien, pariez-vous à présent? Non... Ah! vous êtes un malin compère!... Je reste à cette jolie maison là-bas... elle appartient à Dawson, un de mes anciens amis... Je serai charmé de vous y présenter.

— Monsieur, répondis-je brusquement, vous êtes beaucoup trop bon. Permettez que je vous prie de rejoindre votre ami M. Dawson.

— N'importe, reprit l'imperturbable Thornton, il ne sera pas fâché que je reste pour causer un peu avec vous. Cependant, ajouta-t-il en s'apercevant que mon regard prenait un air de sévérité qui sans doute ne lui fut pas très-agréable, la matinée s'avance, ma jument n'est pas des meilleures; je vous quitte donc en vous souhaitant le bonjour.

En disant ces mots il piqua des deux et s'éloigna.

CHAPITRE VII.

— Qui diantre avez-vous eu là , Pelham ? me demanda lord Chester quand Thornton fut parti.

— Une personne, répondis-je, qui m'a ramassé à Paris et qui prétend recueillir en Angleterre son droit sur le trésor qu'elle a trouvé. Permettez-moi à mon tour de vous demander à qui appartient cette *agréable* maison que nous venons de laisser sur la gauche ?

— A un M. Dawson dont le père était un riche propriétaire qui faisait valoir lui-même ses terres , qui élevait des chevaux et qui était un homme très-respectable, *car* j'ai fait deux ou trois fort bons marchés avec lui. Le fils ne quitte pas les courses, et y a contracté les plus mauvaises habitudes. Il jouit d'une

assez triste réputation, et il finira par se perdre tout à fait. Il a épousé, il n'y a pas longtemps, une femme qui lui a apporté quelque fortune, et je pense que c'est d'après son goût que sa maison a été ainsi changée et modernisée. Allons, messieurs, nous sommes ici sur un terrain uni, voulez-vous que nous allions au trot ?

Nous changeâmes donc d'allure, mais ce ne fut pas pour longtemps. Nous ne tardâmes pas à arriver à une montée assez rude, où nous nous arrê tâmes, et pendant que lord Chester faisait l'éloge de son cheval à l'une des personnes de la société, j'eus le temps d'examiner le site où nous étions. Au pied de la montagne que nous allions gravir lentement, se trouvait une pièce de terrain vague et qui n'était point enclos ; un héron qui s'éleva en battant de ses énormes ailes, fixa mon attention sur une mare toute couverte de roseaux et abritée à moitié par un arbre presque mort, qui me parut, d'après la largeur de son vieux tronc creux, avoir servi de retraite à cet oiseau, et qui peut-être en des temps plus éloignés avait donné asile aux animaux sauvages, alors que tout le pays d'alentour n'était pas plus cultivé par la main des hommes que le triste lieu qui nourrissait encore ses racines antiques et tortueuses. Il y avait quelque chose de singulier et de grotesque dans la forme et dans les sinuosités des branches dépouillées de cet arbre. Deux d'entre elles, d'une longueur excessive, s'étendaient comme des bras dans l'attitude de la supplication. La courbure de l'arbre au-dessus de la mare abandonnée, la forme de sa cime blanchie et

nue, le tronc creux et fendu par le milieu comme deux jambes, favorisaient le travail de l'imagination. On pouvait croire en le voyant que l'on contemplait une fille de la race des Titans, transformée en chêne, et qui conservait encore la position dans laquelle elle avait adressé sa vaine prière au maître impitoyable de l'Olympe.

Cet arbre était le seul qu'offrît le paysage, car un détour dans la route et l'inégalité du terrain nous cachaient complètement la maison que nous avions passée ainsi que le petit nombre de sapins et de sycomores dont elle était entourée. La triste mare, le gardien qui la surveillait comme un spectre gigantesque, le gémissement du vent dans les roseaux, la bruyère déserte, l'aspect sauvage du pays et l'éloignement de toute demeure humaine, se réunissaient pour former un tableau d'une désolation frappante et faite pour saisir l'âme. Je ne sais comment expliquer le sentiment qu'il m'inspira. Tandis que je regardais autour de moi, il me parut tout à coup que ce lieu ne m'était pas inconnu, quoiqu'il ne s'offrît à ma mémoire que dans le vague d'un lointain presque invisible ; à ce souvenir, qui ne pouvait être qu'une illusion, se joignirent un pressentiment inexplicable et la crainte d'un malheur inconnu qui glaça mon sang. Cependant nous arrivâmes au haut de la montagne, et le reste de la route étant plus uni, nous pressâmes le pas, et nous ne tardâmes pas à arriver au but de notre voyage.

Nous trouvâmes sur le terrain des courses le nombre accoutumé de fripons et de sots, de trompeurs

et de dupes. La pauvre lady Chester, qui y était arrivée par la grande route, celle que nous avions prise étant inaccessible aux voitures, allait et venait dans son carrosse, tableau vivant du froid et de l'ennui. Quelques autres voitures solitaires semblaient être venues pour assister aux funérailles de leurs propriétaires plutôt qu'au péril qu'allaient courir leur fortune et leur réputation.

Comme nous passions devant le poteau du départ, nous aperçûmes sir John Tyrrell. Lord Chester l'accosta avec amitié, et le baronnet se réunit à nous. Il avait fort aimé les courses dans sa jeunesse, et il en conservait encore le goût.

D'après la conversation courte et caractéristique qui eut lieu entre lord Chester et lui, je jugeai qu'ils ne s'étaient pas rencontrés depuis plusieurs années.

— Bon Dieu, qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu !.... C'est un cheval diantrement vigoureux que vous avez là... Vous êtes maigri... Il est en bien bon état.... Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps?... Vous rappelez-vous le vieux Queensbury?.... Il me paraît ardent.... Il est allé au diable.... Où en sont les paris?

Lord Chester invita Tyrrell à rentrer avec nous. Il accepta avec plaisir.

Ce fut alors que commencèrent le bruit, le fracas, les jurements, les mensonges, les parjures, les friponneries, la foule, la confusion, les embarras, la chaleur, l'ardeur, l'impatience, l'espoir, la crainte, la joie, la douleur de la course. Aussitôt que le premier empressement fut passé, celui-ci me demanda

une chose, celui-là m'en cria une autre à l'oreille. Je courus à lord Chester qui ne m'écouta pas. Je me réfugiai auprès de la marquise : le vent du nord-est l'avait mise de mauvaise humeur. Lady Henriette ne voulait parler que de chevaux ; sir Lionel ne voulait pas parler du tout. J'étais arrivé au dernier degré du désespoir. Silencieux, triste et boudant en moi-même, je m'éloignai de la foule et me mis à faire des réflexions morales sur les penchants vicieux des hommes. Il est étonnant comme on devient honnête quand le genre de friponnerie auquel on assiste se trouve être contraire à nos goûts. Par bonheur je me rappelai qu'à moins de trois milles du lieu où j'étais, vivait un ancien ami de collège qui avait acquis, depuis que nous ne nous étions vus, une femme et une cure. Je connaissais trop bien ses habitudes casanières pour ne pas être sûr que la curiosité de voir les courses ne l'avait point attiré loin de ses livres chéris. Me flattant donc que je le trouverais chez lui, je quittai la scène tumultueuse où je venais de passer deux heures, et me félicitai en secret d'avoir pu y échapper.

Comme je traversais l'extrémité de la bruyère, mon cheval s'effaroucha à la vue d'un objet couché par terre. C'était un homme enveloppé de la tête aux pieds dans un large manteau de cavalier, et qui s'était si bien mis à l'abri contre la froidure du temps, que je ne pus distinguer un seul des traits de son visage sous le chapeau et la large cravate qui les couvraient. Sa tête paraissait tournée avec inquiétude vers la foule que l'on apercevait dans l'éloigne-

ment, et le prenant pour un homme du peuple, je lui adressai en passant, avec ma familiarité accoutumée, quelques observations sur la course. Il ne me fit pas de réponse. Par un mouvement involontaire, je retournai deux ou trois fois la tête après l'avoir dépassé. Il ne remua pas. Le silence et le mystère ont quelque chose de si pénible pour l'âme, que le déguisement de cet homme et sa muette immobilité, quoiqu'ils n'eussent au fond rien d'extraordinaire, ne laissèrent pas de donner une teinte plus triste à mes réflexions.

En attendant, je m'efforçai de chasser ces pensées désagréables en essayant de deviner quel serait le changement que les ordres et le mariage auraient fait dans l'ami que j'allais visiter.

CHAPITRE VIII.

Ma visite ne contribua point à m'égayer : je trouvais mon ami le docteur Clutterbuck mal marié et dans le second période d'une phthisie pulmonaire. Je passai quelques heures avec lui, et en le quittant je fus presque tenté de souhaiter que sa maladie pût hâter sa marche, afin de le délivrer de ce qu'il souffrait dans les liens d'une union mal assortie.

Occupé de ces réflexions, je m'avançai promptement jusqu'à ce que je me retrouvai sur la bruyère où s'étaient faites les courses de chevaux. Je regardai autour de moi pour reconnaître la voiture de lady Chester, mais en vain. Presque toutes les personnes de distinction s'étaient retirées. Les gens du peuple,

réunis en groupes, et se livrant à leur joie bruyante, s'éloignaient à leur tour. Les voix glapissantes des distributeurs de cartes et de programmes étaient rentrées dans le silence. Je parcourus le terrain dans l'espoir de trouver au moins quelque traînard de notre société : je n'en vis aucun ; et ce fut à regret, et non sans quelque inquiétude, que je me décidai à entreprendre seul le retour au château.

Le soleil était déjà couché, mais la lune éclairait tristement un ciel froid et gris. Sa lumière me fut doublement agréable quand je songeai aux chemins de traverse et à la campagne lugubre que j'avais à traverser avant d'arriver au port. Quand j'eus quitté la grande route, le vent, qui jusqu'alors avait été perçant, tomba, et je vis derrière moi un nuage sombre qui s'élevait graduellement sur l'horizon, et qui menaçait de m'atteindre. En général, je ne crains pas beaucoup une ondée ; mais quand nous sommes mal disposés par un premier malheur, il nous arrive d'ordinaire d'exagérer ceux qui viennent s'y joindre. En conséquence, je fronçai le sourcil en regardant ce nuage, et je fis prendre à mon cheval un pas qui s'accordait mieux avec mes inclinations qu'avec les siennes. Il avait trouvé l'écurie du bon curé Clutterbuck mal pourvue d'avoine ; aussi sa marche était-elle devenue fort languissante, et toutes les fois qu'il m'arrivait par hasard de laisser flotter pour un moment les rênes, il se mettait à brouter l'herbe qui croissait sur le bord de la route. J'avais fait environ trois milles quand j'entendis derrière moi les pas d'un cheval. L'étranger m'eut bientôt atteint, et étant

arrivé près de moi il retint sa monture ; je me retournai, et je reconnus sir John Tyrrell.

— Cette rencontre est fort heureuse, me dit-il : car je commençais à craindre d'être obligé de faire la route tout seul, dans une soirée si froide et si triste.

— Je vous croyais depuis longtemps au parc de Chester, répondis-je. N'avez-vous pas quitté les courses avec notre société ?

— Non ; j'avais des affaires à Newmarket avec un coquin appelé Dawson. Je lui avais gagné un pari assez considérable, et il me pria de l'accompagner à la ville pour qu'il me payât. M'ayant dit qu'il demeurerait à peu de distance du parc de Chester, et m'ayant promis qu'il m'indiquerait la route et m'accompagnerait même pendant la partie la plus difficile du chemin, j'eus moins de regret d'avoir été obligé de quitter le marquis et sa société. Vous savez, Pelham, que quand le plaisir appelle d'un côté et l'argent de l'autre, c'est le plaisir qui a tort. Mais pour en revenir à mon fripon, croiriez-vous que quand nous fûmes arrivés à Newmarket, il commença par me laisser dans une mauvaise auberge, pour aller, à ce qu'il me dit, chercher son argent, mais que je l'attendis en vain pendant plus d'une heure sans le voir revenir ? M'étant enfin décidé à courir après lui, je trouvai M. Dawson assis tranquillement avec le coquin de Thornton, avec lequel je ne le croyais pas lié, dans un tripot, où il paraît qu'il essayait de gagner l'argent nécessaire pour me payer. Jugez de ma colère, et combien elle augmenta quand il se leva de

la table de jeu, s'approcha de moi, exprima son regret, maudit sa malheureuse étoile, et me dit qu'il ne pourrait s'acquitter que dans trois mois. Vous sentez que je ne pouvais me mettre en route avec un pareil homme ; il aurait pu me voler. Je retournai donc à mon auberge, je dînai, je fis seller mon cheval et je partis seul, demandant mon chemin à toutes les personnes que je rencontrais ; de sorte qu'après avoir été plus de dix fois mal dirigé, me voici, à la fin.

— Je n'ai pas le courage de vous plaindre, lui dis-je, puisque je profite de votre malheur ; mais croyez-vous qu'il soit nécessaire d'aller si vite ? Je crains que mon cheval ne puisse se mettre au pas du vôtre.

Tyrrell jeta un regard d'impatience sur mon coursier haletant.

— Il est bien malheureux que vous soyez si mal monté. Il va pleuvoir tout à l'heure à verse.

Par complaisance pour Tyrrell j'essayai de presser mon cheval. Les chemins étaient rudes et pierreux, et j'avais à peine réussi à mettre l'animal fatigué au trot quand, soit pour avoir enfoncé le pied dans un trou ou pour toute autre raison, il commença tout à coup à boîter. L'impétuosité de Tyrrell s'exhala en jurons, et nous mîmes tous deux pied à terre pour examiner la cause de cet accident, espérant qu'il n'était dû qu'à l'introduction d'un caillou entre le sabot et le fer. Pendant que nous étions ainsi occupés, deux hommes à cheval arrivèrent. Tyrrell leva la tête et me dit à voix basse :

— Par le ciel ! c'est ce chien de Dawson et son digne camarade Tom Thornton.

— Que vous est-il arrivé, Messieurs ? dit ce dernier avec sa grosse voix ; puis-je vous être de quelque secours ?

Puis, sans attendre notre réponse, il descendit de cheval et s'approcha de nous. Il avait à peine tâté le pied de ma bête qu'il m'assura que c'était une très-grave entorse qu'elle s'était donnée, et qu'il ne me restait rien à faire qu'à la ramener au pas à la maison.

A ce discours Tyrrell éclata en imprécations. L'escroc le regarda d'un air qui ne me plut nullement ; mais il ajouta d'un ton très-poli et même respectueux :

— Si vous désiriez, sir John, arriver au parc de Chester plus tôt que M. Pelham ne pourra y être, je serais charmé que vous voulussiez continuer la route avec nous. Je vous indiquerai en vous quittant le chemin le plus court, de façon que vous ne pourrez le manquer.

Je me dis en moi-même que c'était bien aimable de me laisser ainsi me dépêtrer tout seul dans ce labyrinthe de cailloux et d'ornières. Quoi qu'il en soit, Tyrrell, qui était de très-mauvaise humeur, refusa l'offre, et ajouta qu'il resterait avec moi aussi longtemps qu'il le pourrait, ne doutant pas que, quand il me quitterait, il ne fût en état de trouver le chemin sans secours. Thornton le pressa encore, et offrit même à demi-voix d'envoyer Dawson en avant, dans le cas où sa société serait désagréable au baronnet.

— De grâce, Monsieur, dit enfin Tyrrell, veuillez me laisser tranquille et vous occuper de vos propres affaires.

A ces mots, Thornton ne crut pas devoir insister davantage. Il remonta sur son cheval en faisant un signe de tête familier et se remit en route avec son compagnon.

CHAPITRE IX.

— Je suis fâché, dis-je à Tyrrell comme nous continuions à avancer lentement, que vous n'ayez pas accepté l'offre de Thornton.

— A dire la vérité, me répondit-il, j'ai si mauvaise opinion de cet homme que je n'ose me fier à lui, seul, sur une route aussi solitaire. Il sait que j'ai près de deux mille livres sur moi, car j'ai été fort heureux aujourd'hui dans mes paris.

— Je n'entends rien aux réglemens des courses, observai-je, mais je croyais avoir entendu dire que l'on ne payait jamais des sommes aussi considérables sur le terrain.

— Voici le fait : j'ai gagné cette somme de dix-huit cents livres à un gentilhomme de campagne du

Norfolk, qui me dit qu'il ne savait quand il aurait occasion de me revoir et qui insista pour s'acquitter sur-le-champ. Je ne crus pas devoir faire trop de difficulté. Thornton était précisément à côté de moi dans le moment, et je ne fus pas trop content du regard qu'il me lança quand je mis les billets dans mon portefeuille. Je vous dirai encore, continua Tyrrell après une pause, que j'ai eu un maudit homme qui m'a pourchassé pendant toute la journée d'hier et celle d'aujourd'hui. Partout où je vais je suis sûr de le rencontrer. Il me suit constamment, quoique de loin, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il s'enveloppe si bien et se tient à une si grande distance qu'il m'a été jusqu'à présent impossible d'entrevoir même son visage.

Je ne sais pourquoi le souvenir de l'homme que j'avais rencontré aux courses me frappa, et je demandai à Tyrrell si celui dont il me parlait portait un manteau de cavalier. Surpris, il me répondit affirmativement et me demanda à mon tour si je l'avais remarqué.

— J'ai vu un homme tel que vous le décrivez, mais pour un instant seulement.

Ici notre conversation fut interrompue par de grosses gouttes de pluie qui commencèrent à tomber. Le nuage avait couvert la lune et s'approchait rapidement de nous. Tyrrell n'était ni d'un âge, ni d'une constitution, ni d'une humeur à recevoir une forte ondée sur le corps avec autant d'indifférence que moi.

— Vraiment, s'écria-t-il, *il faut* que vous fassiez

avancer votre bête ; je ne me laisserais pas mouiller pour tous les chevaux du monde.

Je ne fus pas trop content du ton despotique dont il avait fait cette observation.

— Cela est impossible, dis-je ; le cheval ne m'appartient pas , et d'ailleurs il boîte encore plus fort qu'il ne faisait. Mais que je ne vous retienne pas.

— C'est fort bien, dit Tyrrell d'un ton courroucé qui me plut encore moins que sa première observation ; mais comment trouverai-je mon chemin si je vous quitte ?

— Allez toujours tout droit pendant un mille ; vous trouverez ensuite un poteau qui vous dira de prendre sur la gauche , puis après quelque temps vous arriverez à une descente rapide au bas de laquelle il y a une grande mare et un arbre d'une forme singulière. Vous n'aurez après cela qu'à continuer tout droit jusqu'à ce que vous arriviez à une maison qui appartient à M. Dawson.

— Allons , allons, Pelham, un peu plus vite ! s'écria Tyrrell avec impatience, en sentant que la pluie commençait à tomber avec plus de force.

— Quand vous aurez passé cette maison , continuai-je froidement et en jouissant de sa pétulance , vous tiendrez sur la droite pendant six milles et il ne vous faudra plus qu'une heure pour arriver au parc de Chester.

Tyrrell ne répondit rien, et partit en piquant des deux. La pluie qui tombait par torrents et le bruit de l'orage couvrirent bientôt les derniers sons de ses pas qui s'éloignaient.

Quant à moi, je cherchai vainement un arbre pour me mettre à l'abri; je ne trouvai pas même un buisson. Les champs étaient nus des deux côtés de la route, et n'en étaient séparés que par une haie morte et une levée de terre. Afin de distraire mes pensées de ma triste situation, je les tournai vers mes succès diplomatiques auprès de lord Chester. Il y avait à peine cinq minutes que Tyrrell m'avait quitté, quand un homme à cheval passa devant moi allant très-vite. La lune était cachée par un épais nuage, et la nuit, quoiqu'elle ne fût pas tout à fait noire, était assez sombre pour que je ne pusse distinguer que les lignes extérieures de la forme de cet homme. Un frisson me saisit quand je vis qu'il était enveloppé d'un manteau. Je me remis cependant bientôt en me disant qu'il y avait plus d'un manteau dans le monde, et que quand même cet homme serait celui qui, au dire de Tyrrell, l'avait pourchassé, ce dernier était mieux monté qu'aucun voleur de grand chemin depuis le temps du célèbre Duval, et en outre assez fort et assez rusé pour pouvoir fort bien se tirer d'affaire. J'oubliai donc ce qui venait de se passer, et je me remis à faire les plus beaux châteaux en Espagne. Dawton, me dis-je, ne pouvait manquer de devenir, sinon le premier ministre, du moins le membre le plus influent du cabinet. Son propre intérêt, autant que le mien, l'engagerait à me faire entrer le plus tôt possible au parlement; après quoi, j'étais bien sûr d'arriver promptement à une place importante.

Tandis que par des réflexions de ce genre je tâchais de chasser de ma pensée le mauvais temps et

la marche inégale de mon cheval, l'orage commença à se calmer. Une averse plus forte que les précédentes fut suivie d'un calme momentané ; la pluie reprit, après cela, encore une fois, mais pour peu de temps, et la lune se montrant de nouveau, les nuages se dissipèrent, et le ciel recouvra sa sérénité.

Dans ce moment, ou peut-être une seconde avant que l'orage ne cessât, je crus entendre un cri plaintif poussé par une voix humaine. Je m'arrêtai ; mon cœur cessa de battre. J'aurais pu entendre le bourdonnement d'un moucheron. Le cri ne fut pas répété. Mon oreille ne saisit rien que le bruit des gouttes de pluie qui tombaient des haies et le murmure des eaux se brisant contre les levées. Bientôt un hibou arriva tout à coup derrière moi, et poussa un cri en traversant ma route. Ce ne fut encore que l'affaire d'un instant, et souriant à ce que je regardais comme l'effet d'une imagination troublée, je continuai mon voyage. Quand j'arrivai à la descente, je mis pied à terre, et, pour plus de sûreté, je pris mon cheval par la bride. A quelque distance en avant de moi, je crus voir un objet sombre se mouvoir sur le gazon qui bordait la route. Quand j'avançai, cet objet sortit de l'ombre et fut rapidement devant moi. Je reconnus un cheval sans cavalier. Un funeste pressentiment s'empara de moi à cet aspect. Je cherchai une arme quelconque, et je ramassai dans la haie une branche d'une grosseur raisonnable ; après quoi, je poursuivis ma route avec plus de précaution et avec moins de crainte qu'auparavant. Comme je descendais la montagne, la lumière de la lune tombait en plein sur

l'arbre singulier et solitaire que j'avais remarqué le matin. Nu, languissant et gigantesque, il s'élevait au milieu du désert qui l'environnait et prenait une apparence plus effrayante aux froids rayons de la lune qui l'entouraient comme d'un linceul. L'animal que j'avais chassé devant moi s'arrêta près de cet arbre. Je pressai le pas, poussé par une impulsion involontaire, et je marchai aussi vite que me le permit l'animal affaibli que je conduisais. Je vis en ce moment un homme à cheval qui traversait la plaine au grand galop. La lune éclairait fortement le paysage, et je reconnus le long manteau dont il était enveloppé aussi distinctement que si nous eussions été en plein jour. Je m'arrêtai, et comme je le suivais des yeux, mon œil tomba sur un objet obscur couché sur le bord de la mare. Je jetai la bride de mon cheval par-dessus la haie, et saisissant fortement mon bâton, je m'approchai de l'endroit. A mesure que je m'avançais, je ne pouvais plus douter que ce ne fût une figure humaine que je voyais. Elle était immobile ; les jambes étaient à moitié plongées dans l'eau. Le visage était tourné vers le ciel. Le flanc et la gorge étaient humides. Je reconnus que c'était du sang. Les cheveux rares et foncés couvraient une plaie horrible. Je me baissai en frémissant sur le visage : c'était celui de sir John Tyrrell !

CHAPITRE X.

Ce n'est pas sans un sentiment de frayeur involontaire que la personne même la moins nerveuse se trouve inopinément seule avec un mort. Cette frayeur devient plus vive quand peu d'instants auparavant nous avons vu en pleine vie, nous avons parlé à la personne qui alors gît froide et sans mouvement devant nos yeux.

Voilà donc, me dis-je, l'homme que j'ai quitté avec froideur, presque en colère... pour un mot ! Je pris sa main glacée ; elle retomba, et je crus en ce moment voir un faible changement sur ses traits livides. Je me trompais : ce n'était qu'un léger nuage qui couvrait momentanément la lune. Il passa, et la lumière tranquille et pure de la satellite éclaira de

nouveau cette scène de sang et d'horreur ; elle rendit plus sauvage et plus effrayant le contraste éternel entre le ciel et la terre, entre l'homme et son créateur, entre la passion et l'immutabilité, entre la poussière et l'immortalité.

Mais ce n'était pas le moment de la réflexion ; mille pensées diverses se présentaient à la fois à mon esprit et me quittaient avec autant de promptitude et de confusion qu'elles étaient venues. Mon âme ressemblait au chaos. Je demeurai pendant plusieurs minutes devant le corps avant de pouvoir , par un effort vigoureux, secouer la stupeur qui s'était emparée de moi et songer à la conduite que je devais tenir.

Je savais que la maison que j'avais remarquée le matin n'était qu'à peu de distance du lieu où j'étais ; mais elle appartenait à Dawson, sur qui porta le premier poids de mes soupçons. Je me rappelai la mauvaise réputation de cet homme et le caractère encore plus hardi et plus endurci de son compagnon Thornton. Je songeai à la répugnance que l'infortuné avait témoignée pour les accompagner et au motif bien fondé qu'il en avait donné. Ces circonstances ayant changé mes soupçons presque en certitude, je résolus de pousser jusqu'au parc de Chester, et d'y donner l'alarme plutôt que de troubler les assassins au fond de leur retraite. Cependant, dis-je en moi-même en m'éloignant lentement, si ce sont eux qui ont commis le crime, comment expliquer l'apparition et la fuite du cavalier déguisé ?

Cette réflexion rappela à ma mémoire ce que Tyr-

rell m'avait dit de la poursuite opiniâtre de ce personnage mystérieux, qui en outre avait passé devant moi sur la route immédiatement après que Tyrrell m'eût quitté. Ces pensées, qui se joignaient à un nom que je n'osais pas prononcer, même dans la solitude la plus profonde, quoiqu'il me fût impossible de chasser un soupçon qui aurait expliqué à la fois la persécution et le crime, me firent balancer, et j'abandonnai presque la condamnation de Thornton et de son ami. En conséquence, quand j'arrivai devant la porte blanche et la maigre avenue qui conduisait à la maison de Dawson, je résolus, à tout hasard, de m'arrêter devant cette demeure solitaire, et de voir l'effet que ferait la nouvelle que j'allais donner.

Une crainte momentanée me saisit pour ma sûreté personnelle, mais je la chassai bientôt : car je pensai que quand même les deux amis seraient coupables, ils ne gagneraient rien à étendre leur fureur jusque sur moi ; et j'étais sûr de pouvoir conserver assez d'empire sur moi-même pour les empêcher de lire dans mon maintien ou dans mes mouvements les soupçons que je pouvais former.

Une lumière brûlait au premier étage. Son éclat était tranquille. Combien la paix de la vie paraît sacrée auprès du silence affreux et forcé de la mort dont je venais d'être témoin ! Je sonnai deux fois. Personne ne me répondit ; mais je vis la lumière aller et venir avec vitesse.

Je crus qu'on allait venir ; je me trompais. La fenêtre du premier s'ouvrit ; je levai les yeux, et je découvris à ma grande joie le canon d'un fusil qui s'a-

vançait de plus de huit pouces hors de la fenêtre, et qui se dirigeait en droite ligne vers ma tête. Je me collai contre le mur avec une précipitation peu ordinaire.

— Retirez-vous, coquin, dit une voix brusque mais tremblante, sinon je vous brûlerai la cervelle.

— Mon bon monsieur, répondis-je en conservant ma position, je viens pour une affaire urgente, et je désire parler soit à M. Thornton, soit à M. Dawson; vous seriez bien d'après cela de me dispenser de l'honneur que vous voulez me faire jusqu'à ce que j'aie eu le temps de remplir ma commission.

— Mon maître et M. Thornton ne sont pas encore revenus de Newmarket, et nous ne pouvons ouvrir à personne jusqu'à ce qu'ils soient rentrés, reprit la voix, qui était devenue un peu plus douce après mon observation; et, pendant que je réfléchissais à ce que je répliquerais, je vis une tête rude et rouge se glisser avec précaution sous le fusil afin de reconnaître ma personne et mon cheval. Bientôt après une seconde tête, couverte d'un bonnet avec des fleurs, se montra au-dessus de l'épaule de la première personne. Mon aspect parut les rassurer toutes deux.

— Monsieur, dit la femme, mon mari et M. Thornton ne sont pas encore rentrés, et nous avons été si alarmés il y a quelque temps par une attaque qui a été faite contre la maison, que je ne puis admettre personne pendant leur absence.

— Madame, répondis-je en ôtant respectueusement mon chapeau, je voudrais bien ne pas vous effrayer par l'avis que je suis venu donner à M. Daw-

son; mais je vous prie de vouloir bien les engager à leur retour à regarder près de la mare sur la bruyère. Ils feront après cela ce qu'ils jugeront convenable.

A ce discours, qui, pour dire la vérité, n'était pas fort rassurant, le fusil trembla si fort que je crus qu'il y aurait de l'imprudence à rester plus longtemps dans son voisinage. Je me hâtai donc de sortir de l'avenue, et je pris encore une fois la route du parc de Chester.

CHAPITRE XI.

Après tant d'aventures et de retards j'arrivai enfin au château. Les hommes étaient encore dans la salle à manger. Je fis prier lord Chester de sortir, et je lui fis part du spectacle dont je venais d'être témoin, et de la cause qui m'avait retenu.

— Quoi ! s'écria-t-il, Brown Bob est devenu boiteux?... Et Tyrrell!... le pauvre infortuné!.... C'est bien triste!.... Il faut que nous y envoyions sur-le-champ. Ici, John ! Tom ! Wilson !

Sa seigneurie cria et tira la sonnette avec une agitation extrême. Le second sommelier parut, et lord Chester commença en ces termes :

— Mon premier écuyer... sir John Tyrrell a été assassiné... Une entorse affreuse au pied gauche...

Envoyez des lumières avec M. Pelham..... Le pauvre gentilhomme.... Une estafette au docteur Physicon... M. Pelham vous racontera tout... Brown Bob..... Le cou était coupé tout en travers..... que faut-il faire ?

En achevant ce discours si clair et si cohérent, le marquis se laissa tomber sur sa chaise dans une espèce d'attaque de nerfs. Le sommelier le regardait sans savoir où il en était. Je me chargeai d'expliquer ce que sa seigneurie avait voulu dire, et je donnai en peu de mots les détails nécessaires à savoir. Je demandai un cheval frais pour moi, et quatre hommes pour m'accompagner. Pendant qu'on se préparait, la nouvelle se répandit dans le château. Plusieurs hommes de la société exprimèrent le désir de m'accompagner, et lord Chester, qui était enfin revenu de sa stupeur, insista pour se mettre à la tête de la troupe. Nous partîmes donc au nombre de quatorze, et nous arrivâmes bientôt à la maison de Dawson. La lumière du premier brûlait encore. Nous sonnâmes, et après une courte pause, la porte nous fut ouverte par Thornton lui-même. Il avait l'air pâle et agité.

— Quelle horreur ! dit-il en me voyant. Nous arrivons de la mare.

— Accompagnez-nous, monsieur Thornton, lui dis-je avec sévérité et en fixant mes yeux sur lui.

— Très-volontiers, répondit-il sur-le-champ et sans montrer aucune confusion ; je vais chercher mon chapeau.

Il rentra pour un moment dans la maison.

— Soupçonnez-vous ces gens ! me demanda lord Chester à l'oreille.

— Si je n'ai pas de soupçons, j'ai au moins des *doutes*.

Nous descendîmes l'avenue.

— Où est M. Dawson ? dis-je à Thornton.

— Dans la maison. Voulez-vous que je l'aille chercher ?

— Oui.

Thornton resta quelques minutes absent. Quand il revint Dawson le suivait.

— Le pauvre homme, me dit-il à voix basse, a été si ému à ce spectacle qu'il en est encore tout tremblant. D'ailleurs vous voyez qu'il est gris.

Je ne fis pas de réponse, mais je regardai attentivement Dawson. Il était en effet fort gris. Ses yeux étaient humides, et il chancela en s'approchant de nous. Il paraissait nerveux et effrayé. En attendant, cela pouvait bien être l'effet naturel et par conséquent innocent du simple aspect d'un objet horrible ; aussi n'y fis-je pas grande attention.

Nous arrivâmes à l'endroit fatal. Le corps était encore dans la position où je l'avais laissé.

— Pourquoi, dis-je à part à Thornton pendant que tous les autres se rassemblaient autour du mort ; pourquoi n'avez-vous pas fait rentrer le corps ?

— J'allais revenir pour cela avec le domestique, car le pauvre Dawson était trop ivre et trop effrayé pour pouvoir m'être d'aucun secours.

— Et comment se fait-il, ajoutai-je en le regardant d'un œil scrutateur, que vous et votre ami ne fus-

siez pas encore rentrés quand j'ai passé par ici, quoique vous eussiez beaucoup d'avance sur moi, et que je ne vous eusse pas dépassés sur la route ?

Thornton répondit sans hésitation que c'était parce que pendant le fort de l'orage ils avaient traversé les champs pour se mettre à l'abri sous un hangar.

Je me dis que selon toute apparence ils étaient innocents, et je me retournai pour jeter encore un regard sur le corps que mes amis avaient soulevé. Il avait une forte contusion à la tête, qui paraissait avoir été faite avec un instrument lourd. Les doigts de la main droite avaient des coupures, ce qui indiquait que le malheureux avait, en se défendant, saisi l'arme contondante avec laquelle les autres blessures avaient été faites ; celles-ci étaient au nombre de deux, savoir : une au cou, et l'autre au côté ; chacune d'elles assez grave pour donner la mort.

En le déshabillant on découvrit une nouvelle blessure, mais beaucoup plus légère, et par terre on trouva la lame cassée d'un instrument long et tranchant, comme d'un couteau à gaine. Le chirurgien qui examina plus tard le corps déclara que cette lame avait été cassée par le contact d'une des côtes, ce qui expliquait aussi pourquoi la dernière blessure était si peu grave.

Cependant je me mis à chercher dans l'herbe haute et épaisse pour voir si je ne trouverais pas quelque autre objet abandonné par le meurtrier. Thornton m'aida dans mes recherches. A quelques pieds du corps, je vis briller quelque chose ; je me hâtai d'y courir et je ramassai un médaillon avec un portrait.

J'allais pousser un cri, mais Thornton me dit à l'oreille :

— Chut ! je connais le portrait ; mes soupçons étaient justes.

Un frisson mortel pénétra jusqu'à mon cœur. D'une main désespérée mais tremblante j'essuyai le portrait, qui était couvert de sang, malgré la distance du corps à l'endroit où je l'avais trouvé. Je regardai les traits qu'il représentait ; c'étaient ceux d'une femme jeune et remarquablement belle ; je ne la reconnus point. Je retournai le médaillon, et sur le revers je vis entrelacés deux boucles de cheveux : l'une longue et noire avait appartenu à une femme ; l'autre était d'un châtain clair. Au-dessus il y avait quatre lettres. Je m'efforçai de les lire.

— Mes yeux sont faibles, dis-je à voix basse à Thornton, je ne puis lire ces initiales.

— *Moi*, je le peux, me répondit-il du même ton, mais avec un triomphe sauvage qui me glaça le sang. Ces lettres sont : G. D. et R. G. Ce sont les initiales de Gertrude Douglas et de *Reginald Glanville*.

Je levai les yeux sur Thornton ; ils rencontrèrent les siens ; je saisis sa main avec véhémence ; il me comprit.

— Prenez ce portrait, me dit-il ; nous garderons le secret.

Tout cela, qui paraît si long dans un récit, ne dura qu'un moment.

— Avez-vous trouvé quelque chose, Pelham ? cria un des hommes de notre société.

— Non ! répondis-je en mettant le médaillon dans

ma poche et en me retournant d'un air d'indifférence.

Nous portâmes le corps chez Dawson ; sa pauvre femme eut une attaque de nerfs. Nous entendîmes ses cris pendant que nous posions le mort sur une table dans le salon.

— Que nous reste-t-il à faire ? dit lord Chester.

— Rien ! fut la réponse générale.

Il n'y a pas de motif qui puisse rendre des Anglais insensibles au danger d'attraper un rhume.

— Rentrons donc chez nous, et envoyons chercher le magistrat le plus voisin, s'écria Sa Seigneurie ; et cette proposition fut unanimement adoptée.

Pendant la route, Chester me dit :

— Ce Dawson avait l'air diablement inquiet. Ne le soupçonnez-vous pas toujours ainsi que son ami ?

— Non !

CHAPITRE XII.

Tout le pays fut en confusion à la nouvelle du meurtre ; tous les sbirres de la justice furent mis sur pied pour aller à la recherche des assassins. Quelques personnes furent arrêtées et remises en liberté sur-le-champ. Thornton et Dawson subirent un interrogatoire long et rigoureux ; mais comme il ne se trouva pas même une preuve contre eux, ils furent renvoyés. La seule circonstance qui les incriminât fut le retard qu'ils avaient mis à rentrer chez eux ; mais la cause donnée par Thornton, et dont j'ai déjà parlé, parut aussi probable que naturelle. On visita le hangar, et l'on y trouva même un gant qui appartenait à Thornton. Ma déposition, dans laquelle je fus obligé de parler du cavalier en manteau qui

avait passé sur la route, et que j'avais revu ensuite près du corps, vint à l'appui de leurs assertions, en rejetant tous les soupçons sur cet homme quel qu'il fût.

En attendant, tous les efforts que l'on fit pour le découvrir furent inutiles. On sut qu'un homme en manteau avait été *vu* à Newmarket, mais il n'y avait pas été particulièrement *remarqué*. Les dépositions au sujet de cet individu varièrent. La couleur de son cheval fut indiquée d'une manière différente : il était gris selon les uns, et noir selon les autres. Celui-ci disait que cet étranger était fort grand ; celui-là le dépeignait comme d'une taille au-dessous de la moyenne. En un mot rien n'annonçait que l'on dût parvenir à découvrir bientôt quelque chose de positif.

Quant à moi, je quittai le parc de Chester aussitôt que je pus convenablement m'en éloigner ; et, une dépêche très-satisfaisante du marquis à lord Dawton dans la poche, je me retrouvai sur la route de Londres.

Hélas ! que mes réflexions étaient différentes, que mon humeur était changée depuis la dernière fois que j'avais parcouru cette route ! Alors, j'étais plein d'espérance, d'énergie, d'ambition ; je m'intéressais vivement à Reginald Glanville ; j'adorais sa sœur ; et maintenant, triste et découragé, je ne trouvais pas une seule pensée qui pût m'égayer ou même calmer le désespoir inquiet qui s'était emparé de moi depuis cette affreuse nuit. Que serait pour moi désormais l'ambition ? Les hommes les plus égoïstes ont un être

humain auquel ils s'unissent en imagination, auquel ils rapportent leurs plaisirs et leurs triomphes. Où pouvais-je trouver un pareil être ? L'ami de mon enfance, celui dont les chagrins avaient augmenté mon estime, et qui m'était devenu plus cher par le mystère même dont il s'enveloppait, Reginald Glanville était un meurtrier, un criminel lâche et barbare que le premier hasard pouvait livrer aux mains de la justice ! Elle !... elle !... la seule femme au monde que j'eusse véritablement aimée, celle qui avait su percer les mille replis de mon cœur ambitieux et entreprenant, *elle* était la sœur d'un assassin !

Je songeais ensuite au regard de cruelle joie avec lequel Thornton avait accueilli le témoignage incontestable du crime de Glanville, et malgré l'horreur que m'inspirait la conduite de mon ami, je ne pouvais m'empêcher de trembler pour sa sûreté. Je n'étais pas non plus content de moi-même à cause de ma prévarication comme témoin ; j'avais dit la vérité, mais je n'avais pas dit toute la vérité, et mon cœur s'élevait avec fierté et amertume contre le portrait que je continuais à cacher dans mon sein.

Quoique le lecteur puisse me croire léger et porté aux plaisirs et aux honneurs du monde, et j'avoue que je l'étais, il n'en est pas moins vrai que depuis le moment où je m'étais formé un code de principes à mon usage, je ne l'avais pas une seule fois violé. Je poussais peut-être à l'excès la rigueur et l'inflexibilité avec lesquelles je suivais les règles de morale que je m'étais faites. Aussi éprouvais-je un sentiment fort douloureux toutes les fois que je songeais que,

pour sauver un criminel à la sûreté duquel j'étais personnellement intéressé, j'avais composé avec mon honneur, altéré la vérité, et rompu ce que je regardais comme un devoir inviolable et sacré. Les hommes devraient toujours se rappeler qu'une fois qu'ils ont reconnu qu'un principe est publiquement bon, aucun motif privé, quel qu'il soit, ne doit les engager à s'en départir.

J'étais dans une agitation extrême quand j'arrivai à Londres, et la nuit n'avait pas achevé la moitié de son cours, que je fus pris d'une fièvre très-violente. On envoya chercher les vautours de la médecine ; je fus copieusement saigné ; je gardai tranquillement le lit pendant six jours, après quoi ma jeunesse et ma bonne constitution me rendirent la santé. Je pris un journal sur la table : le nom de Glanville frappa mes yeux ; l'article contenait un éloge pompeux et exagéré de son génie, et des prédictions sur ce qu'il deviendrait un jour. Dans une autre colonne, je trouvai un long discours qu'il avait prononcé la veille à la chambre des communes.

Je posai le journal, et je me mis à réfléchir sur les bizarreries du cœur humain. Je songeais avec étonnement qu'un homme peut commettre le plus grand des crimes, et pourvu que ce crime demeure isolé, il restera le même aux yeux du monde. Il peut même servir son pays, répandre des bienfaits sur ses amis, être généreux, brave, libéral. Un seul crime ne fait point de révolution dans le système ; il n'y a qu'une longue suite de péchés, de vices et de folies, quelque insignifiants qu'ils paraissent,

qui changent le caractère et endurcissent le cœur.

Ma mère n'était pas à Londres quand j'y retournai; on lui avait écrit pendant ma maladie, et je tenais encore le journal quand on m'apporta la lettre suivante :

« MON TRÈS-CHER HENRY ,

» Je suis horriblement inquiète à ton égard ;
» écris-moi sur-le-champ. Je serais venue moi-même
» à Londres , mais je suis auprès de la chère lady
» Dawton, qui ne veut pas me permettre de partir,
» et je n'ose l'offenser à cause de *tes* intérêts. A pro-
» pos, pourquoi n'es-tu pas allé voir lord Dawton ?
» Mais j'oubliais que tu as été malade. Mon très-cher
» enfant, je suis bien malheureuse en songeant à toi.
» Comme la maladie a dû te rendre pâle ! et cela pré-
» cisément quand la meilleure partie de la saison ap-
» proche. Cela m'afflige. De grâce, ne mets pas de
» cravate noire la première fois que tu iras chez lady
» Roseville ; prends-en une de batiste très-fine, elle
» te donnera l'air plutôt délicat que malade. Quel est
» ton médecin ? Veuille le ciel que ce soit sir Henry
» Halford ! sans quoi je serais par trop malheureuse ;
» personne ne peut imaginer tout ce que je souffre.
» Ton père aussi, je le plains bien, est retenu depuis
» trois jours dans sa chambre par la goutte. Prends
» courage , mon enfant, et tâche d'avoir quelques
» livres qui ne soient pas trop sérieux pour t'amuser ;
» mais surtout, aussitôt que tu seras rétabli, va voir
» lord Dawton : il meurt d'ennui de te parler ; et
» prends bien garde de t'enrhumer. Que penses-tu

» de lady Chester? Je te prie de soigner bien ta santé
» et d'écrire bientôt à

» Ta malheureuse et très-affec-
» tionnée mère.

» F. P. »

P. S. « Quel terrible événement que celui du pau-
» vre sir John Tyrrell ! »

Je jetai la lettre sur la table avec un peu d'humeur. J'espère que le ciel me pardonnera si la misanthropie de mon humeur me rendit moins reconnaissant que je ne l'aurais été sans cela pour la sollicitude maternelle.

Un livre que je pris servit à donner un autre cours à mes idées. J'écrivis ensuite à lord Dawton. Trois heures après que j'eus envoyé mon billet il vint me voir. Je lui remis la lettre de lord Chester ; mais il avait déjà reçu de ce seigneur la nouvelle de mon succès. Il fut prodigue de compliments et de remerciements.

— J'ai encore à vous dire, ajouta cet homme d'État, que vous avez fait la conquête de lord Gulose-ton. Il parle de vous avec les expressions de la plus haute estime. Je voudrais bien que nous puissions l'avoir lui et ses voix. Il *faut* que nous nous renforçons, mon cher Pelham ; tout dépend de la crise.

— Êtes-vous sûr du cabinet? demandai-je.

— Oui. Quoique la chose ne soit pas encore publiquement annoncée, nous savons parmi nous quels

sont ceux qui entreront et ceux qui resteront dehors. Moi je dois être ***.

— Je félicite Votre Seigneurie de tout mon cœur. Et quelle est la place que vous m'avez destinée ?

Lord Dawton changea de visage.

— Mais... à dire vrai... Pelham... nous n'avons encore rien décidé pour les places inférieures ; mais..., vous serez pourvu..., *bien* pourvu, mon cher Pelham... soyez-en sûr.

Je jetai au lord un regard qui, je m'en flatte, m'est particulier. Si, me disais-je, ce ministre en herbe prétend me traiter comme une personne qui serait tout à fait dans sa dépendance ; s'il ose oublier ce qu'il doit à ma naissance et à mon zèle, je saurai le faire trembler dans sa place, dussé-je être écrasé moi-même. Ma colère ne dura qu'un moment.

— Lord Dawton, repris-je, je n'ai qu'un mot à vous dire, après quoi je cesserai de parler de mes droits pour le moment. Votre intention est-elle de me faire entrer au parlement aussitôt que vous serez dans le cabinet ? Quant à ce que vous voudrez faire du reste, je ne vous le demande pas.

— Bien certainement, Pelham ; comment pouvez-vous en douter ?

— Cela suffit. Maintenant, écoutez cette lettre que je viens de recevoir de Paris ?

Deux jours après mon entrevue avec lord Dawton, comme je faisais une promenade à cheval dans le Parc-Vert, et dans une humeur fort peu brillante et fort peu sociable, je fus tiré de ma rêverie par une douce voix qui, sortant d'une des voitures privilé-

giées qui seules ont le droit d'entrer dans l'enceinte de ce parc, ordonna à son cocher d'arrêter, et m'appela par mon nom. Je reconnus lady Roseville ; elle me fit les plus aimables reproches de ce que je n'avais pas encore été la voir depuis que j'étais de retour du parc de Chester, et m'engagea à venir sans faute chez elle le soir même pour lui raconter mes aventures. Elle me dit qu'elle serait seule, m'avoua ensuite qu'elle pourrait bien avoir deux ou trois personnes, et finit par me promettre que nous ne serions pas plus de douze.

Le lecteur jugera de l'effet que fit sur moi cette courte conversation, quand je lui aurai dit que la charmante Éléonore Glanville accompagnait la comtesse. Oh ! que n'aurais-je pas donné pour pouvoir toucher sa main, ne fût-ce que pour un instant ! Mais... et ce terrible *mais* me glaçait d'horreur. Je me hâtai de m'éloigner de ces dames.

Un peu plus loin je rencontrai lord Guloeton. Il était encore furieux contre le duc de Stilton, à qui il avait donné à dîner la veille. S'étant confondu en excuses d'une erreur que son cuisinier avait fait contre les règles de la gastronomie, le duc lui avait répondu que pour lui il pouvait fort bien dîner avec un beefsteack. Le noble gourmand, après m'avoir raconté ce blasphème, ajouta avec une exclamation tout à fait caractéristique :

— Pourquoi diable a-t-il donc accepté à dîner chez moi ?

Sa Seigneurie me dit ensuite qu'elle était venue faire une promenade pour gagner de l'appétit, et

m'invita à venir prendre ma part d'un sauté de foie gras, et d'un quartier de chevreuil qui lui avait été envoyé de la province d'Angleterre la plus renommée pour le gibier. J'acceptai.

A peine lord Gulo seton m'eut-il quitté que M. Wormwood m'accosta. Je ne l'avais pas vu depuis que nous avions logé ensemble chez sir Lionel Garrett. Il commença par me dire que j'avais très-mauvais visage et par me demander si j'avais déjà été consulter cet homme qui prétendait guérir les phthisies les plus avancées. Puis se mettant à parler de la mort de sir John Tyrrell, il observa que ç'avait été une chose fort désagréable pour moi de me voir arrêter, comme soupçonné du meurtre. Cette fois je lui répondis si vertement que je me flattai de m'être délivré pour toujours des mauvais compliments et de la connaissance de M. Wormwood.

Je continuai pendant quelque temps encore ma promenade dans Hyde-Park, jusqu'à ce qu'enfin l'ennui m'en chassa. Il faut convenir que c'est un lieu excessivement triste. Les Anglais font de leurs affaires un plaisir, et de leurs plaisirs une affaire. Ils ne sourient jamais. Lorsqu'ils vous demandent comment vous vous portez, ils ont l'air de mesurer la longueur de votre bière. Ils ne cessent pourtant de *travailler* pour se rendre agréables ; mais, comme Sisyphe, le rocher qu'ils se sont donné tant de peine à rouler au haut de la montagne leur échappe et revient vous cogner les jambes. Ils sont quelquefois polis, mais toujours incivils. Leur chaleur est toujours artificielle, leur froideur jamais. Ils sont roides sans di-

gnité et humbles sans grâce. Ils vous font une insulte , et l'appellent la vérité ; ils vous blessent et prétendent qu'il est noble de dire sa pensée. Tout en négligeant ce que l'artifice peut avoir d'aimable et de charitable, ils en ont adopté la fausseté et la perfidie. Ils disent qu'ils abhorrent la servilité, et ils se confondent en adulations devant leurs nobles ; ils protestent qu'ils se moquent du ministre, et ils remuent ciel et terre pour se faire inviter de la femme du ministre. Il n'y a point de cour en Europe où la bassesse soit aussi systématique. Sur le continent on peut sourire de la vanité d'une classe et de la flatterie d'une autre ; mais cette vanité est trop bien élevée pour insulter, et cette flatterie trop pleine de grâce pour dégoûter. En Angleterre, au contraire, l'orgueil de la noblesse, qui, par parenthèse, est la plus moderne de l'Europe, vous renverse comme un orage de grêle, et les caresses de la bourgeoisie vous font mal au cœur comme de l'eau chaude.

CHAPITRE XIII.

Les réflexions qui terminent le dernier chapitre feront comprendre que je ne devais pas être dans une humeur très-sociable quand je me rendis chez lord Guloeton. Quoi qu'il en soit, dans le monde il importe peu quelle est notre véritable humeur ; le masque que nous portons cache les rides de notre front et l'amertume de notre sourire.

Je trouvai lord Guloeton assis sur son sofa, les yeux fixés sur un superbe tableau de Vénus. Je me jetai sur un autre sofa en face de lui, et sentant le besoin de parler pour m'étourdir, je commençai une conversation que je continuai même après que la soupe fut servie. Je remarquai d'abord que le noble gastronome avait cessé de me répondre ; bientôt le

son même de ma voix parut le gêner. Il interrompit une dissertation que j'avais entreprise contre les dîners d'ami et sur la différence entre la cuisine française et celle de l'Angleterre, en me disant, la bouche pleine :

— Mon cher ami, tout ce que vous dites est parfaitement juste ; mais ce n'est pas le moment de parler : mangeons !

J'avouai qu'il avait raison, et pendant le reste du dîner nous ne prononçâmes plus que quelques phrases entrecoupées de surprise, de plaisir, d'admiration et de mécontentement, selon que le cuisinier de l'Amphytryon avait plus ou moins bien réussi dans ses efforts.

Enfin quand nous fûmes au dessert et que je jugeai que mon hôte devait être un peu échauffé par les vins délicats qu'il nous avait servis, je renouvelai mon attaque. La première fois je l'avais pris par le point de la vanité qui se rapporte au pouvoir et à la considération politique, n'ayant pas réussi, je crus devoir ce jour-là tenter un autre moyen. Je lui demandai s'il ne serait pas flatté de voir les premières personnes de l'État à genoux devant la délicatesse de ses dîners.

Il m'écouta jusqu'à la fin sans m'interrompre ; et quand j'eus terminé une harangue que je croyais irrésistible, il prit la parole pour me dire :

— Il y a quelque chose dans votre physionomie et dans vos manières qui est à la fois si franc, si gai, si ingénu, que non-seulement on est prévenu en votre faveur, mais encore que l'on désire malgré soi votre amitié. Je vous dirai donc en confidence qu'il n'y a

rien qui m'amuse comme la cour que les deux partis me font. Je me ris des débats si passionnés et si peu sages dans lesquels je vois les autres s'engager, et j'aimerais mieux me faire chevalier errant comme don Quichotte que de prendre part à la fureur des politiques. Maintenant que je contemple leur délire de loin, je puis m'en moquer ; si je m'y engageais, j'en serais blessé à mon tour. Je n'ai aucune envie de changer mon rôle de Démocrite contre celui de son rival. Je dors bien ; pourquoi troublerais-je mon sommeil ? Je mange bien ; pourquoi perdrais-je de plein gré mon appétit ? Je puis inviter chez moi ceux qui me plaisent ; pourquoi me mettrais-je dans le cas d'être obligé d'inviter ceux qui ne me plaisent pas ? Enfin, mon bon Pelham, pourquoi aigrirais-je mon humeur, raccourcirais-je mes jours et deviendrais-je, du plus heureux des sages, le plus misérable des fous ? Allons, Pelham, mon garçon, buvons plutôt un verre de vin de Château-margot.

Quelque blessée que fût ma vanité d'avoir si mal réussi, je ne pus m'empêcher de sourire avec satisfaction aux principes de sagesse émis par mon Amphytrion. En attendant, mon honneur diplomatique y était engagé, et je ne renonçai pas encore à l'espérance de la victoire. Je quittai ce moderne Apicius avec une nouvelle instruction que je venais de tirer du grand livre de l'humanité : savoir qu'il n'y a point de vertu qui rende aussi philosophe que les sens ; point d'homme aussi content que l'épicurien, et point de code de morale aussi difficile à vaincre que l'inertie de son indolence.

En sortant de chez lord Guloeton, je me fis conduire chez lady Roseville. La première personne que j'aperçus en entrant dans le salon fut Éléonore. Elle leva les yeux avec cette douce familiarité avec laquelle depuis longtemps elle avait coutume de m'accueillir. Son frère périra peut-être sur l'échafaud ! cette pensée glaça mon sang ; je fis une révérence cérémonieuse et je passai plus loin.

Je rencontrai Vincent ; il me parut abattu et découragé. Il commençait à s'apercevoir que son parti ne réussirait pas, et il était furieux en songeant à la personne que le bruit public destinait à remplir la place qu'il s'était réservée à lui-même. Cette personne avait une grande ressemblance avec lui pour le caractère et les manières, mais lui était supérieure pour l'un comme pour les autres. Nous causâmes pendant quelque temps assez froidement ensemble, et en le quittant je me dirigeai vers un coin du salon où je trouvai lady Dawton ; c'était une femme grande, belle et fière, comme doit l'être toute épouse d'un libéral. Elle me reçut d'une manière extraordinairement gracieuse, et je m'assis à côté d'elle. Trois douairières et un vieux petit-maître de l'ancienne école formaient le cercle dont la hautaine comtesse était entourée. Le sujet de la conversation était la comparaison de la société d'autrefois avec celle de nos jours. Comme de raison celle-ci obtenait l'entière préférence. On attaquait surtout le mélange qui régnait dans les salons modernes. Je demandai si l'on ne pensait pas que ce mélange contribuât à rendre la conversation plus variée. M. Clarendon, le vieux

petit-maître, me répondit que c'était tout le contraire; que dans une société fort mélangée il était impossible que tout le monde se connût, et que par conséquent une foule de sujets de conversation étaient interdits par la crainte où l'on devait être de blesser la personne à côté de qui l'on se trouvait.

— Ainsi, dit-il, si je me moque du méthodiste, mon voisin peut être un saint; si je critique un livre nouveau, il peut l'avoir écrit; si j'observe que le son du piano est mauvais, son père peut l'avoir fait; si je me plains de l'incertitude du crédit des banquiers, son oncle peut avoir fait banqueroute la semaine passée.

J'écoutais avec plaisir, car la conversation de M. Clarendon était semée d'idées de ce genre, les unes justes, les autres paradoxales, mais toutes exprimées d'une manière originale et épigrammatique. Au bout de quelque temps une des douairières ayant exprimé le désir de se retirer, M. Clarendon lui offrit le *bras* et non la *main*, et leur retraite ayant rompu le petit cercle dont j'avais jusqu'à ce moment fait partie avec plaisir, je traversai le salon et rejoignis Vincent, lady Roseville, Éléonore et une ou deux personnes de plus rassemblées autour d'une table couverte de livres et d'estampes. Éléonore était assise à côté de lady Roseville; de l'autre côté il y avait une chaise vacante, mais je l'évitai et me plaçai près de la comtesse.

— Êtes-vous grande admiratrice du poème de cette dame, miss Glanville? dit lord Vincent en prenant en main un petit volume.

— De qui? de mistress Hemans? dit Éléonore; sa poésie m'enchaute plus que je ne puis l'exprimer.

Lord Vincent sourit; il ouvrit le volume, en parcourut quelques pages et finit par avouer que les vers étaient d'une beauté remarquable. Il demanda de qui étaient les marques au crayon qui se trouvaient sur les marges.

— De moi, je crois, répondit Éléonore avec modestie.

Lord Vincent ayant observé qu'il était étonnant qu'un écrivain si supérieur ne fût pas plus connu, lady Roseville dit que depuis la mort de lord Byron aucun poète n'avait pu se faire une réputation, et qu'il était à craindre qu'il n'y en eût plus.

— C'est ce que disent les libraires, reprit Vincent; mais je ne partage pas cette crainte. Après la mort d'un grand poète il y a sans doute toujours un interrègne; ce qui provient de ce que toute la poésie de l'époque est jetée dans le même moule. Tout le monde veut imiter le grand homme que l'on a perdu, et rien n'est vraiment bon que ce qui est original. Mais enfin un nouveau génie se présente; il fait une révolution dans le goût et prend la place de son heureux prédécesseur.

Cette conversation se prolongea pendant quelque temps; mais quoique j'y prisse part, elle ne m'empêcha pas de remarquer que lady Roseville, qui toute la soirée avait paru préoccupée, devenait de plus en plus inquiète. Il lui arrivait souvent de se lever tout à coup de sa chaise, et puis de se rasseoir d'un air

contrarié. Je ne savais à quoi attribuer sa distraction ; mais j'en devinai la cause quand je vis entrer Glanville. Elle l'avait sans doute attendu , et son retard l'avait agitée.

Glanville me parut plus pâle que de coutume et peut-être plus triste ; mais il était moins distrait. A peine m'eut-il aperçu qu'il s'approcha de moi et me tendit la main avec beaucoup de cordialité. Je frémis et ne pus prendre sur moi de l'accepter. Je me contentai de lui adresser une salutation ordinaire. Il me regarda fixement et d'un œil scrutateur, après quoi il s'éloigna brusquement. Lady Roseville s'était levée ; elle le suivit des yeux. Il s'était jeté sur une causeuse près de la fenêtre. Elle alla vers lui et s'assit à ses côtés. Je me retournai ; mes joues étaient brûlantes ; mon cœur palpitait ; je me trouvais, depuis le départ de la comtesse , à côté d'Éléonore Glanville. Elle tenait les yeux baissés et paraissait occupée avec les estampes, mais je crus remarquer que sa jolie main tremblait.

Il y eut un silence. Vincent causait avec les autres personnes qui entouraient la table ; dans ces occasions une femme est toujours la première à prendre la parole.

— Nous ne vous avons pas vu, monsieur Pelham, me dit-elle, depuis votre retour à Londres.

— J'ai été très-malade, répondis-je, et je sentis que la voix me manquait.

Éléonore me regarda avec intérêt. Je ne pus supporter ces yeux si grands et si tendres, et ce fut à mon tour à examiner les estampes.

— Il est vrai que vous êtes pâle, reprit-elle à voix basse.

Je n'osai pas répondre. Quelque dissimulé que je fusse avec les autres, je devenais un enfant coupable auprès de la femme que j'aimais. Il y eut encore un silence, et ce fut de nouveau Éléonore qui le rompit.

— Que pensez-vous du visage de mon frère ? me demanda-t-elle.

Je tressaillis ; il était vraiment son frère. Je répondis avec tant de froideur et même de hauteur qu'Éléonore rougit et dit avec dignité qu'elle allait rejoindre lady Roseville. Je la saluai légèrement, et elle se rendit auprès de la comtesse. Je pris mon chapeau et je partis ; mais pas tout à fait seul. J'avais trouvé moyen de mettre dans ma poche le livre qu'Éléonore avait annoté. Depuis lors ce livre a été ma seule société pendant plus d'un cruel jour, pendant plus d'une nuit d'insomnie. Je l'ai dans ce moment-ci devant les yeux, et ouvert à une page empreinte des marques de mes larmes.

CHAPITRE XIV.

Je ne voyais Éléonore que rarement, car j'allais très-peu dans le monde, et je me livrais de jour en jour davantage aux affaires politiques. Parfois cependant, fatigué de moi-même et de mes graves occupations, je cédaux sollicitations de ma mère, et j'allais passer une partie de la nuit dans un des temples du dieu que nous appelons *Plaisir*, et auquel les Grecs avaient donné le nom de *Moria*. Il arrivait alors que le hasard nous réunissait tous deux, et c'était dans ce moment qu'il me fallait remplir la tâche la plus difficile qui m'ait jamais été imposée. Il fallait mettre un frein à ma bouche, à mes yeux, à mon âme ; courber sous le joug mon cœur, qui se révoltait sans cesse contre l'esclavage auquel je le soumet-

tais, et sentir que dans le temps où je posais ainsi une digue au torrent de la passion, mon sein brûlait et se desséchait dans une cruelle aridité. Je trouvais pourtant quelque chose d'agréable à suivre très-souvent des yeux ses pas quand elle dansait, à écouter les chants que sa douce voix faisait entendre. J'étais consolé, je me sentais même heureux lorsque je croyais remarquer que ses pas étaient moins légers que quand ils accompagnaient les miens, ses airs moins gais que ceux qu'elle choisissait quand elle aspirait à mon suffrage.

De loin, et sans qu'elle m'aperçût, j'aimais à nourrir mes regards de la vue de son front pâle et baissé, à observer la distraction à laquelle elle se livrait par moments, alors même que son œil brillait du plus grand éclat, que ses paroles coulaient avec le plus de facilité, et à sentir que tandis qu'un mystère affreux empêcherait peut-être à jamais nos mains de s'unir, il existait une chaîne invisible, mais électrique, qui liait ensemble nos cœurs par une tendre sympathie.

Hélas ! pourquoi la plus noble de nos passions est-elle aussi la plus intéressée ? Pourquoi, dans le moment même où nous sommes prêts à faire les plus grands sacrifices à l'objet que nous aimons, demandons-nous un sacrifice en retour ? Pourquoi, tout en blâmant la maxime du sage, donnons-nous sans cesse la preuve qu'il a eu raison de dire que « l'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime. »

La beauté d'Éléonore n'était pas de celles qui ne

dépendent que de la fraîcheur de la jeunesse ou même du charme de l'expression : elle était aussi exempte de défauts qu'éblouissante. Il était impossible de nier son excès ou sa perfection. Partout où j'allais, ses louanges retentissaient à mon oreille. Quoi que l'on puisse dire du pouvoir de l'amour, il est certain qu'il tire une grande partie de sa force de l'opinion; l'orgueil plus que toute autre chose sanctionne et augmente l'affection. Quand toutes les voix s'unissaient pour louer sa beauté, quand je me disais que la force de son esprit, les charmes de sa conversation, la justesse de son jugement, l'éclat de son imagination étaient plus remarquables même que les traits de sa personne, je ne pouvais m'empêcher de sentir mon ambition excitée autant que ma tendresse. Alors je me glorifiais doublement de mon choix, et je déplorais avec une double amertume les obstacles qui m'empêchaient de m'y livrer.

En attendant, il y avait une circonstance à laquelle, en dépit de tous les motifs qui se réunissaient pour accuser Reginald, mon esprit s'attachait avec avidité. Quand on avait fouillé les poches de l'infortuné Tyrrell, l'argent dont il m'avait parlé n'y avait point été trouvé. Si Glanville avait été l'assassin, il ne pouvait pas avoir été aussi le voleur. Il est vrai que dans la lutte qui avait probablement précédé la mort de la victime, le portefeuille pouvait être tombé de sa poche, soit dans l'herbe épaisse et haute qui croissait autour de la mare, soit dans la mare elle-même; il était même possible que Thornton, instruit que l'assassiné portait sur lui une somme aussi considé-

nable, et ne sachant pas que cette circonstance eût été communiquée à moi ou à qui que ce fût d'ailleurs, n'eût pas été en état de résister à une si grande tentation, la première fois que, seul avec Dawton, il avait visité le corps. Cet incident permettait cependant à un faible rayon d'espérance de pénétrer dans mon cœur, et mon caractère, joint à mon amour, me portait trop à me flatter, pour que je ne m'empressasse pas de l'embrasser afin de dissiper la sombre tristesse de mes pensées.

Les affaires publiques me mettaient souvent en contact immédiat avec Glanville ; tous deux dans le même parti politique, mais engagés dans les mêmes mesures, nous nous rencontrions souvent en public, et parfois aussi en particulier. Dans ces occasions, je lui montrais toujours de la froideur et de l'éloignement, et Glanville confirmait plutôt qu'il ne détruisait mes soupçons, en ne me demandant jamais aucun compte de ma conduite, et en imitant de son côté la froideur que je lui témoignais. En attendant, mon cœur saignait en observant dans sa maigreur toujours croissante, et dans ses joues enfoncées, les rapides progrès de la maladie et l'approche de la mort. Pendant que toute l'Angleterre retentissait de la renommée de cet orateur, jeune encore, et qui déjà ne connaissait plus de rivaux, et que les deux partis se réunissaient pour prédire la certitude et l'éclat de ses succès, je sentais que, quand même son crime échapperait à la vigilance de la justice, il était bien peu probable que ce monde possédât longtemps d'autres traces de son génie que le souvenir de son

nom. Son amour pour les lettres, ses habitudes de luxe et de dépense, l'énergie de son âme, la solitude, la hauteur, la réserve qui régnaient dans ses manières et dans sa vie me rappelaient l'Allemand Wallenstein. Il partageait même à quelques égards la superstition de cet homme extraordinaire. Il ne croyait pas à la vérité aux fables de l'astrologie; mais il soutenait fermement, quoiqu'en secret, l'existence du monde des esprits. Il ne rejetait pas tout à fait les divers récits qui nous ont été transmis de leur retour sur la terre et de leurs visites aux vivants; et j'aurais trouvé étonnant, si j'avais eu moins l'habitude d'observer les inconséquences de l'esprit humain, qu'une âme d'ailleurs si forte, et qui raisonnait avec tant de justesse, pût être, sous ce rapport, si crédule et si faible, et qu'elle pût admettre une croyance contraire non-seulement à la réflexion la plus simple, mais encore à la philosophie qu'elle cultivait avec tant d'ardeur, et aux principes qu'elle avait si fermement embrassés.

Un soir je me trouvais seul chez lady Roseville, avec Vincent et Clarendon, quand on annonça Reginald et sa sœur. Je me levai pour partir; mais la belle comtesse ne voulut point le permettre; et quand j'eus regardé Éléonore, quand je l'eus vue rougir, la faiblesse de mon cœur prît le dessus, et je restai.

Notre conversation roula en partie sur la littérature, mais principalement sur la science du cœur et du monde : car lady Roseville était *un peu philosophe* et encore *un peu plus littéraire*. Sa maison, semblable aux bureaux d'esprit de Paris du milieu du

siècle dernier, était une de celles où l'on traitait des sujets sérieux aussi bien que légers, et où les maximes sur les hommes et les réflexions sur les mœurs trouvaient leur place aussi bien que l'opéra, les bals et la médisance.

Toutes les personnes qui étaient réunies ce soir-là chez elle se convenaient plus ou moins. Toutes étaient des gens du monde, mais qui néanmoins se livraient de temps à autre aux travaux plus graves du cabinet; et chacune avait une manière différente d'exprimer le fruit de ses études ou de ses observations. Clarendon était sec, précis, fin et doué de cette philosophie soupçonneuse commune à tous les hommes qui ont passé leur vie dans le monde. Vincent relevait son instruction par de piquantes citations, par des métaphores ou par l'originalité de l'expression. Lady Roseville parlait peu, et quand elle le faisait, c'était plutôt avec grâce qu'avec solidité. Elle était naturellement mélancolique et pensive, et ses observations prenaient la teinte de son esprit; mais en qualité de femme de la cour, elle était aussi accoutumée à cacher ce qu'elle pensait, et son langage était gai et léger quand les sentiments qu'il couvrait étaient tristes et contemplatifs.

Éléonore Glanville écoutait beaucoup et parlait peu. Quoique la variété et l'étendue de ses connaissances eussent pu faire honneur à un homme, elle avait une grande répugnance à les montrer. L'enfantillage, la vivacité, la tendresse étaient les traits visibles de son caractère. Les fleurs étaient sur la surface, les métaux précieux étaient cachés au fond.

On admirait le charme des premières, et l'on se doutait peu de ce qu'elles couvraient.

Glanville aimait à s'exprimer d'une manière vigoureuse et par sentences. Les détails le fatiguaient. Il faisait part du fruit de plusieurs années d'étude sous la forme d'un problème.

Quant à moi, c'était chez lady Roseville que je me livrais à la conversation plus que partout ailleurs. J'avais pour philosophie de traiter gaiement les choses sérieuses et sérieusement les choses gaies, et peut-être cette méthode est-elle plus juste qu'on ne serait tenté de se l'imaginer : car les choses que nous avons l'habitude de traiter avec le plus d'importance ne méritent souvent que le ridicule, et celles que nous regardons comme des bagatelles deviennent parfois d'une conséquence dont au premier abord nous étions loin de nous douter.

Quelque intéressante que fût la conversation ce soir-là, il me fut impossible de ne pas avoir de fréquentes distractions, causées par la présence de Glanville. Il m'arrivait souvent de fixer mes yeux sur lui, et de les y tenir attachés involontairement pendant plusieurs minutes. Alors il levait les siens et rougissait légèrement en rencontrant mon regard; mais il ne paraissait pas pour cela chercher à l'éviter. Alors nous nous regardions fixement jusqu'à ce que le cours de l'entretien nous ramenât peu à peu à y reprendre part. Une fois je me rappelle qu'Éléonore s'étant retournée tout à coup pendant un de ces moments, remarqua la signification peu commune de nos regards, et mit sa main dans celle de son frère avec une sorte de frayeur.

Quand nous nous retirâmes Glanville passa à côté de moi et me dit à demi voix :

— Encore un peu de temps, et vous saurez tout.

Je ne répondis rien ; il partit avec Éléonore.

— Je crains bien que notre conversation n'ait été ce soir trop sérieuse pour lady Roseville, dit Vincent.

Les yeux de celle à qui il parlait étaient fixés sur la porte. J'étais à côté d'elle, et quand ces paroles frappèrent son oreille elle se retourna avec un mouvement un peu brusque. Je sentis une larme tomber sur ma main. Elle s'en aperçut, et quoique je prisse grand soin de ne pas la regarder en face, la rougeur qui couvrit son cou ne put m'échapper. En attendant, comme moi, si pour un moment elle se livrait à sa sensibilité, elle était trop accoutumée au monde pour ne pas recouvrer promptement l'empire sur elle-même. Elle répondit à l'observation de lord Vincent en le raillant du mauvais compliment qu'il avait fait à lui-même et à nous, et elle reçut nos adieux avec toute sa grâce et plus que sa gaieté accoutumée.

CHAPITRE XV.

Les tourments et l'incertitude que me causait ma perspective politique, la dissipation continuelle dans laquelle je vivais, et par-dessus tout la situation peu prospère de ma passion, nuisirent à ma santé. Mon appétit et mon sommeil m'abandonnèrent; une ride se fixa sous mon œil gauche, et ma mère déclara que dans cet état je ne pouvais espérer de réussir auprès d'une héritière. Toutes ces circonstances réunies ne furent pas sans poids sur mon esprit. Je partis un matin pour Hampton-Court afin de jouir de l'air de la campagne, emportant avec moi un volume des œuvres de l'évêque Berkeley et un flacon d'eau contre les rides.

Ce n'est pas une chose désagréable que de quitter

une grande ville au moment où les plaisirs y sont les plus vifs. La misanthropie est une sensation fort douce quand elle ne dure pas trop longtemps, et l'on éprouve une satisfaction mélancolique qui est tout à fait délicieuse à respirer l'air de la campagne, tout en exhalant sa colère contre la ville.

Je m'arrêtai à une jolie petite chaumière, à un mille environ de Hampton-Court. De la fenêtre de mon salon j'avais la charmante perspective de trois cochons, d'une vache et d'un tas de fumier. Je pouvais me rendre en cinq minutes aux bords de la Tamise en passant par un four à chaux. On ne rencontre pas facilement des occasions aussi agréables de jouir des beautés de la nature, et j'en profitai avec avidité. Je me levais matin, je faisais une promenade avant le déjeuner pour ma santé, et je revenais avec une solide migraine pour ma peine. Je lisais ensuite pendant trois heures, puis je me promenais pendant deux heures encore; je méditais sur Abernethy, la dyspepsie et les pilules bleues jusqu'au dîner, et j'oubliais complètement lord Dawton, l'ambition, Gulo-ton, l'épicurisme, tout en un mot, excepté...; le lecteur sait sans doute déjà ce que je vais excepter... : la dame de mes pensées.

Un jour que le soleil brillait avec éclat, je posai mon livre une heure plus tôt que de coutume, et je sortis avec une légèreté de pied, et une gaieté d'esprit auxquelles j'avais été depuis longtemps étranger. Je venais de sauter par-dessus une barrière qui s'ouvrait dans une de ces allées verdoyantes qui ont fait donner avec raison à notre île le nom de la gaie An-

gleterre, quand je fus surpris par un aboiement court et vif partant d'un des côtés de la haie. Je me retournai brusquement, et je vis assis sur le bord de la route un homme qui paraissait suivre la profession de colporteur. Une grande boîte en sapin était ouverte devant lui. Quelques objets en toile et d'autres appartenant à la toilette des femmes étaient épars autour de lui, et il examinait avec attention le fond de sa boîte. Un petit chien noir courut vers moi avec un grondement qui n'avait rien d'amical.

— Couche ! lui criai-je ; tous les étrangers ne sont pas des ennemis , quoique les Anglais paraissent le croire.

L'homme leva la tête. Il avait peut-être été frappé par la singularité de la remarque ; car il mit la main à son chapeau, et dit :

— Monsieur, ce chien est fort doux. En *vous* alarmant son seul but a été de *me* donner l'alarme. Les chiens connaissent assez bien la nature humaine ; ils savent que les meilleurs d'entre nous peuvent être pris par surprise.

— Vous êtes un moraliste, lui répondis-je, surpris à mon tour d'entendre un pareil discours dans la bouche de cet homme ; je ne m'attendais pas à trouver en vous un philosophe. Avez-vous dans votre boîte quelques marchandises qui puissent me convenir ? J'aimerais à acheter quelque chose d'un si profond penseur.

— Non, monsieur, reprit le colporteur en se hâtant de remettre les objets dans sa boîte et de la fermer à clef ; non, monsieur, je ne fais que transporter les

effets des autres. Mes moralités sont tout ce que j'ai à moi, et pour celles-là je vous les vendrai au prix que vous fixerez vous-même.

— Vous êtes franc, et cette franchise seule est inappréciable dans ce siècle de perfidie et dans ce pays hypocrite.

— Ah ! monsieur, je m'aperçois déjà que vous êtes une de ces personnes qui ne voient que le mauvais côté des choses. Quant à moi, je trouve que ce siècle est le meilleur qui ait jamais été, et que l'Angleterre est le pays le plus vertueux de l'Europe.

— Je vous félicite, monsieur l'optimiste, sur vos opinions ; et votre observation me fait conclure que vous êtes à la fois un historien et un voyageur. Me trompé-je ?

— Mais à dire vrai, j'ai mis parfois le nez dans des livres, et j'ai vu assez d'hommes dans ma vie. Je reviens maintenant d'Allemagne, et je vais rejoindre mes amis à Londres. Je suis chargé de cette boîte de marchandises. Veuille le ciel que je la remette en bon état !

— Ainsi soit-il, lui dis-je en lui donnant quelques pièces de monnaie, et sur ce je vous souhaite le bonjour.

— Mille remerciements, monsieur ; mais veuillez de grâce ajouter à vos bontés celle de m'apprendre le chemin de la ville de ***.

— Je vais moi-même de ce côté, et si vous voulez m'accompagner une partie du chemin, vous ne pourrez pas manquer votre route.

— Votre Honneur est beaucoup trop bon, reprit

l'homme à la boîte en se levant et en jetant son fardeau sur son épaule ; il est rare qu'un *gentleman* de votre rang daigne faire trois pas avec un du mien. Vous souriez, monsieur ; vous trouvez peut-être que j'ai tort de me ranger au nombre des *gentlemen*. Je crois cependant avoir autant de droit à ce nom que la plupart de ceux qui le portent. Je ne fais point de commerce, et je n'appartiens à aucune profession. J'erre où je veux, et je me repose où il me plaît. En un mot, je ne connais d'autre occupation que mon indolence, d'autre loi que ma volonté. N'ai-je donc pas raison, monsieur, de prendre ce titre ?

— Certainement, et vous me paraissez tenir le milieu entre un capitaine à demi-solde et le roi des Bohémiens.

— C'est précisément cela, monsieur, dit mon compagnon avec un sourire.

Cependant il s'était rapproché de moi, et nous continuâmes notre promenade, ce qui me procura le loisir de l'examiner de plus près. Il était d'une taille moyenne, de forme athlétique, et paraissait avoir environ trente-six ans. Il portait un frac bleu foncé, qui n'était ni neuf ni très-vieux, mais mal fait, et beaucoup trop long et trop large pour lui ; un gilet de velours fané, mais qui, semblable à la tunique de l'ambassadeur de Perse, brillait jadis de mille couleurs rehaussées d'or ; sous ce gilet il y en avait un autre d'un dessin de cachemire, qui paraissait beaucoup trop neuf pour le reste de son costume. Quoique sa chemise fût d'une couleur qui ne faisait pas grand honneur à sa blanchisseuse, je remarquai

qu'elle était d'une finesse très-respectable, et une épingle en diamant, qui pouvait être vrai ou faux, chose que je ne prendrai pas sur moi de décider, se faisait voir à moitié sous un col noir, comme l'œil d'une bohémienne sous ses cheveux.

Son pantalon était gris clair, et la Providence ou le tailleur s'était vengé sur lui de la longueur excessive de l'habit. Il était beaucoup trop serré pour la jambe musculeuse qu'il renfermait, et, remontant considérablement au-dessus de la cheville, il laissait voir en entier une botte à la Wellington, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à l'Italie sur la carte.

Le visage de cet homme était très-commun. On en voit de ce genre par centaines dans Fleet-Street ou à la Bourse ; ses traits étaient petits, irréguliers et un peu aplatis. Cependant, quand on le considérait un peu de temps, on trouvait sur sa physionomie une expression singulière et marquée qui réparait ce qu'elle avait du reste de trop commun. Son œil droit ne suivait pas la même direction que le gauche, et ses sourcils ressemblaient à des buissons d'épines sous lesquels ses yeux se cachaient comme ceux d'un renard. Ils étaient entourés de rides profondes et entrelacées. Mais, par une singularité remarquable, le reste de son visage était parfaitement uni. Jusqu'aux lignes qui vont du nez à la bouche, et qui d'ordinaire sont si fortement marquées dans les hommes de son âge, n'étaient chez lui pas plus apparentes qu'au sortir de l'enfance. Son sourire était franc, sa voix claire, ses manières fort supérieures au rang

qu'il paraissait tenir dans le monde ; il savait se mettre avec vous sur une sorte d'égalité, sans cependant manquer au respect. En attendant, malgré ces points qui étaient en sa faveur, il y avait dans son œil perçant et vigilant, ainsi que dans les nombreuses rides qui l'environnaient, une expression de ruse et de malice qui faisait que je me méfiais de mon compagnon, quoiqu'à tout prendre il ne me déplût pas. Peut-être était-il, à la vérité, trop franc, trop familier, trop *dégagé* pour être tout à fait naturel. Les hommes honnêtes ne tardent pas à acheter la réserve par de l'expérience. Les fripons sont pour l'ordinaire francs, parce que la confiance et la franchise ne leur coûtent rien. Pour achever la description de ma nouvelle connaissance, je dois observer que son visage me frappa comme ne m'étant pas tout à fait inconnu. C'était un de ceux que, selon toutes les probabilités, on n'a jamais vus, mais que l'on croit pourtant avoir rencontrés plus de cent fois.

Nous marchions à grands pas, malgré la chaleur du jour. Au fait, l'air était si pur, l'herbe si verte, la nature si pleine du bourdonnement et de la vie de la création, que les sensations qu'ils donnaient étaient plutôt celles de la fraîcheur et de la santé, que celles de la chaleur et de la langueur.

— Il faut avouer, monsieur, que notre pays est bien beau, dit mon héros à la boîte ; c'est comme si l'on se promenait dans un jardin, après que l'on a quitté les traits plus sévères et plus stériles du continent. Une âme pure, monsieur, aime la campagne ; quant à moi, je suis disposé à me répandre en louan-

ges de la Providence quand je contemple ses ouvrages, et semblable aux vallées dans le psaume, je suis prêt à rire et à chanter.

— Vous êtes enthousiaste autant que philosophe, lui dis-je : aurais-je par hasard l'honneur de parler à un poëte ?

— Mais, monsieur, j'ai fait aussi des vers dans ma vie... il y a peu de choses dont je ne me sois pas mêlé. Et vous, monsieur, êtes-vous un favori des muses ?

— Pas trop ; je ne me glorifie que d'avoir du sens commun, et vous savez qu'il n'y a rien de plus opposé au génie.

— Le sens commun ! reprit mon compagnon avec un sourire singulièrement expressif, et un regard de son œil gauche ! le sens commun ! c'est là mon fort, monsieur ; je parie que pour vous, vous êtes un de ces hommes qu'il est difficile de tromper, soit passivement, soit activement, par l'apparence ou par l'action. Quant à moi, j'ai été dupe toute ma vie ; un enfant pourrait me surprendre ; il n'y a personne de moins soupçonneux que moi.

Il est beaucoup trop franc, me dis-je en moi-même, c'est bien certainement un coquin ; mais que m'importe ? je ne le reverrai plus de ma vie. En conséquence, ne voulant pas perdre l'occasion d'étudier son caractère, je lui dis que je mettais beaucoup de prix à sa connaissance, et que je regrettais seulement qu'il n'eût aucune profession qui pût me procurer l'occasion de me lier avec lui.

— A dire vrai, monsieur, répondit-il, je ne suis pas toujours sans emploi ; ma profession nominale est

celle de courtier : j'achète des schalls et des fichus à de pauvres comtesses, et je les revends à de riches bourgeoises ; je procure à de nouveaux mariés des trousseaux de linge à meilleur marché que dans les boutiques ; je fais avoir aux fiancés des bijoux à quarante pour cent au-dessous du cours ; je facilite les intrigues aussi bien que les mariages ; et quand je ne vends pas de bijoux, je vends mes services. Un gentilhomme aussi bien tourné que vous peut souvent en avoir besoin, et vous pouvez compter sur ma discrétion et mon zèle. En un mot, je suis un garçon innocent, plein de complaisance, qui ne fais de mal à personne pour rien, et qui fais du bien à tout le monde pour de l'argent.

— J'admire votre code, lui dis-je, et quand j'aurai besoin de vous, je ne vous oublierai pas. Avez-vous toujours suivi le même état, ou bien avez-vous été élevé pour quelque autre ?

— J'étais destiné à devenir orfèvre ; mais la Providence en a décidé autrement ; comme je n'ai jamais manqué de réciter l'oraison dominicale, le ciel m'a exaucé et m'a délivré de la tentation. Je ne connais en effet rien de plus séduisant que la vue d'une cuiller d'argent.

— Il faut avouer que vous êtes le plus honnête fripon que j'aie jamais rencontré, et l'on serait tenté de vous confier sa bourse, à cause de l'ingénuité avec laquelle vous convenez que vous la voleriez. Dites-moi, je vous en prie, si vous croyez que j'aie déjà eu le bonheur de vous rencontrer ; je ne puis m'empêcher de le penser, et pourtant, comme je n'ai jamais

été au corps de garde, ni à la prison de l'*Old Bailey*, ma raison me dit que je dois me tromper.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur ; je vous remets fort bien, car je n'ai jamais rencontré des traits semblables aux vôtres sans me le rappeler ; j'ai eu l'honneur de boire des liqueurs anglaises, un soir, dans la même salle que vous. Vous étiez alors dans la compagnie de mon ami M. Gordon.

— Ah ! maintenant je vous remets aussi ; je me rappelle que votre ami me dit que vous étiez une des personnes les plus ingénieuses de l'Angleterre, et que vous aviez une heureuse propension à croire que les effets des autres vous appartenaient. Je me félicite d'avoir fait une connaissance si honorable.

Mon nouvel ami, qui était en effet M. Job Jonson, sourit avec son amabilité ordinaire, me fit une profonde révérence, et répondit :

— M. Gordon vous a bien informé, monsieur ; je me flatte que peu d'hommes entendent mieux que moi l'art de l'*appropriation*, et je mérite la réputation que j'ai acquise. J'ai eu souvent à lutter contre la mauvaise fortune, et je m'en suis toujours tiré par deux vertus : la persévérance et l'ingénuité. Pour vous donner une idée de ma mauvaise fortune, sachez, monsieur, que j'ai été arrêté vingt-trois fois ; de ma persévérance, que vingt-trois fois j'ai été arrêté justement, et de mon ingénuité, que vingt-trois fois j'ai été renvoyé faute de preuves.

— Je respecte vos talents, monsieur Job Jonson, si c'est vraiment là votre nom : car semblable aux divinités du paganisme, je pense que vous en avez plusieurs.

— Je n'ai jamais rougi de mon nom, monsieur, car je n'ai jamais rien fait pour le déshonorer ; je n'ai pas vu de mauvaise société, et je ne me suis pas livré à une débauche crapuleuse. Dans ma profession, j'ai été un véritable artiste ; j'ai toujours aimé la littérature, et je me suis mis une fois en apprentissage chez un libraire, dans le seul but de lire les nouveaux ouvrages avant qu'ils ne parussent.

— C'est ici, monsieur, lui dis-je, qu'il faut que nous nous quittions ; votre chemin est sur la droite : je vous remercie de ce que vous avez bien voulu accompagner un personnage aussi peu distingué que moi.

— Ah ! monsieur, je suis trop heureux de me trouver avec une personne qui a autant de sens commun que vous. Adieu, monsieur, puissions-nous nous rencontrer bientôt de nouveau !

En parlant ainsi, M. Jonson entra dans sa nouvelle route, et nous nous séparâmes.

Je revins chez moi, réfléchissant à mon aventure, et charmé de la rencontre que j'avais faite. A trois pas de la porte de ma chaumière, un pauvre vieillard m'accosta du ton le plus piteux ; il paraissait accablé par l'âge et la maladie ; malgré mon économie politique, je fus ému à son aspect, et je mis la main à la poche pour lui faire la charité : ma bourse était partie.... ayant fouillé de l'autre côté, je découvris que mon mouchoir, mon portefeuille et un bracelet d'or qui avait appartenu à madame d'Anville avaient disparu de même.

Ce n'est pas pour rien que l'on a le plaisir de se

trouver avec des gens à double vertu, et de recevoir d'eux des compliments sur le sens commun dont on se vante. Le mendiant continuant à m'importuner, je dis à mon hôtesse de lui donner des aliments et une demi-couronne. Deux heures après, elle monta chez moi en s'écriant :

— Ah ! monsieur, ma théière d'argent ! *ce scélérat de mendiant !*

Je tressaillis, ne pouvant douter que ce vieillard ne fût aussi M. Job Jonson ; j'étais dans une fureur impossible à décrire. On a tort de dire que la honte accompagne le crime. Le fripon n'en éprouve jamais autant que le sot qu'il trompe.

CHAPITRE XVI.

Je demeurai huit jours dans ma paisible retraite sans même ouvrir un journal ; jugez de ma philosophie ! Le neuvième je commençai à penser qu'il était temps que je reçusse des nouvelles de Dawton ; et voyant que je venais de manger deux petits pains pour mon déjeuner, et que mes rides prématurées se dissipaient, je me rappelai de nouveau les magnificences de Babylone.

Pendant que j'étais ainsi favorablement disposé envers la grande ville et ses habitants, mon hôtesse m'apporta deux lettres : l'une était de ma mère, et l'autre de lord Guloeton. J'ouvris celle-ci la pre-

mière : j'en épargne le contenu au lecteur ; qu'il lui suffise de savoir que c'était une invitation très-pres-sante à dîner. Celle de ma mère était écrite dans les termes suivants :

« MON CHER HENRY,

» Ne perds pas de temps pour revenir à Londres.
» Tous les jours les ministres remplissent les places
» inférieures, et un homme d'État a besoin d'un grand
» effort de mémoire pour se rappeler un absent.
» M. V*** a dit hier à un dîner auquel j'assistais,
» que lord Dawton lui avait promis le bourg de *** ;
» or, tu sais, mon cher ami, que c'était précisément
» ce bourg qu'il t'avait promis à toi. Il faudra que tu
» découvres ce qui en est. Lord Dawton est un bon
» enfant ; mais il a un jour refusé de se battre, et
» puisqu'il a manqué à l'honneur une fois, il peut le
» faire une autre. Dans tous les cas, tu n'as pas de
» temps à perdre.

» Le jeune duc de *** donne un bal demain au
» soir. C'est mistress *** qui en paye les frais. Il est
» certain qu'elle l'épousera dans huit jours : ce n'est
» plus un secret. La société sera fort mêlée, mais le
» bal méritera toujours d'être vu. Je me suis pro-
» curé un billet pour toi.

» Lady Huffemall et moi ne pensons pas que nous
» soutenions la future duchesse ; cependant nous ne
» sommes pas encore décidées. Lady Roseville parle
» de ce parti avec beaucoup de respect, et dit que du
» moment où nous admettons des mariages de con-

» venance, il est impossible d'en trouver un où elle
» ait été plus consultée.

» Il va y avoir plusieurs promotions dans la pairie.
» Les amis de lord H*** répandent qu'il sera fait duc;
» *mais j'en doute*. Il l'a cependant bien mérité, car
» non-seulement il donne les meilleurs dîners, mais
» il rend le mieux compte dans le *Morning-Post* de
» ceux qu'il a donnés.

» Je me flatte que, dans ta retraite à la campagne,
» tu ne négliges pas le soin de ta santé et que tu
» cultives aussi ton esprit. J'espère que tu vales,
» afin d'en conserver l'habitude : tu le peux très-bien
» seul à l'aide d'un fauteuil. Si je ne t'attendais pas
» sitôt de retour, je t'enverrais les *Souvenirs de mu-*
» *sique* de lord M** E**, non-seulement parce que
» c'est un livre fort amusant, mais encore parce que
» je désire que tu t'occupes de musique plus que tu
» ne le fais. T*** H***, de qui les bons mots ne sont
» jamais très-piquants, prétend que lord M*** a re-
» gardé le monde comme un orchestre dans lequel le
» meilleur musicien joue le premier violon. C'est en
» effet délicieux de voir la vénération de notre musi-
» cal ami pour l'orchestre et ses habitants. Je vou-
» drais bien, mon cher Henry, qu'il pût t'inspirer un
» peu de son ardeur. Je suis souvent honteuse de ton
» ignorance en ce qui concerne les airs et l'opéra.
» Il n'y a rien qui fasse un meilleur effet dans la con-
» versation que des connaissances en musique : tu
» découvriras cela tôt ou tard.

» Dieu te bénisse, mon cher Henry ! Convaincue
» que tu ne tarderas pas à revenir, j'ai fait retenir

» pour toi ton ancien appartement à l'hôtel Mivart.
» J'espère que mon attente ne sera pas trompée.

» Ton affectionnée mère,

» F. P. »

Je lus deux fois cette lettre, et mes joues devinrent brûlantes; mon cœur se gonfla au passage qui avait rapport à lord Dawton et à son bourg. Il était évident que depuis quelques semaines le nouveau ministre me traitait avec duplicité. Il aurait pu depuis longtemps me procurer une place; il lui aurait été plus facile encore de me faire entrer au parlement, et cependant il s'était contenté de me donner des paroles et de vaines politesses. En attendant, ce qui demeurait tout à fait inexplicable pour moi, c'était le motif qu'il pouvait avoir pour rompre son engagement. Il connaissait mon zèle, il disait hautement qu'il appréciait mes talents; il n'ignorait pas combien je pouvais lui être utile comme ami, et il devait sentir que ma naissance, mes liaisons et mon caractère vindicatif rendraient mon inimitié assez dangereuse.

Tout en faisant ces réflexions, je tortillai dans mes doigts la lettre de ma mère; je fis deux ou trois fois le tour de ma chambre; après quoi je sonnai avec force, je demandai des chevaux de poste, et en moins d'une heure j'étais sur la route de Londres.

Combien les lieux changent les dispositions de notre âme! L'homme qui est bon, généreux, bienfaisant, doux à la campagne, devient ardent ou bas, égoïste ou

sévère à la ville, comme s'il gardait ses vertus pour la solitude, et ne montrait au monde que ses vices. En arrivant à mon hôtel, je pris à peine le temps de changer de toilette, et je courus chez lord Dawton. J'étais résolu d'avoir une explication, une récompense ou une vengeance. Le ministre n'était pas chez lui.

— Donnez-lui cette carte, dis-je fièrement au portier, et ajoutez que je viendrai le voir demain à trois heures.

J'allai au club de Brookes, où je trouvai M. V^{***}. Je le connaissais peu ; mais c'était un homme de talent, et ce qui m'importait plus en ce moment, de manières ouvertes. Je m'approchai de lui et je liai la conversation.

— Est-il vrai, lui dis-je, que je doive vous féliciter sur votre nomination certaine au parlement pour le bourg de ^{***}, qui est à la disposition de lord Dawton ?

— Je le crois, répondit V^{***} ; lord Dawton s'y est engagé la semaine passée. M. H^{***}, le membre actuel, a accepté une place qui ne lui permet pas de siéger au parlement. Vous savez que toute ma famille soutient fortement lord Dawton dans la crise actuelle, et ma nomination a été une des conditions sur lesquelles on a insisté. Oui, monsieur Pelham, les choses se font ainsi de nos jours, malgré la pureté de notre parlement.

Je lui demandai ensuite s'il croyait que le ministère fût bien fermement établi. Il me répondit qu'il était fort loin de l'être ; que tout dépendait du résul-

tat de certaine discussion qui devait avoir lieu la semaine suivante. Un tiers étant survenu en ce moment, je m'éloignai en feignant la plus grande indifférence. Au haut de la rue Saint-James, la voiture de lady Roseville passa près de moi ; elle fit arrêter pour me demander si elle me verrait au bal du duc de ***. Je répondis que j'y viendrais certainement si elle comptait s'y trouver.

Je retournai dans mon appartement solitaire, afin de cacher à tous les yeux les tourments que me faisait souffrir mon ambition trompée. Je garde mes chagrins pour moi, et je ne me montre jamais en public qu'avec un visage riant.

CHAPITRE XVII.

Une des premières personnes que je rencontraï chez le duc de *** fut ma mère. Elle était comme de coutume entourée d'admirateurs, ombres des héros des temps passés. Il y avait quelque chose d'amusant à entendre les discours de ces ci-devants jeunes gens qui continuaient par habitude les compliments commencés trente ans auparavant par admiration.

Ma mère était, du reste, ce que le monde appelle une femme charmante. Peu de personnes réussissaient mieux qu'elle dans la société. Ses manières étaient parfaites, son sourire était enchanteur. Elle vivait, marchait, respirait pour le monde, et le monde ne se montrait pas ingrat à la constance de son affection. En attendant, si ses lettres ont donné à mes lecteurs

quelque idée de son caractère, ils ont dû s'apercevoir que la suprématie même à laquelle elle aspirait dans le bon ton, rendait (que Dieu me pardonne mon impiété filiale !) ses idées à demi vulgaires ; ce qui vient de ce que ceux qui ne vivent que pour l'opinion des autres manquent toujours de cette dignité personnelle qui seule peut donner de la grandeur aux sentiments.

Je m'approchai de ma mère, et elle profita du moment pour me dire à l'oreille :

— Tu as une mine charmante ; tu es réellement beau. Je t'assure que tu me ressembles, surtout les yeux. On vient de me dire que miss Glanville sera une riche héritière, parce que le pauvre sir Reginald ne peut pas vivre longtemps. Elle est ici ce soir. De grâce ne laisse pas échapper cette occasion.

Je rougis vivement à ce discours, et ma mère se contenta d'observer que j'avais des couleurs superbes et qu'il fallait par conséquent que je tâchasse de découvrir miss Glanville le plus tôt possible. Ma mère ayant ensuite adressé la parole à une personne de sa société, je la quittai pour passer dans le salon où l'on dansait. J'y trouvai lord Vincent. Il était fort gai, et me railla beaucoup de ce que lord Dawton ne m'avait pas encore fait entrer au parlement. Je me moquai de son parti, qui espérait toujours pour n'arriver à rien. En me séparant de lui, je fis un tour de valse avec la belle lady ***, que j'emmenai de force quoiqu'elle me dît qu'elle était engagée. Je lui répondis à cela qu'il n'y avait pas de gloire à danser avec une femme dont la main était libre. Ce qui me flatte le

plus dans cette occasion, ce fut que le partenaire supplanté se trouva être ce même M. V*** qui devait prendre ma place au parlement.

Quand j'eus reconduit lady *** à son fauteuil, je l'abandonnai à sa destinée, et je me rendis dans un autre salon. Lady Roseville y était seule. Je me plaçai à côté d'elle. Il existait entre nous une sorte de franc-maçonnerie. Chacun de nous savait de l'autre quelque chose de plus que le monde, et nous lisions dans nos cœurs sans avoir besoin de paroles. Je m'aperçus bientôt qu'elle n'était pas gaie, et sa société n'en convenait que mieux à un aspirant déçu.

Le salon dans lequel nous nous trouvions étant presque abandonné, nous pûmes nous livrer sans interruption à notre conversation, qui ne tarda pas à devenir sentimentale.

— Combien peu, me dit-elle, la foule se doute du caractère des individus dont elle est composée ! Toutes les personnes qui assistent à ce bal vanteront demain la gaieté qui y a régné, sans savoir combien de cœurs déchirés s'y trouvaient.

— J'ai souvent pensé, répondis-je, que nous sommes bien injustes dans les jugements que nous portons d'autrui. On accuse souvent des personnes d'être mondaines qui ne le sont qu'en apparence. Qui, par exemple, se serait jamais attendu à la confession que vous venez de me faire ?

— Il y a très-peu de personnes à qui j'eusse voulu faire une pareille confession. Vous n'avez pas de remerciements à me faire. J'ai quelques années de plus que vous ; j'ai vécu un peu plus dans le monde ; j'ai

vu les divers caractères qui s'y rencontrent, et mon expérience m'a appris à pénétrer et à apprécier le vôtre. Les gens superficiels vous croient frivole, et vous avez un esprit capable des affaires les plus solides et les plus importantes ; vous paraissez efféminé, il n'y en a point de plus courageux ; indolent, il n'y en a point de plus actif ; égoïste, et pourtant il n'y a pas d'intérêt humain qui puisse vous faire commettre une bassesse ou une injustice, ou qui puisse vous faire dévier le moins du monde de vos principes. C'est pour cela que je crois pouvoir être franche avec vous. D'ailleurs je trouve dans l'orgueil qui vous fait cacher votre véritable caractère quelque chose qui ressemble au mobile qui me fait agir moi-même. Aussi je m'intéresse vivement à vous, et je désire que votre sort puisse être aussi brillant que mes pressentiments me l'annoncent.

A ces mots je levai les yeux sur les beaux traits de la comtesse, et peut-être mon cœur fut-il pour un moment infidèle à Éléonore ; mais ce sentiment se dissipa avec la promptitude de l'éclair. Malgré ma fatuité, je savais que les sentiments que lady Roseville venait d'exprimer n'avaient rien de commun avec l'amour, et quoique libertin, je n'ignorais pas que l'amitié d'une femme pour un homme peut être très-pure, *pourvu qu'elle en aime un autre.*

Je remerciai lady Roseville, et je lui dis que si elle daignait m'honorer de ses conseils, elle ne m'en trouverait peut-être pas tout à fait indigne. Elle me répondit que ses conseils ne me seraient d'aucune utilité si le hasard ne lui avait pas fait connaître certaines

circonstances que j'ignorais moi-même. Elle me parla ensuite de mes liaisons avec lord Dawton et de la conduite de ce seigneur envers moi.

Je montrai de la surprise de la voir si bien instruite, mais je ne crus pas devoir disconvenir de la vérité de ce qu'elle m'avait dit. Elle continua et m'apprit qu'un ami qui s'intéressait vivement à moi et qui avait de l'influence sur les ministres me servait chaudement; qu'aussitôt qu'il avait appris que le bourg avait été promis à M. V***, il était allé chez lord Dawton qu'il avait trouvé avec lord Clandonald; qu'il s'était plaint avec force de l'injustice que l'on me faisait, et n'avait demandé d'autre récompense pour lui-même que l'accomplissement de la promesse faite à ma personne. Dawton avait été très-embarrassé, mais lord Clandonald avait parlé pour lui, et après avoir fait un grand éloge de mes talents et de mon zèle, il avait avoué qu'il trouvait dans mon caractère une certaine fierté, une certaine indépendance qui ne pouvait manquer de déplaire dans un si jeune homme. D'ailleurs, avait-il ajouté, on ne pouvait se fier à moi; je ne voulais prendre aucun engagement; je regardais mon entrée au parlement comme un service que je rendais plutôt que je ne le recevais. Lord Dawton avait pris ensuite la parole, et s'était étendu en louanges des talents, et du dévouement complet de V***, ajoutant que pour moi rien ne l'assurait qu'une fois au parlement je ne serais pas son ennemi, tandis que le mariage de mon oncle rendait mon appui beaucoup moins important qu'il ne l'aurait été sans cela. Lady Roseville termina en disant

que l'ami dont elle m'avait parlé s'était retiré convaincu que je ne devais rien attendre du nouveau ministre si je ne montrais pas plus de complaisance et ne prenais pas des engagements plus positifs.

Je remerciai bien sincèrement lady Roseville, et lui dis qu'elle n'avait fait que confirmer des soupçons que j'avais formés depuis quelque temps, et que maintenant j'allais montrer au ministre que je savais attaquer aussi bien que défendre. Je la priai ensuite de me dire quel était cet ami inconnu qui avait pris tant d'intérêt à Henry Pelham, pour qui je ne croyais pas qu'il y eût un homme au monde qui voulût faire trois pas.

— Cet ami, reprit lady Roseville en rougissant et d'une voix tremblante, est sir Reginald Glanville.

— Quoi ! m'écriai-je ; veuillez me répéter ce nom, ou bien...

Je m'arrêtai, et me remettant soudain, j'ajoutai avec fierté :

— Sir Reginald Glanville est trop bon de se mêler de mes affaires. Je n'ai besoin, je pense, du zèle officieux de personne pour redresser mes torts.

— En vérité, monsieur Pelham, reprit vivement la comtesse, vous êtes injuste envers Glanville et envers vous-même. Quant à lui, il ne se passe pas de jour où il ne parle de vous avec les plus grands éloges et la plus tendre estime. Il dit que depuis quelque temps vous êtes fort changé à son égard ; qu'il ne vous en blâme pas, mais il n'en dit pas la cause. Si ce n'est point être indiscrete, permettez-moi de vous la demander. Peut-être, et ce serait pour moi un bien doux

moment, parviendrais-je à vous réconcilier. Si vous saviez, si vous pouviez deviner combien le caractère de Glanville est noble et élevé, vous ne vous laisseriez pas diviser par de faibles motifs.

— Ce ne sont pas de *faibles* motifs, dis-je, en me levant, et il ne m'est pas permis de vous les faire connaître. En attendant, que Dieu répande sur vous ses bénédictions, ma chère lady Roseville, et qu'il préserve votre cœur de chagrins plus amers que ceux causés par l'ambition trompée ou la confiance trahie !

Lady Roseville baissa les yeux ; son sein palpitait avec violence ; elle comprenait le sens de mes paroles. Je la quittai ainsi que le bal, et je retournai chez moi pour essayer, aussi vainement que le monarque dans la tragédie, de me livrer au sommeil, et pour m'écrier avec le paysan de la comédie : Pourquoi y a-t-il une chambre des communes dans le monde !

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain matin je reçus une lettre de lord Gulo-ton pour m'engager à venir dîner chez lui à huit heures du soir. Je lui répondis pour accepter son invitation, après quoi je me mis à réfléchir à la conduite que je devais tenir à l'égard de lord Daw-ton. Ma colère me disait d'aller chez lui, de réclamer l'exécution de sa promesse, et en cas de refus, de lui faire une scène. La connaissance du monde observait que le bon sens ne se fait jamais de querelle avec personne et surtout ne doit jamais faire de scène. Ma résolution étant prise, je me rendis à l'heure indiquée chez lord Dawton.

— Ah ! Pelham, dit le petit ministre quand j'entraï chez lui ; je suis charmé de vous voir si bien

portant. L'air de la campagne vous a fait beaucoup de bien. J'espère que vous ne quitterez plus la ville jusqu'à la fin de la saison.

— Certainement, mylord, je ne partirai pas avant la prorogation du parlement. Comment le pourrais-je après la promesse que Votre Seigneurie a daigné me faire ? J'ai appris que M. ***, qui représente votre bourg de ***, a donné sa démission, et je suis fort reconnaissant de ce que vous avez si promptement rempli vos engagements.

— Hem ! mon cher Pelham, hem ! murmura lord Dawton.

Je me penchai en avant, de l'air d'un homme qui écoute respectueusement, mais en réalité pour mieux jouir de sa confusion. Il leva les yeux, rencontra les miens, et n'ayant pas été fort content de l'expression qu'il y lut, il s'embarrassa de plus en plus. A la fin il prit courage et me fit un discours assez long et fort entortillé pour me dire que l'amitié particulière devait être sacrifiée au bien public ; qu'il avait fortement parlé en ma faveur ; mais que tout son parti avait si vivement insisté en faveur de M. V***, qu'il avait été obligé de céder. Quand il eut enfin heureusement accouché de son discours, il ne me resta plus qu'à lui en faire mon compliment.

— Mon cher lord, lui dis-je, vous ne pouviez pas me faire un plus grand plaisir. M. V*** est un homme des plus estimables et j'aurais été au désespoir qu'à cause de moi le monde pût vous soupçonner d'avoir placé une bagatelle comme votre honneur... je veux

dire la promesse que vous m'aviez faite, au-dessus des ordres... c'est-à-dire des intérêts de votre parti ; mais n'en parlons plus. Votre Seigneurie a-t-elle été hier au soir chez M. le duc de *** ?

Dawton saisit avec joie l'occasion de changer de conversation, nous parlâmes et nous rîmes sur des choses indifférentes jusqu'à ce que je jugeasse qu'il était temps de me retirer. Je pris congé du ministre avec toutes les apparences de l'estime et du respect et ce ne fut que quand je me retrouvai seul dans la rue que je donnai enfin un libre cours à la bile noire dont j'étais rempli. Je me dirigeais vers le Parc-Vert, et je me promenais lentement dans la principale allée, mes mains derrière le dos et mes yeux fixés sur la terre, quand j'entendis prononcer mon nom. C'était lord Vincent à cheval. Il s'arrêta pour causer avec moi. Dans l'humeur que j'éprouvais contre lord Dawton, je le reçus avec plus de chaleur que je ne l'avais fait depuis quelque temps, et il parut de son côté si satisfait de notre rencontre qu'il descendit de cheval pour se promener avec moi. Il fit encore une tentative pour m'entraîner vers son parti ; le moyen dont il se servit cette fois fut de me persuader que nos vues étaient absolument les mêmes ; qu'en me joignant à lui, je ne changerais rien à mes principes, et que la seule différence qu'il y aurait serait que je dînerais chez lord Lincoln au lieu de dîner chez lord Dawton. Il me donna sa parole d'honneur que j'entrerais au parlement sur-le-champ. C'était tout ce qu'il pouvait me promettre pour le moment.

J'espère que le lecteur ne me le reprochera pas,

si j'avoue que quand il eut fini de parler j'éprouvai de l'irrésolution sur le parti que je devais prendre. Qu'il se mette pour un moment à ma place : indigné de la trahison, de l'injustice et de l'ingratitude d'un homme, et au moment où mon indignation était au plus haut point, je me voyais plaint, flatté, courti par un autre ; qu'il ajoute à cela que je méprisais le premier et que j'estimais sincèrement le second ; qu'il songe que j'étais en outre convaincu de la vérité de ce que lord Vincent venait de me dire que nos vues étaient en toutes choses les mêmes, et il me pardonnera sans doute d'avoir balancé. En attendant, je ne suis pas un homme qui me laisse guider par l'impulsion et la passion du moment. Si j'agis avec promptitude, je suis lent à délibérer. Je pris donc la main de Vincent, je la lui serrai et je dis :

— Je n'ose pas prendre sur moi de vous répondre à présent. Accordez-moi jusqu'à demain, alors j'aurai réfléchi et décidé.

Je n'attendis pas sa réplique. M'éloignant de lui précipitamment, je me jetai dans le passage qui conduit vers Pall-Mall, et je me hâtai de rentrer chez moi pour me retrouver seul avec moi-même.

Les heures se passèrent. Il fallut songer à ma toilette. Je sonnai Bédos. Je la fis avec autant de soin qu'à l'ordinaire. Les émotions les plus vives influent peu sur les opérations machinales de la vie. Je me rendis chez lord Guloseton.

Mon *Amphitryon* fut particulièrement amusant ; le dîner fut encore meilleur que de coutume ; mais pensant que j'étais assez lié avec mon hôte pour ne pas

déguiser ce que je sentais, je demeurai morne et distrait. L'aimable épicurien me demanda ce qui m'empêchait de rendre justice ce jour-là au talent de son cuisinier. Le chagrin est communicatif, et je désirais vivement me confier à une personne de qui la discrétion m'était connue. Guloseton me répondit que, quoiqu'il mît fort peu d'importance à ces choses-là, pour ce qui le regardait, il savait très-bien sentir pour ceux qui s'en tourmentaient, et il me conseilla très-fortement d'accepter l'offre de lord Vincent. Il n'aimait pas lord Dawton, me dit-il, parce qu'il avait coutume d'acheter ses vins au-dessous du cours et de vendre ses places au-dessus de leur valeur.

Je me levai de bonne heure selon ma coutume. Le sommeil m'avait calmé, et je pus réfléchir avec plus de sang-froid que la veille. N'ayant point embrassé mon parti par des motifs privés ou intéressés, ce n'était pas non plus par des motifs de ce genre qu'il pouvait m'être permis de l'abandonner. Je sentis aussi que, quoiqu'il pût être vrai que les vues de Vincent fussent en tout semblables aux miennes, il ne s'ensuivait pas nécessairement qu'il fût indifférent à quels hommes on en confiait l'exécution. Lord Dawton était, à la vérité, un homme faible et presque nul ; mais il avait pour soutiens des personnes du plus grand mérite, et il sentait assez son insuffisance pour se laisser gouverner par elles. Dans le parti de lord Vincent, au contraire, il n'y avait que lui seul en qui je voulusse mettre la moindre confiance. Les deux lords qui en étaient les chefs n'avaient ni vertus ni talents ; mais par contre une opiniâtreté et un orgueil tels qu'il était

certain que les meilleures mesures échoueraient dans leurs mains.

Pendant que mes réflexions m'amenaient ainsi lentement mais sûrement à une décision, je reçus de lord Guloeton le billet suivant :

« Je ne vous ai rien dit hier au soir du sujet dont
» je vous entretiens aujourd'hui, de peur que vous ne
» l'attribuassiez à une chaleur irréfléchie plutôt qu'à
» sa véritable source, c'est-à-dire à une estime sin-
» cère pour les qualités de votre âme, à une affection
» sincère pour celles de votre cœur et à une sympa-
» thie non moins sincère pour les injustices que vous
» avez éprouvées.

» On m'assure que le triomphe ou la chute de lord
» Dawton dépend entièrement du succès de la pro-
» position qui doit être faite à la chambre des com-
» munes le**, sur la question de***. Vous savez que,
» pour ce qui me regarde personnellement, je suis
» fort indifférent sur la décision qui sera prise : ne
» croyez point d'après cela que je fasse le moindre
» sacrifice en vous offrant de me laisser guider par
» vous dans la manière dont je disposerai de mes
» quatre voix. Je suppose que vous désirez qu'elles
» adoptent le côté opposé à lord Dawton. Une ligne
» de votre main suffira pour que je les y auto-
» rise.

» Je vous prie encore de m'obliger en prenant tout
» le mérite de cette mesure sur vous et en disant
» partout où cela pourra vous être utile, que ces mem-
» bres et leur crédit sont à votre disposition. Je me

» flatte que nous parviendrons encore à renverser
» ce Dagon.

» Plaignez-moi, mon cher ami : je suis obligé de
» dîner en ville aujourd'hui, et j'ai déjà un pressenti-
» ment que la soupe sera froide et le vin chaud. Adieu.

» Tout à vous,

» GULOSETON. »

J'étais donc le maître de faire triompher ma vanité et ma vengeance. J'avais devant moi une occasion unique de montrer mon pouvoir et d'humilier le ministre. Que l'on me pardonne si, pour un moment, j'oubliai mes calculs et ma morale pour ne voir que l'offre de Vincent et la générosité de Guloseton. Mais j'imposai silence à mon cœur, et je forçai mon orgueil à l'obéissance.

Je plaçai devant moi la lettre de Guloseton, et comme je la lisais encore une fois avant d'y répondre, la bonté désintéressée et la délicatesse d'un homme que j'avais souvent intérieurement taxé d'égoïsme, me frappèrent si vivement par leur contraste avec l'ingratitude d'amis plus prodigues de promesses et de protestations, que les larmes coulèrent à grands flots de mes yeux.

Cent malheurs émeuvent moins qu'une marque de bonté.

J'écrivis en réponse une lettre remplie des plus tendres remerciements pour une générosité qui me pénétrait l'âme. Je donnai en détail les motifs qui avaient fixé ma résolution, je rendis compte en peu

de mots de la nature de la discussion qui allait avoir lieu, et j'observai que ma conscience ne me permettait pas de voter contre le parti de lord Dawton. Je terminai en répétant les expressions de ma reconnaissance ; et après avoir refusé d'intervenir en quoi que ce soit dans les voix de lord Guloseton, je me permis d'ajouter que si je l'avais fait ç'aurait été en faveur de Dawton, non comme homme ou comme ami, mais comme ministre et personnage public.

Je venais d'envoyer cette lettre quand Vincent entra. Je lui fis part de ma détermination dans des termes pleins de respect et d'affection. Il parut fort *désappointé*, et essaya encore d'ébranler ma résolution ; mais quand il vit que c'était en vain, il se montra enfin satisfait et même touché de mes raisons. Nous nous séparâmes en nous promettant réciproquement que désormais aucune différence de position publique n'altérerait l'opinion particulière que nous entretiendrions l'un de l'autre.

CHAPITRE XIX.

Quand je me retrouvai seul et que je me vis ainsi ramené jusqu'au pied de l'échelle dont j'avais précédemment franchi tant d'échelons, quand je songeai qu'en rejetant les ouvertures de mes amis il ne me restait pas un rayon d'espérance, pas une pierre pour recommencer l'édifice de ma fortune, une sensation douloureuse de regret et de repentir me fit pour un moment regretter ma résolution ; mais rien ne guérit les maux de l'âme comme une conscience pure, et l'on ne tarde pas à recouvrer l'espérance pour l'avenir quand on peut songer au passé avec une juste fierté.

On m'amena mon cheval à l'heure ordinaire de ma promenade. Je m'y élançai avec une joie que je

ne saurais exprimer. C'est toujours à cheval que je me sens le plus fort et que je connais le mieux mes ressources; c'est à cheval que je forme mes plus nobles projets : j'y suis un Cicéron, un Caton, un César. Si je mets pied à terre, aussitôt tout mon feu s'évapore; je suis une futaille sans vin, un habit sans l'homme qui le porte.

A mesure que ma promenade se prolongeait, je me sentais à la fois plus tranquille et plus gai. Je m'efforçai d'oublier ma propre situation pour penser à ce que lady Roseville m'avait dit des démarches de Glanville en ma faveur. Cet homme extraordinaire continuait à m'inspirer un très-vif intérêt, et je ne pus m'empêcher de sentir un retour de mon ancienne amitié pour lui. Quoique la justice continuât ses recherches pour découvrir les assassins de Tyrrell et quoique les journaux n'eussent pas cessé de s'occuper de cette affaire, la curiosité publique commençait un peu à se calmer. Je m'étais trouvé une ou deux fois avec Glanville pendant que la conversation roulait sur ce sujet, et j'avais soigneusement examiné sa conduite; mais jamais je ne remarquai aucune confusion ou aucun changement extraordinaire sur sa physionomie. Peut-être son teint devenait-il un peu plus pâle, son regard un peu plus distrait, mais il n'était pas absolument nécessaire qu'il fût coupable pour qu'un pareil effet se fît voir en lui.

— Encore un peu de temps et vous saurez tout ! Ces paroles, les dernières qu'il m'eût adressées retentissaient sans cesse à mes oreilles, et j'attendais avec impatience l'accomplissement de sa promesse.

Une espérance flatteuse, trop souvent contraire à la voix de la raison, me disait que ces paroles n'étaient pas celles d'un coupable, et cependant il avait dit à lady Roseville qu'il n'était pas surpris de la froideur que je lui témoignais. Ce souvenir fut cause que je me demandai si la démarche qu'il avait faite auprès de lord Dawton n'avait pas eu pour but de gagner mon silence, en me forçant à la reconnaissance. Telles étaient les diverses pensées qui s'offraient à mon esprit et dont aucune ne contribuait à me tirer de mon incertitude.

Je songeais aussi à la nature de l'affection de lady Roseville pour Reginald, et je me demandais s'il était partagé. Je me disais que, dans ce cas, libre de ses actions, sans époux, sans enfants, rien ne pouvait l'empêcher de donner sa main à l'homme qu'elle aimait, et je réfléchissais combien peu une femme, renfermée dans le cercle étroit et limité de ses devoirs, pouvait se douter de la vie errante et des diverses actions de son amant. En effet, lady Roseville, qui, dans son enthousiasme, vantait le caractère généreux et élevé de Glanville, savait-elle de quel crime abominable et lâche il était plus que soupçonné? Savait-elle qu'en s'unissant à lui elle verrait tôt ou tard son époux périr sur l'échafaud?

Quant à Thornton, je n'avais point entendu parler de lui depuis mon départ du château de lord Chester. A peine son souvenir se fut-il présenté à ma mémoire que je l'aperçus. Je venais d'entrer dans la rue d'Oxford quand je le vis traverser cette même rue accompagné d'un autre homme. Je me retournai

pour examiner les traits de son compagnon, et, malgré un grand changement dans le costume, d'énormes favoris et un visage grimé pour se donner un air plus âgé, l'habitude que j'avais prise d'observer les physionomies me fit reconnaître sur-le-champ mon spirituel et vertueux ami M. Job Jonson. Ils entrèrent dans une boutique, et je ne jugeai pas nécessaire de les examiner de plus près, quoique je n'eusse pas renoncé au dessein de saisir la première occasion favorable pour me venger de M. Jonson.

Je passai devant la porte de lady Roseville. Quoiqu'il fût tard, et que j'eusse par conséquent peu d'espoir de la trouver chez elle, je résolus de frapper. Je fus agréablement surpris quand on me fit monter. Il n'y avait personne dans le salon. Le domestique me dit que lady Roseville était en affaires, mais qu'elle viendrait en peu d'instants, et qu'elle me priait d'attendre.

Agité comme je l'étais par mes réflexions, je parcourais à grands pas les vastes pièces qui formaient l'appartement de réception de lady Roseville. A l'extrémité de l'enfilade il y avait un petit boudoir où les élus étaient seuls admis. Comme j'en approchais, j'entendis parler, et je ne tardai pas à reconnaître la voix de Glanville. Je retournai immédiatement sur mes pas, de peur que quelque partie de leur conversation ne vînt frapper mon oreille ; mais au bout d'un moment j'entendis les sanglots d'une femme. Bientôt après des pas descendirent l'escalier, et la porte de la rue s'ouvrit.

Le temps s'écoulait, et je devenais impatient. Le

domestique rentra. Lady Roseville s'était sentie subitement indisposée, et il lui était impossible de me recevoir. Je quittai la maison, et je retournai chez moi de plus en plus perdu dans mes conjectures.

Le jour qui suivit fut le plus important de ma vie. Je me tenais debout devant ma cheminée, écoutant avec la plus triste attention les sons d'une orgue de Barbarie dont le soufflet avait été percé, quand Bédos annonça sir Reginald Glanville. Le hasard avait voulu que ce matin-là même j'eusse tiré la miniature que j'avais trouvée dans le champ fatal, du lieu secret où je la tenais cachée, afin de l'examiner de plus près pour voir si je ne trouverais rien qui m'en indiquât le possesseur d'une manière plus sûre que les lettres initiales dont Thornton m'avait expliqué le sens.

Ce portrait était sur ma table au moment où Glanville entra. Mon premier mouvement fut de le prendre et de le serrer ; mais ensuite je me dis qu'il pourrait être utile que je visse l'effet que produirait sa vue. Voulant néanmoins me réserver le droit de choisir le moment qui me conviendrait pour le lui faire voir, je le couvris sans faire semblant de rien de mon mouchoir. Glanville s'avança vers moi, et sa physionomie, qui d'ordinaire était mystérieuse et réservée, me parut ce jour-là plus franche et plus ouverte.

— Vous êtes changé depuis quelque temps à mon égard, me dit-il ; moi qui me rappelle notre ancienne amitié, je viens vous en demander la cause.

— La mémoire de sir Reginald Glanville, répondis-je, ne peut-elle lui en offrir aucune cause probable?

— Elle le peut ; mais je n'ai pas voulu me fier seulement à elle. Asseyez-vous, Pelham, et écoutez-moi. Je lis dans vos pensées, et je pourrais affecter de les mépriser ; il y a deux ans, peut-être l'aurais-je fait, maintenant je sais les plaindre et les excuser. Je suis venu aujourd'hui chez vous, dans l'amitié et la confiance de nos jeunes ans, pour réclamer de vous la bonne opinion et l'estime dont je jouissais alors. Si vous exigez de moi une explication, je vous la donnerai. Mes jours approchent de leur fin. J'ai terminé mes comptes avec d'autres ; je voudrais en faire autant avec vous. J'avoue qu'en quittant ce monde je désire laisser dans votre cœur un tendre souvenir, que, malgré vos soupçons, je n'ai rien fait pour perdre. J'ai, du reste, un intérêt plus cher que le mien propre à consulter dans ce désir... Vous rougissez, Pelham... vous savez de qui je veux parler. Oui, vous m'écouteriez, si ce n'est pas pour moi, du moins pour ma sœur.

Glanville s'arrêta pour un moment. Je soulevai mon mouchoir, et poussant vers lui la miniature, je lui dis à voix basse :

— Connaissez-vous ceci ?

A ces mots Glanville sauta sur le portrait et s'en empara avec un cri aigu qui me perça le cœur. Il le contempla avec avidité, ses joues s'animèrent, ses yeux brillèrent, sa poitrine se souleva. L'instant d'après il tomba en arrière sur sa chaise dans une de ces demi-syncopes auxquelles sa maladie le rendait sujet toutes les fois qu'il éprouvait une émotion vive et soudaine. Avant que je pusse venir à son secours

il avait repris ses sens, et me regardant d'un air farouche et égaré, il me dit :

— Parlez... parlez... où avez-vous trouvé ceci?... où?... répondez-moi, par pitié !

— Rappelez vos souvenirs, lui dis-je froidement. J'ai trouvé ce témoignage de votre présence à l'endroit où Tyrrell a été assassiné.

— C'est vrai, c'est vrai, reprit Granville lentement et d'un ton distrait et préoccupé. Il s'arrêta tout à coup et se couvrit le visage de ses mains ; puis, par un mouvement subit, il changea d'attitude.

— Et dites-moi, continua-t-il d'un ton pénétrant et qui me parut être celui du triomphe, était-il trempé du sang de l'homme assassiné ?

— Misérable, m'écriai-je, tirez-vous gloire de votre crime ?

— Arrêtez, dit Granville en se levant d'un air hautain ; je ne suis pas venu pour écouter vos accusations. Si vous désirez savoir jusqu'à quel point elles sont justes, je vous en fournirai l'occasion. Venez me voir ce soir à dix heures, et *vous saurez tout*. Pour le moment l'aspect de ce portrait m'a ôté mes forces. Viendrez-vous ?

Je répondis brièvement que je viendrais, et Granville s'empressa de me quitter.

CHAPITRE XX.

Pendant toute cette journée mon âme fut livrée à une agitation nerveuse et contre nature. Il m'était impossible de rester un instant en place, mon poulx battait avec l'irrégularité du délire. Pendant la dernière heure je plaçai ma montre devant moi, et je tins constamment les yeux fixés sur elle. Si l'on trouve mes sensations exagérées, que l'on se rappelle que ce n'était pas seulement les confessions de Glanville que j'allais entendre, mais un récit qui devait décider de mon sort et de celui de mon amour pour Éléonore. Malheureusement les circonstances semblaient se réunir pour rendre mon espérance de plus en plus incertaine.

Quelques minutes avant dix heures, je me rendis à la demeure de Glanville. Il était seul, le portrait était devant lui.

J'approchai ma chaise de la sienne en silence; ayant levé par hasard les yeux, et mon regard tombant sur la glace qui était en face de moi, je fus effrayé à la vue de mon propre visage. Il était plus pâle encore que celui de mon compagnon.

Après une pause de quelques instants, Glanville commença en ces mots :

« Vous vous rappelez sans doute mon caractère lorsque nous étions au collège ensemble ; la difficulté que vous aviez à m'arracher à la solitude et à mes rêveries visionnaires, qui, même à cette époque, étaient plus en rapport avec mes goûts que les jeux et la société des jeunes gens de mon âge. Vous devez ne point avoir oublié aussi avec quel plaisir j'abandonnais ces jeux pour reprendre à l'écart le cours de mes pensées favorites.

» Ces dispositions mélancoliques n'ont point varié dans le monde, et, loin de les affaiblir, les circonstances leur ont donné de nouvelles forces. Il en a été de même pour vous : votre caractère, vos habitudes et vos goûts, qui, dans votre enfance, sympathisaient si peu avec les miens, n'ont rien perdu de cette différence. L'ambition, qui de bonne heure s'est annoncée chez vous, forme encore dans ce moment un contraste parfait avec mon indifférence. L'énergie et l'ardeur sans relâche avec lesquelles vous poursuiviez vos résolutions font même aujourd'hui rougir mon indolence et ma paresse. Vous adorez le monde, et

vous finirez par l'asservir ; je l'ai toujours fui, et je mourrai sa victime.

» Après notre séparation au collège, je demeurai pendant quelque temps chez mon précepteur dans le comté de^{***}. Ennuyé bientôt de ce séjour, et la mort de mon père me laissant en grande partie maître de mes actions, je ne tardai pas à le quitter. J'avais cette manie des voyages qu'on remarque assez généralement chez les jeunes gens de mon âge et de mon caractère. Ma mère laissait presque entièrement à ma disposition la fortune qui devait m'appartenir plus tard ; et, consultant plutôt mes désirs que la raison, elle me permit à l'âge de dix-huit ans de partir seul pour le continent. Elle crut sans doute que mon caractère calme et réfléchi me mettrait à l'abri des nombreux dangers qui environnent la jeunesse sans expérience et sans guide, et en cela elle partageait une erreur assez commune : car un naturel sérieux et contemplatif est souvent peu propre à faciliter une prompte connaissance du monde, et celui qui en est doué l'acquiert presque toujours aux dépens de son propre bonheur.

» Je me fixai pendant quelque temps à Spa. Vous savez sans doute que cette ville n'offre guère d'autre amusement que le jeu ; chacun s'y livrait autour de moi. Je n'échappai point à la contagion générale ; d'ailleurs je ne l'essayai pas : car, de même que le ministre Godolphin, j'aimais le jeu par lui-même, et parce qu'il tenait lieu de conversation. Cette habitude me fit faire la connaissance de M. Tyrrell, qui habitait Spa à cette époque, et n'avait pas encore dissipé

toute sa fortune ; mais chaque jour hâtait l'instant d'une ruine à laquelle il paraissait aspirer avec tant d'ardeur. La connaissance d'un joueur est bientôt faite, surtout quand on joue soi-même.

» Nous devînmes aussi intimement liés que ma réserve habituelle m'ait jamais permis de l'être avec tout autre que vous. Il avait plusieurs années de plus que moi ; il avait beaucoup vu le monde ; il avait été répandu dans les meilleures sociétés, et quoique son esprit fût peu cultivé, ses manières n'offraient pas encore cette grossièreté qu'il dut plus tard à la mauvaise compagnie qu'il fréquenta. Notre liaison n'avait rien d'étonnant si l'on considère que ma bourse était entièrement à sa disposition : car un service d'argent devient souvent un avantage pour les deux parties. Celui qui reçoit se croit forcé de faire plus de concessions à l'autre, tandis que celui qui donne est tout naturellement porté à juger favorablement l'homme qu'il a obligé.

» Nous nous séparâmes à Spa, après nous être promis réciproquement de nous écrire. Je ne me rappelle pas bien si cette promesse fut fidèlement tenue ; mais pour être peu exacts dans notre correspondance, nous n'en restâmes pas moins bons amis.

» Je voyageai encore pendant un an, ensuite je revins en Angleterre aussi mélancolique et aussi exalté qu'avant mon départ. Nous sommes quelquefois, à la vérité, les créatures des circonstances, mais souvent aussi ces circonstances sont créées par nous. Je veux dire qu'elles reçoivent leur couleur de la tournure primitive de notre esprit. Ce qui encourage

l'un abat l'autre, et ce qui augmente les défauts de mon voisin peut corriger les miens. J'avais joui de tous les plaisirs que peuvent procurer la jeunesse et l'opulence, et je sentais pour eux plus d'éloignement que jamais ; je m'étais trouvé avec des hommes de tous les genres, et cependant je préférais encore la solitude à toute société.

» Je n'ai point l'intention, en citant ces particularités, de me faire passer pour avoir un caractère extraordinaire ; je crois au contraire que ce siècle en produit beaucoup de semblables au mien. Il serait peut-être utile de pouvoir découvrir les causes de cette épidémie morale qui, même après nous, continuera probablement à exercer ses affreux ravages. Vous me connaissez assez pour croire que je ne cherche point à affecter des opinions qui ne sont pas les miennes, ni à me rendre intéressant par des moyens factices. Pardonnez-moi donc d'être aussi prolix ; je sens combien est pénible à remplir la tâche que je me suis imposée, et c'est pour acquérir la force de vous révéler la partie importante de ma confession, que je m'arrête aussi longtemps sur les détails qui la précèdent. »

Ici Glanville garda quelques instants le silence ; et malgré le calme qu'il affectait de mettre dans son discours, je m'aperçus qu'il était vivement et douloureusement ému. Enfin il reprit son récit en ces termes :

« Après être resté quelques semaines auprès de ma mère et de ma sœur, leur départ pour le continent me permit de parcourir l'Angleterre. Les gens

riches éprouvent souvent ce qu'on appelle l'embarras des richesses. Je saisis avec empressement l'idée de voyager sans équipage et sans laquais. J'emmenai seulement avec moi mon cheval favori et mon chien noir, le pauvre Terrible, qui est maintenant couché à mes pieds.

» Le jour où je mis ce plan à exécution fut pour moi l'époque d'une existence nouvelle et terrible. Vous me pardonnerez si je m'étends peu sur ce sujet ; il vous suffira de savoir que je connus alors la femme qui devait décider du destin de ma vie, et qui, pour la première et l'unique fois, rendit mon cœur sensible à l'amour. Ce portrait est le sien. Les chiffres de son nom et du mien sont entrelacés sur le revers du médaillon. »

— Oui, répondis-je sans y réfléchir, ce sont les lettres initiales du nom de Gertrude Douglas.

— Comment ! s'écria Glanville en élevant la voix, qu'il rebaissa aussitôt ; puis en continuant avec des accents bas et entrecoupés, il ajouta : Qu'il y a longtemps que je n'ai entendu prononcer ce nom ! et maintenant..... maintenant encore..... Il s'arrêta brusquement et reprit d'un ton plus calme : Je ne sais comment vous avez pu apprendre *son* nom ; vous ne refuserez pas sans doute de m'en instruire ?

— C'est Thornton qui me l'a dit.

— Et vous en a-t-il dit davantage ? s'écria Glanville, qui semblait respirer avec peine ; l'histoire... l'horrible histoire...

— Pas un mot. Il était avec moi lorsque j'ai trouvé

le portrait, il m'a seulement donné l'explication des chiffres qui y sont gravés.

— C'est bien, dit Glanville après avoir recouvré son sang-froid. Vous jugerez bientôt si je pouvais songer avec plaisir que sa bouche infâme eût profané le récit que j'ai à vous faire. Gertrude était fille unique, et quoique d'un sang noble, son rang et sa fortune étaient inférieurs aux miens. Comment ai-je pu vous dire que le monde n'avait produit aucun changement sur moi ? Voyez toute ma faiblesse : si je l'avais connue un an plus tôt, j'aurais été trop fier de la posséder comme épouse, et il y avait à peine douze mois... Que Dieu me pardonne mon crime!... je profitai de son amour, de sa jeunesse, de son innocence ; elle quitta la maison paternelle avec moi, mais *non pour me suivre à l'autel*.

Glanville s'arrêta de nouveau ; et faisant encore un violent effort sur lui-même, il continua son récit en ces termes :

« Si un homme veut échapper aux plus cruels remords, qu'il se garde de donner ses affections les plus pures à la femme qu'il a séduite ; et si pour satisfaire sa coupable passion il ne craint pas de sacrifier l'honneur de celle qu'il aime, qu'il chasse alors de son cœur tous sentiments nobles et généreux : car le séducteur qui est réellement épris de sa victime, devient le plus misérable des êtres.

» Malgré mon triomphe et le succès de ma passion ; malgré ce délire et cet enivrement qui accompagne les premiers moments de la possession ; au milieu de ces jouissances délicieuses, de cet échange

de pensées et de cette sympathie de l'âme que je sentais pour la première fois ; entouré du luxe que procure l'opulence et de toutes les illusions de l'amour, j'étais cependant loin d'être heureux. Si les joues de Gertrude me semblaient un peu plus pâles et ses yeux un peu moins brillants, je pensais au sacrifice qu'elle m'avait fait, et je m'imaginais aussitôt qu'elle le sentait aussi. En vain employait-elle, pour me rassurer, ces protestations de tendresse et de dévouement qui ne se trouvent que dans le cœur d'une femme ; en vain voulait-elle me persuader que mon amour lui tenait lieu de tout ; plus sa tendresse était touchante, plus mes remords étaient cuisants.

» N'ayant jamais aimé qu'elle, je ne pouvais ranger le sentiment qu'elle m'avait inspiré dans la classe des passions ordinaires. Aujourd'hui même encore, je ne puis envisager son sexe avec les mêmes yeux que le font la plupart des hommes. Je pensais alors, et je pense toujours, que l'ingratitude envers une femme est un plus grand crime qu'envers un homme ; je suis sûr au moins qu'il entraîne après lui de plus vifs remords. Mais en voilà assez sur ce sujet. Si vous me connaissez bien, vous concevrez facilement la nature de mes sentiments ; dans le cas contraire, j'attendrais vainement de la sympathie de votre part.

» Je n'ai jamais aimé à rester longtemps dans le même lieu. Nous visitâmes presque toute la France et l'Angleterre. Que l'amour accompagné de l'innocence et de la joie doit être délicieux, puisque même au milieu du crime, des remords et des chagrins, il procure encore d'assez vives jouissances pour jeter

une teinte pâle et inanimée sur tous les objets qui lui sont étrangers ! Oh ! combien ils étaient doux les instants de tendresse et de sympathie où nos cœurs étaient trop pleins pour laisser échapper par des paroles les sentiments qu'ils renfermaient, et trop agités cependant pour nous permettre un long silence ! Lorsque voyageant ensemble, les ombres de la nuit semblaient encore resserrer davantage les liens de notre amour, en nous rapprochant l'un de l'autre, je posais ma tête brûlante sur son sein et pressais ses mains dans les miennes. C'est alors que tous les rêves de mon imagination ardente semblaient s'être réalisés, et que mon esprit inquiet se laissait aller aux charmes d'un repos délicieux.

» Une nuit, je m'en souviens, nous traversions une des plus belles parties de l'Angleterre ; c'était au milieu de l'été : la nature elle-même semblait présenter une scène d'amour. La lune, éclairant d'une douce lumière tout l'espace des cieux, répandait sur le beau visage de Gertrude une teinte plus pâle et plus triste que de coutume. Elle était d'un caractère naturellement mélancolique, et par conséquent d'autant plus conforme au mien ; aussi, en fixant mes regards sur elle, je ne fus point étonné de voir ses yeux remplis de larmes. Vous allez rire de ma faiblesse, me dit-elle tandis que je les essuyais avec un baiser, en lui demandant la cause de ses pleurs ; mais un pressentiment que je ne puis vaincre m'avertit qu'avant que quelques mois ne s'écoulent, vous voyagerez de nouveau sur cette route sans moi, et que peut-être même je ne serai plus sur cette terre. Ses

prédictions ne se sont que trop confirmées, excepté celle de sa mort. Cet événement arriva plus tard.

» Nous nous fixâmes pendant quelque temps dans un pays charmant, situé à peu de distance d'une ville où l'on venait prendre les eaux. A ma grande surprise, j'y rencontrai Tyrrell. Il y était venu tant pour rendre visite à un parent dont il espérait quelque fortune, que pour rétablir sa santé altérée par ses excès et sa vie irrégulière. Je ne pus me dispenser de renouer connaissance avec lui ; et à dire vrai, je le croyais trop homme du monde pour éprouver à son égard des scrupules de délicatesse relativement à Gertrude, qui m'avait fait renoncer généralement à toutes mes anciennes liaisons. Ses affaires étaient très-embarrassées. Il devait beaucoup plus encore que je ne le supposais alors : car je croyais que sa gêne n'était que momentanée. Quoi qu'il en soit, ma bourse lui fut ouverte comme auparavant, et il ne se fit point prier pour y puiser. Il venait souvent à la maison ; la pauvre Gertrude, qui croyait que je lui avais fait un grand sacrifice en cessant de voir mes anciennes connaissances, s'efforçait de vaincre sa timidité naturelle et ce sentiment, plus pénible encore, qui résulte de sa situation, en affectant de prendre dans la société de Tyrrell un plaisir qu'elle était loin de ressentir.

» Je fus retenu pendant quelques semaines à ***, par les couches de Gertrude ; elle donna le jour à un fils, qui mourut huit jours après sa naissance. Elle gardait le lit, sa situation ne lui permettant pas encore de le quitter, lorsque je reçus une lettre d'Éléo-

nore qui m'annonçait que ma mère était tombée dangereusement malade à Toulouse, et que si je désirais la voir encore une fois, il fallait que je me misse en route sans délai pour le continent. Vous pouvez juger de ma situation ; il faudrait que vous connussiez la force des sentiments qui m'attachaient à Gertrude pour en concevoir toute l'horreur : tout autre à ma place eût peut-être regardé comme une peine facile à supporter l'idée de la quitter pour quelque temps ; mais pour moi, il me semblait qu'en me séparant d'elle, il ne me resterait plus qu'à mourir.

« Je lui procurai une personne chargée de veiller à sa santé, et qui pouvait en même temps lui servir de compagne. Tout ce que l'amour le plus tendre et le plus passionné put me suggérer pour adoucir sa position lui fut prodigué avant mon départ, et je la quittai l'esprit rempli de sombres pressentiments, le cœur navré de douleur, et gagnant à la hâte le port de mer le plus rapproché, je m'embarquai pour la France. »

CHAPITRE XXI.

Après avoir gardé quelques moments de silence, afin de recueillir ses esprits, Glanville continua son récit en ces termes :

» En arrivant à Toulouse je trouvai ma mère beaucoup mieux, quoiqu'elle ne fût pas entièrement hors de danger. Je restai près d'elle pendant plus d'un mois, recevant des nouvelles de Gertrude par tous les courriers, et ayant soin de lui écrire avec la même exactitude. C'était une consolation d'autant plus grande que chacune de ses lettres m'annonçait de l'amélioration dans sa santé. Voyant enfin que ma mère prenait tous les jours de nouvelles forces, et n'ayant plus aucune inquiétude sur son compte, je me disposai à la quitter. Mais il existe un enchaî-

nement dans notre destinée qu'il n'est pas en notre pouvoir de rompre, quoique souvent tout le malheur de notre vie y soit attaché.

» La veille du jour fixé pour mon départ j'allai dans une maison où régnait une maladie épidémique ; je me plaignis dès le soir même d'une violente oppression et d'un malaise général. Le lendemain je fus pris d'une fièvre brûlante. Je continuai cependant à écrire régulièrement à Gertrude tant que j'en conservai la force ; j'eus soin de lui cacher ma maladie ; mais j'eus bientôt le délire, qui se prolongea pendant plusieurs jours. Lorsque mes idées commencèrent à se débrouiller je n'eus rien de plus pressé que de demander mes lettres, et j'appris avec surprise qu'il n'y en avait pas une seule ! Je crus être encore sous l'influence de la fièvre. Cependant les journées s'écoulaient, et pas de nouvelles d'Angleterre ! pas un mot de Gertrude ! Aussitôt que je fus en état de quitter mon lit, j'insistai pour qu'on me donnât des chevaux de poste. Il m'aurait été impossible de supporter plus longtemps cette horrible incertitude, et voyageant avec autant de rapidité que le faible état de ma santé pouvait me le permettre, je ne tardai pas à arriver en Angleterre. Je me rendis à la ville de*** par la même route que j'avais traversée avec Gertrude quelque temps auparavant. Le souvenir de ses tristes pressentiments vint alors glacer mon cœur d'effroi. Ces paroles retentissaient encore à mon oreille : « Vous voyagerez sur cette route avant quelques mois, et je ne serai point avec vous ; peut-être même ne serai-je plus sur la terre ! »

» Cette pensée me mettait hors de moi ; j'aurais voulu que cette terre s'entr'ouvrît sous mes pas chaque fois que l'idée d'un pareil malheur venait se présenter à mon esprit.

» Son silence prolongé, et dont je ne pouvais me rendre compte d'après les pressantes sollicitations que je lui avais faites dans mes lettres pour obtenir une réponse, remplissait mon âme des craintes les plus sinistres. Juste ciel ! combien elles étaient loin encore de l'horrible réalité !

» J'arrivai enfin à la ville de *** ; ma voiture s'arrêta en face de la maison de Gertrude ; tout mon sang était glacé, mes membres tremblaient. Je tirai la sonnette une fois, puis une seconde : pas de réponse. Je voulais m'élancer de ma voiture, forcer la porte de la maison ; mais j'étais incapable de remuer ; un homme enchaîné de tous ses membres eût été plus libre de ses mouvements. A la fin une vieille femme qui m'était inconnue parut à la porte.

» Où est-elle ? comment va-t-elle ? furent les seules paroles qui purent sortir de ma bouche ; mes yeux restaient fixés sur la personne que j'interrogeais, et il me semblait qu'ils devaient dire tout ce que mes lèvres ne pouvaient prononcer. Je me trompais !... la vieille femme n'eut pas l'air de me comprendre. Son visage n'indiquait qu'un stupide étonnement ; enfin j'aperçus une jeune fille que je reconnus pour avoir été à notre service. Vous concevez combien sa vue me causa de joie ; il me sembla qu'elle m'annonçait la présence de Gertrude, qu'elle me disait que dans un instant j'allais la serrer dans mes bras. Mes

craintes s'évanouirent, le charme qui me retenait comme immobile disparut.

» Je m'élançai de ma voiture, et saisissant cette fille par ses vêtements : Votre maîtresse, lui dis-je, votre maîtresse... elle est ici... elle existe... parlez ! au nom du ciel, répondez-moi !

» Effrayée autant par la véhémence de mes paroles que par la maigreur et l'altération de mes traits, la servante poussa un cri ; mais ne tardant pas à se rassurer, elle me pria d'entrer dans la maison, où elle allait tout me raconter.

» Ma femme, à ce qu'elle me dit, car Gertrude ne portait pas d'autre nom, existait encore, elle croyait même qu'elle se portait bien ; mais elle avait quitté ce lieu depuis quelques semaines. Ces paroles calmèrent l'excès de mon désespoir, sans faire cesser cependant toutes mes inquiétudes. Je suivis en tremblant cette fille dans la maison ainsi que la vieille femme.

» La première me donna un verre d'eau que je vidai d'un seul trait. Maintenant, lui dis-je, je suis prêt à entendre tout... ma femme a quitté cette maison ; mais où est-elle allée ? Elle baissa les yeux, et parut hésiter à répondre. La vieille femme, qui était un peu sourde et qui ne comprenait pas très-bien mes questions, ni la nature de l'intérêt qui les dictait, prit la parole à son tour. Que demande ce monsieur ? dit-elle ; est-ce la pauvre jeune dame qui était ici il y a quelque temps ? Que Dieu la protège !

» Que lui est-il arrivé ? m'écriai-je saisi de nouvelles alarmes ; que lui est-il arrivé ? Où est-elle ? Qui l'a emmenée d'ici ?

» Qui l'a emmenée ! marmotta la vieille que mon impatience commençait à fâcher ; qui l'a emmenée ! *Nul autre assurément que le médecin des fous.*

» Je n'en entendis pas davantage ; accablé par ce coup affreux, je tombai sans connaissance sur le plancher.

» Il faisait nuit lorsque je recouvrai l'usage de mes sens ; j'étais couché sur un lit ; la vieille femme et la servante étaient à mes côtés. Je me levai lentement et avec une sorte de calme. Tous les hommes qui ont beaucoup souffert connaissent les étranges bizarreries du désespoir. On voit souvent succéder un profond abattement aux peines les plus aiguës. Trompé par ma tranquillité apparente, on m'apprit alors par degrés que depuis quelques semaines Gertrude avait montré des symptômes de folie qui avaient bientôt pris un caractère sérieux. Ayant congédié peu de temps auparavant la personne que j'avais mise près d'elle, par des raisons qu'on ne put m'expliquer, elle était restée seule avec les domestiques de la maison. Ces gens firent venir à son secours les ignorants médecins du lieu ; mais tous les remèdes qu'ils employèrent furent vains. Imbus de la crainte superstitieuse que ces sortes de maladies inspirent généralement aux personnes de la classe vulgaire, les domestiques de Gertrude s'alarmèrent de plus en plus en voyant les progrès rapides de son mal. La propriétaire de la maison insista pour qu'elle sortît de chez elle.... Ensuite... ensuite... Vous savez déjà le reste, Pelham.... On l'emmena.... on la plaça dans une maison d'aliénés !

» J'entendis jusqu'à la fin cet horrible récit ! je l'entendis sans mourir ! On me donna l'adresse de sa demeure ; c'était à vingt milles de ***. Je fis mettre des chevaux frais à ma voiture, et je me mis immédiatement en route.

» Le jour commençait à poindre lorsque j'arrivai au but de mon voyage. La maison devant laquelle je me fis conduire était un vaste et ancien édifice dont les sombres et tristes murailles semblaient convenir parfaitement à l'usage auquel il était destiné. Je n'en obtins l'entrée qu'avec peine. Enfin après quelques difficultés on m'introduisit dans un petit salon. Avec quelle exactitude je me rappelle encore chaque objet qui en composait l'ameublement ! Les grandes passions présentent ordinairement les contrastes les plus remarquables, et c'est le même sentiment qui tantôt émousse toute l'activité des sens, et tantôt les rend cent fois plus susceptibles.

» Je fus reçu en entrant par un homme au teint fleuri et au visage riant, qui me fit signe de m'asseoir. Il se frotta les mains, et me demanda ensuite quelle était l'affaire qui m'amenait. Quelques mots suffirent pour le mettre au fait. Je lui exprimai le désir de voir immédiatement sa malade, en m'informant en même temps par quelle autorité elle lui avait été confiée. Il changea de couleur, et parut peu satisfait du but de ma visite. La jeune dame, me dit-il froidement, avait été remise à sa garde par un M. Tyrrell, et il ne pouvait sans sa permission me conduire près d'elle dans ce moment. Si j'étais peu au courant des règles observées dans ces sortes de maisons, je pos-

sédais au moins assez bien la connaissance du cœur humain. Je réprimai donc ma colère, je réclamai sa malade comme ma femme, et, l'ayant remercié des soins qu'il lui avait donnés, je glissai dans sa main une bourse qu'il accepta sans difficulté. Les portes me furent alors ouvertes à l'instant : car il n'y a point d'enfer dont un rameau d'or ne procure l'entrée.

» Cet homme me fit traverser une suite nombreuse de longs corridors où souvent les plaintes du malheur ou le murmure vague et incohérent de la folie vinrent retentir à mon oreille. Tandis que nous poursuivions notre chemin, j'entendis partir d'un passage voisin un cri perçant, puis il cessa tout à coup. Peut-être avec le secours du fouet !

» Nous arrivâmes enfin dans une autre partie du bâtiment. Là tout était calme, on n'entendait pas le plus léger bruit. Ce silence morne me semblait encore plus affreux que les sons terribles qui venaient de me faire tressaillir. Mon guide marchait lentement devant moi. Le bruit de ses clefs et le panégyrique qu'il adressait de temps en temps à son humanité troublaient seuls la tranquillité des passages sombres que nous parcourions. Ses discours restaient sans réponse ; j'étais comme un malheureux attaché sur un instrument de torture, et dont tous les muscles sont parvenus à leur plus haut degré d'extension.

» Nous nous trouvâmes enfin devant une petite porte à l'extrémité d'une galerie devant laquelle mon guide s'arrêta. Attendez, lui dis-je, voyant qu'il se disposait à l'ouvrir, car j'étais si faible que je fus obligé pour reprendre des forces de m'appuyer con-

tre le mur. Il passa ensuite devant moi dans la chambre en me priant de l'attendre un instant à la porte, et je m'aperçus à mon grand soulagement que dans l'intérieur régnait une obscurité complète ; le bruit des barres de fer qu'on tirait me fit supposer que mon guide ouvrait les épais volets de la croisée ; alors une faible lumière vint graduellement remplacer les ténèbres qui couvraient auparavant ce lieu. J'aperçus pourtant, à l'extrémité de l'appartement sur un misérable grabat, une femme couverte de vêtements grossiers et en désordre. Le bruit qu'elle entendit la fit lever sur son séant, et ses yeux se dirigèrent de mon côté. Je conservai l'usage de mes sens, aucun cri n'échappa de ma bouche, je restai comme cloué à ma place, et cependant c'était Gertrude qui était devant moi ! Mais, ô ciel ! quel autre eût pu la reconnaître ? la pâleur de la mort était sur ses joues, son visage était d'une maigreur effrayante, et l'expression de ses yeux, tantôt vagues et ternes, brillait tout à coup d'un éclat surnaturel et terrible. Mais ce n'était point un rayon d'intelligence ni de raison qui venait les animer ! Elle jeta sur moi un coup d'œil fixe et hagard ; une voix creuse et entrecoupée, mais qui cependant pénétrait encore jusqu'à mon cœur, s'échappa de ses lèvres pâles et tremblantes. J'ai froid, dit-elle.... mais si je me plains vous me frapperez ; et, se laissant retomber sur son lit, elle se cacha le visage dans les couvertures. Mon guide, qui était appuyé nonchalamment contre la croisée, se tourna alors vers moi en souriant à demi. Vous voyez vous-même son état, me dit-il. Sa dé-

mence est d'une nature si singulière, que jusqu'à ce moment nous n'avions pu rien y comprendre. Quelquefois on dirait qu'elle se rappelle le passé, puis tout à coup elle semble avoir perdu totalement la mémoire; il y a des jours où elle garde un silence prolongé, rompu seulement de temps en temps par quelques paroles incohérentes dans le genre de celles que vous venez de lui entendre prononcer. Mais ses accès de folie sont parfois si violents, que... que je suis forcé..... *mais c'est un moyen dont je ne fais usage qu'à la dernière extrémité.*

» Je regardai cet homme; mais je n'aurais pu lui répondre sans le mettre en pièces sur le lieu même. Je m'éloignai à la hâte de ce séjour d'horreur; je ne le quittai pourtant point sans emmener Gertrude avec moi. Je la fis placer à mes côtés dans ma voiture, malgré les protestations et les craintes du gardien, que je fis taire facilement au moyen d'une somme d'argent qui eût été suffisante pour délivrer la moitié des malheureux confiés à sa garde. Je sus par lui que Tyrrell lui avait présenté Gertrude comme une femme qu'il avait séduite, et dont il désirait maintenant se débarrasser. Je vous sais gré, Pelham, du mouvement d'horreur que vous venez de faire. Mais votre indignation ne tardera pas à être mise à une plus forte épreuve. Je conduisis ma victime, car je ne pouvais plus la regarder sous aucun autre point de vue, dans un lieu solitaire et retiré. Tous les remèdes, tous les soins que pouvait exiger sa situation lui furent vainement prodigués. J'étais nuit et jour à ses côtés, mais elle ne semblait me reconnaître dans

aucun temps. Quelquefois cependant, au milieu de ses plus grands accès de délire, elle prononçait mon nom avec tout l'enthousiasme de la passion. Alors, quand nous étions sans témoins, je m'agenouillais près de son lit, je serrais avec transport ses mains dans les miennes, j'essuyais la sueur froide de son front, et, fixant mes yeux sur ses traits pâles et contractés, je l'appelais des noms les plus tendres, et avec cet accent qui autrefois aurait suffi pour calmer ses plus vives douleurs ; mais elle ne me répondait pas, ses regards s'arrêtaient sur moi avec indifférence, et souvent même avec aversion. J'entendais sortir de sa bouche des paroles qui glaçaient mon sang d'horreur ; des paroles auxquelles je ne pouvais ni ne voulais ajouter foi, et qui me semblaient être le résultat d'un cerveau dérangé. Cependant elles produisaient sur mon esprit l'effet d'un feu dévorant. Qui aurait pu le croire ? Ce délire, cette incohérence renfermaient une horrible vérité ! La coupe de mon infortune n'était pas encore vidée.

» Cependant un médecin, qui me parut concevoir mieux les effets mystérieux de sa funeste maladie, me conseilla de la transporter sur les lieux où elle avait été élevée. Car, me dit-il avec raison, de toutes les époques de la vie, celles qui se rattachent à la première jeunesse semblent être gravées le plus profondément dans le cœur de l'homme ; et j'ai souvent remarqué, dans des cas semblables, que la vue des personnes produisait moins d'impression sur les malades que celle des lieux. On peut toujours essayer ce moyen sans inconvénient.

» Je suivis cet avis, et partis immédiatement pour le Norfolk. L'habitation où Gertrude avait passé son enfance n'était qu'à quelques milles du cimetière où vous m'avez rencontré, et les restes de sa mère y étaient déposés; cette dame était morte avant la fuite de sa fille, et son mari n'y survécut que peu de temps. Mes malheurs étaient peut-être une juste rétribution. La maison qu'ils habitaient avait passé dans d'autres mains, et il ne me fut pas difficile de la louer. Je remercie le ciel de m'avoir épargné le chagrin de revoir quelqu'un des parents de Gertrude.

» Il faisait nuit lorsque nous prîmes possession de cette maison. Après m'être informé de la manière dont avait été meublée la chambre que Gertrude occupait autrefois, je la fis remettre dans le même état; le lit où elle avait reposé dans toute la pureté et la fraîcheur de la jeunesse reçut alors ses formes altérées et son visage flétri. Je m'enfonçai dans un coin de l'appartement, attendant avec impatience les premiers rayons du jour. Mais j'abrègerai mon récit en vous disant que cette expérience fut accompagnée de succès. Pourquoi Dieu n'en décida-t-il autrement? pourquoi son affreux secret ne l'a-t-il pas suivie dans la tombe? pourquoi....?»

Ici la voix affaiblie de Glanville l'obligea de s'arrêter, et il se passa quelques minutes avant qu'il pût reprendre son récit; enfin il recommença :

« Gertrude avait quelques moments lucides; mais dès que je paraissais devant elle, elle retombait dans le délire le plus incohérent, et tel que son état ne

nous en avait encore offert aucun exemple. Quand j'approchais de son lit, elle frissonnait, poussait des cris d'effroi, en cachant sa tête dans ses mains, et tant que je restais dans la chambre elle paraissait oppressée comme si elle avait été poursuivie par une horrible vision ; mais aussitôt que je la quittais, sa raison revenait graduellement, et elle paraissait plus calme.

» Cette affliction était la plus cruelle de toutes ; ne pouvant lui prodiguer ni mes soins, ni ma tendresse, il me semblait que ma dernière consolation m'était refusée !

» Combien les cœurs froids et indifférents sont loin de connaître toute la profondeur d'un amour véritable ! Je restais toutes les journées à la porte de sa chambre, saisissant avec transport le son de sa voix, le bruit de ses mouvements, ses soupirs et jusqu'à ses larmes. Pendant la nuit, lorsqu'elle ne pouvait deviner ma présence, je me couchais près de son lit ; et si un court sommeil venait appesantir mes paupières, je la voyais au milieu de mes rêves agités, comme au temps où sa beauté et son amour faisaient tout mon bonheur, étaient pour moi l'univers entier.

» Un jour, ayant été forcé d'abandonner pour quelques instants mon poste près de sa chambre, on vint me dire à la hâte qu'elle était tombée dans de fortes convulsions. Je volai près d'elle, je la soutins dans mes bras jusqu'à ce que l'accès fût passé, nous la plaçâmes ensuite sur son lit, et elle ne le quitta plus. Ce fut sur ce lit de mort que la cause du dérangement de sa raison et les affreuses paroles qu'elle

prononçait dans son délire me furent expliquées.

» Un soir, le ciel était calme et serein ; la lune, sur son déclin, pénétrait dans l'appartement à travers les volets entr'ouverts ; ce fut à la clarté de cette lumière solennelle que, cédant à mes sollicitations, elle me révéla tout.

» Cet homme, ce Tyrrell, que je croyais mon ami, avait souillé ses oreilles par la déclaration de son détestable amour. Après qu'elle l'eut chassé de sa présence, il gagna la femme que j'avais laissée près d'elle, et la chargea de remettre ses lettres à sa maîtresse. Cet femme fut congédiée à son tour ; mais Tyrrell n'était pas un scélérat ordinaire ; il entra dans la maison, un soir que Gertrude était seule. — Approchez-vous de moi, Pelham ; — plus près encore. — Prêtez l'oreille avec attention. Il employa la force et la violence !..... cette nuit même, Gertrude perdit la raison. — Vous savez le reste.

» Dès que j'eus surpris cet affreux mystère à l'aide des phrases décousues de Gertrude, l'enfer sembla prendre possession de mon âme ; tout sentiment humain disparut de mon cœur ; la soif de la vengeance, d'une vengeance terrible, s'empara de mon être. Je voulus m'élancer hors de la chambre, mais Gertrude me retint, elle s'attacha à moi, sa main glacée pressa la mienne. Bientôt je sentis le froid de la mort, la douce pression cessa, je me retournai ; un léger frémissement contractait ses traits, rendus plus pâles encore par la clarté de la lune. Ses membres furent saisis d'un mouvement convulsif... un faible murmure s'échappa de ses lèvres décolorées... Je ne puis

achever.... Vous connaissez.... vous devinez ce que je n'ai pas la force de vous dire.

» Nous la déposâmes huit jours après sa mort dans le cimetière solitaire, près de sa mère, où dans ses moments lucides elle avait désiré être enterrée. »

CHAPITRE XXII.

« Que Dieu soit loué ! me voilà arrivé à la fin de la partie la plus pénible de mon récit. Vous pouvez maintenant vous expliquer notre rencontre dans le cimetière de *** ; je m'étais logé dans une chaumière près de l'endroit où reposait les restes de Gertrude. J'errais toutes les nuits dans ce lieu de désolation, priant le ciel avec ardeur de me réunir à celle que je pleurais si amèrement ; je me prosternais sur la pierre froide qui recouvrait sa tombe, je l'arrosais de mes larmes brûlantes ; abîmé dans ma douleur, je ne sentais qu'elle ; la haine, la vengeance semblaient même avoir fui de mon cœur ; je levais mes regards suppliants vers le ciel, je troublais par mes plaintes et mes gémissements le silence de la mort, et retombant

ensuite sur le marbre insensible, je ne pensais plus qu'à la douceur de l'amour qui m'avait uni à Gertrude, et à sa fin prématurée.

» Ce fut dans un de ces accès de désespoir que vous m'aperçûtes ; dès l'instant que des regards humains eurent été témoins de mes regrets, le sentiment qui les excitait disparut pour faire place à d'horribles souvenirs, qui devaient dorénavant devenir le mobile de toute mon existence ; les heures qui avaient précédé la mort de Gertrude se représentèrent à mon esprit. Je frissonnai de nouveau en pensant aux paroles terribles qui avaient échappé à ses lèvres mourantes ; je sentais encore sa main glacée dans la mienne ; alors, bannissant de mon cœur tous sentiments de faiblesse, la vengeance, l'implacable vengeance le remplit tout entier.

» Je quittai mademoiselle solitaire dès le lendemain du jour où je vous eus rencontré ; je partis pour Londres sans délai, et m'efforçai de mettre quelque méthode dans mes projets de vengeance ; mais il fallait, avant tout, connaître la résidence de Tyrrell. Le hasard m'apprit qu'il était à Paris, et deux heures après j'étais sur la route de cette capitale. En arrivant, les habitudes de ce joueur m'eurent bientôt mis sur ses traces.

» Je le rencontrai un soir dans un tripot ; ses affaires semblaient être en mauvais état, et la fortune lui était évidemment contraire. Je pus, sans en être aperçu, remarquer sur son visage ces émotions variées et contradictoires que le jeu seul peut produire ; pendant que j'avais les yeux fixés sur lui, l'idée

d'une vengeance encore plus raffinée que celle que ma haine avait pu m'inspirer jusqu'alors s'offrit à mon esprit ; j'allai m'asseoir dans une pièce à côté, qui était entièrement déserte, afin de réfléchir plus à mon aise aux moyens de mettre mon nouveau plan à exécution.

» Le malin esprit vint encore à mon secours, en m'envoyant un coadjuteur qui pouvait être utile à la réussite de mes projets. J'étais plongé dans une profonde rêverie, lorsque j'entendis prononcer mon nom par une personne qui s'approchait de moi. Je levai les yeux, et j'aperçus un homme qui j'avais souvent rencontré dans la société de Tyrrell, tant à Spa que dans la ville de ***, où je demeurais avec Gertrude. Il était d'une naissance obscure, que son caractère ne démentait en rien ; mais les gens de la coterie de Tyrrell le ménageaient comme un homme à talent, et qui pouvait les servir dans certaines entreprises qui demandaient de l'adresse. Grâce à cette réputation mal acquise, et au goût nivelant du jeu, il fut admis dans des sociétés bien au-dessus de son rang. Je n'ai pas besoin de vous dire que cet homme n'était autre que Thornton ; je le connaissais peu, cependant il m'accosta sans cérémonie, et chercha sur-le-champ à entrer en conversation avec moi.

» Avez-vous vu Tyrrell ? me dit-il ; il est toujours le même. L'habitude, vous le savez, est une seconde nature.

» Le nom de Tyrrell me fit changer de couleur, et il ne reçut de moi qu'une réponse froide et laconique.

» Ah ! ah ! reprit Thornton en me regardant avec une familiarité impertinente, je vois que vous lui gardez encore rancune. Il est vrai qu'il vous a joué un mauvais tour à *** : il a séduit, je crois, votre maîtresse ; je sais tout, il m'a raconté l'histoire ; mais dites-moi, comment va maintenant la pauvre fille ?

» Je ne lui répondis pas ; mon cœur battait avec violence ; je respirais à peine ; tout ce que j'avais souffert jusqu'à ce moment ne me semblait rien auprès de cet outrage ; j'étais transporté d'indignation d'entendre parler en termes aussi offensants de celle qui avait été tout mon orgueil, toute mon existence... de voir..... Mais cette idée ne pouvait se supporter plus longtemps ; je me levai brusquement, et jetant sur Thornton un regard qui aurait fait rentrer sous terre un homme moins vil et moins éhonté que lui, je sortis précipitamment de l'appartement.

» Je passai une nuit aussi pénible qu'agitée ; cependant, sentant combien Thornton pouvait m'être utile, je me décidai à vaincre la répugnance qu'il m'inspirait, et le lendemain matin je m'empressai de l'aller voir. Il ne me fut pas difficile d'acheter et son assistance et sa discrétion.

» A. une personne qui connaîtrait moins bien que vous les bizarreries du cœur humain, mes projets de vengeance paraîtraient absurdes et mal combinés : car, en général, on suppose que l'effervescence des passions est moins propre à conduire une entreprise à son but, que le calme du sang-froid ; mais c'est qu'on ignore que cette effervescence même, en rendant moins scrupuleux sur les moyens qu'on emploie,

en assure aussi plus infailliblement la réussite. Si on pouvait lire sans obstacle dans les replis cachés d'un cœur soumis à l'empire des passions, on y verrait souvent des exemples plus incompréhensibles encore que ce que les romans nous offrent de plus exagéré.

» Au milieu des projets sans nombre qui s'offraient à mon imagination, la mort de ma victime n'était qu'un point secondaire ; la mort seule m'eût paru trop douce ; j'aurais voulu lui faire éprouver une partie des souffrances auxquelles il a condamné ma misérable existence, et cependant ces souffrances, ces mortelles angoisses, j'aurais pu les lui pardonner ; mais lorsque je pensais à la créature angélique qu'il avait flétrie, le feu de l'enfer semblait circuler dans mes veines, et je sentais que ma haine ne pouvait être apaisée par un châtiment ordinaire.

» Le plan définitif auquel je m'arrêtai fut d'attacher Tyrrell de plus en plus à son goût pour le jeu. Je voulais épier l'anxiété de sa physionomie, l'agitation de ses traits lorsque la crainte et l'espérance s'y feraient remarquer tour à tour ; je voulais le réduire à la plus affreuse pauvreté, jouir de son humiliation, le priver de secours, de consolation, le suivre sans en être connu jusque dans sa demeure misérable et désolée, et là repaître mes yeux des derniers combats de la nature épuisée par le besoin ; enfin surveiller tous les progrès d'une mort lente et douloureuse. C'était alors que je voulais me faire connaître ; c'était alors que, penché sur la couche abandonnée du mourant, je voulais faire retentir à son oreille un nom qui augmenterait encore l'horreur de ses sou-

venirs, qui ôterait à sa conscience tout espoir de salut, et répandrait sur ses derniers moments un nouvel effroi, en montrant à ses yeux l'enfer entr'ouvert pour le recevoir.

» L'idée de ce projet remplissait tout mon être d'une agitation brûlante ; je ne pouvais ni penser ni m'occuper que de lui. Je chargeai Thornton, qui avait conservé son intimité avec Tyrrell, de stimuler sa passion dominante par tous les moyens possibles. Mais comme les chances inégales du jeu dans les maisons publiques ne sont pas assez rapides dans leurs effets pour consommer, d'après mon impatience, la ruine d'un joueur même aussi déterminé que l'était Tyrrell, Thornton parvint à l'attirer dans des jeux particuliers, où il put facilement accélérer sa perte en employant les moyens d'adresse dont il savait dans l'occasion se servir avec tant de succès.

» Mon ennemi s'approchait tous les jours davantage de l'abîme creusé sous ses pas ; il n'avait plus que des parents éloignés avec lesquels il était fort mal ; ses amis, ses connaissances mêmes, lassés de ses importunités et dégoûtés de sa conduite, l'avaient abandonné ; enfin il n'existait pas un être dans le monde dont il eût à attendre des secours au milieu du dénûment et de la misère qui s'avançaient à grands pas. Tout ce qu'il avait pu tirer des débris de sa fortune et de la générosité de ses amis avait été risqué et perdu au jeu.

» En attendant, les choses n'en seraient peut-être pas arrivées si tôt à ce point, si Thornton, qui connaissait toutes les affaires de Tyrrell, n'eût jeté par

ses artifices un voile plus épais sur son aveuglement, en lui faisant entrevoir, en cas de détresse, des ressources qui, disait-il, ne pouvaient lui manquer. Celui-ci adoptait volontiers les arguments d'un homme dont les talents lui inspiraient la plus grande confiance, et qui d'ailleurs flattaient ses goûts.

» Ce fut alors que je pris le nom supposé et le déguisement sous lequel vous m'avez vu à Paris ; Thornton me présenta à Tyrrell comme un jeune Anglais fort riche et sans expérience. Le joueur saisit avidement l'occasion de nouer une connaissance que Thornton lui faisait envisager comme devant lui être si profitable, et j'eus ainsi la facilité de pouvoir suivre jour par jour les progrès de mon plan et l'approche de mon triomphe.

» Ce n'est pas tout : j'ai dit que Tyrrell n'avait pas un ami dans le monde sur lequel il pût compter ; mais j'oubliais qu'il existait une personne liée à sa destinée par l'affection, et pour laquelle il semblait éprouver un sentiment digne d'un cœur moins avili que le sien. Cette personne, vous le devinez aisément, était une femme. J'employai tout l'art de la séduction pour obtenir sa tendresse. Tout ce que l'amour ou la fortune lui purent offrir de vœux et d'appâts lui furent tour à tour prodigués. J'obtins enfin le succès de mes soins. Mon triomphe fut complet ; et cette femme devint mon esclave. C'était elle qui affermissait les résolutions quelquefois chancelantes de Tyrrell, et l'engageait à persévérer dans ses goûts déplorables ; elle me rendait aussi un compte minutieux du mauvais état de ses finances, dont elle

contribuait à hâter la ruine de tout son pouvoir. Le moment n'était pas encore arrivé de l'abreuver du chagrin plus amer encore de se voir abandonner, au milieu de la misère, par celle dont il croyait posséder toute la tendresse. Je réservais ce tourment pour le dernier, et je me promettais une joie féroce de la jouissance qu'il me procurerait.

» Je fus cependant contrarié au milieu de mes projets, d'abord par la connaissance que vous fîtes de Thornton. et ensuite par le secours imprévu d'une somme de deux cents livres qu'il reçut pour avoir renoncé à toute réclamation contre les acheteurs de biens. Vous me pardonnerez la manière un peu brusque dont je mis fin à la première difficulté ; la seconde me donna de vives inquiétudes ; car Tyrrell eut d'abord l'idée de renoncer au jeu et de vivre des secours qu'il avait reçus, aussi longtemps que possible, en y mettant la plus stricte économie.

» Marguerite (c'est le nom de la femme dont je vous ai parlé), guidée par mes instructions, combattit avec autant d'adresse que de succès cette nouvelle détermination ; et Tyrrell, cédant à son penchant naturel pour le jeu, s'y replongea avec non moins d'ardeur qu'auparavant. Cependant mon impatience ne me permettait pas d'attendre plus longtemps le triomphe de ma vengeance, et il fut convenu que Thornton persuaderait à Tyrrell de risquer en une seule partie contre moi tout l'argent qui lui restait encore.

» Tyrrell, comptant à la fois sur son talent et sur mon inexpérience, tomba facilement dans le piège. Dès la seconde soirée il avait non-seulement perdu

tout ce qu'il possédait, mais il avait contracté envers moi une dette si considérable qu'il ne pouvait espérer de se voir jamais en état de s'acquitter.

» Étourdi, transporté de mes succès, je cédai à l'attrait irrésistible de me découvrir à lui à l'instant même. J'ignorais que vous fussiez près de nous ; vous connaissez le résultat de cette scène. Je retournai chez moi le cœur rempli de joie, et pour la première fois depuis la mort de Gertrude, je me trouvais heureux. Cependant je n'avais encore joui que des premiers effets de ma vengeance, et l'espérance de voir bientôt ma victime lutter contre les angoisses de la faim, succomber à sa misère, causait à mon âme un sinistre et inexprimable plaisir.

» Le lendemain, lorsque Tyrrell, en proie au plus violent désespoir, voulut chercher les consolations de celle dont la tendresse et le dévouement l'avaient jusqu'à ce moment soulagé dans ses peines, elle ne lui répondit que par des reproches et un cruel abandon. Remarquez bien, Pelham, que *j'étais à portée d'entendre tout leur entretien.*

» Mais au moment où j'allais recueillir le fruit de mes soins, ma vengeance, qui n'était satisfaite qu'en partie, fut tout à coup suspendue par la disparition soudaine de Tyrrell. Je mis encore une fois Thornton en réquisition pour savoir ce qu'il était devenu, et au bout d'une semaine il vint me dire qu'il était mort de désespoir et de faim.

» Croiriez-vous que cette nouvelle ne me causa d'abord qu'un sentiment de contrariété et de rage. Mon ennemi était mort, à la vérité ; sa fin avait été

accompagnée de circonstances capables d'assouvir ma haine ; mais je n'en avais pas été témoin : il me semblait que ses derniers moments avaient échappé à la souffrance la plus cruelle que je leur eusse réservée.

» Jusqu'à ce jour, j'ignore l'intérêt que Thornton peut avoir eu à me tromper, et je crois qu'il a été lui-même trompé le premier : car, d'après les informations que je pris moi-même, je sus qu'une personne dont le signalement répondait à celui de Tyrrell avait en effet péri de la manière que Thornton me l'avait rapporté au sujet de ma victime.

» Je quittai Paris, et traversant la Normandie, je retournai à Londres, où je séjournai quelques semaines. Nous nous rencontrâmes de nouveau ; mais ce ne fut, je crois, qu'après que j'eus commencé à être persécuté par l'insolence et les importunités de Thornton. Les instruments que nous employons pour servir nos passions tournent souvent contre nous, et de même que le monarque qui, le premier, se servit d'animaux sauvages dans ses armées, nous les trouvons moins dangereux pour nos ennemis que pour nous-mêmes.

» Mais je n'avais pas un caractère à supporter facilement les bravades et les impertinences d'un homme que je méprisais. Sa familiarité m'avait déjà été désagréable, même lorsqu'il m'était utile, pouvais-je la supporter alors que ses services, dictés par l'intérêt et non par l'amitié, eurent cessé de m'être nécessaires ? Ainsi que tous les hommes de son caractère, Thornton était dominé par un amour-pro-

pre plein de bassesse que j'offensais continuellement. Ayant été reçu dans la société d'hommes dont le rang était au moins égal au mien, il ne pouvait voir sans une vive mortification la manière hautaine dont je le traitais, et le dégoût invincible que m'inspirait sa personne. L'excès de ma libéralité contraignait, il est vrai, ce misérable à avaler des affronts si généreusement payés ; mais sa ruse et sa méchanceté naturelles lui faisaient trouver aisément les moyens de se venger avec usure de mes mépris. Tout en servant ma vengeance, il affectait de tourner mon indignation en ridicule, et comme il savait bien que sa mort eût été le prix d'un seul mot prononcé ouvertement contre la mémoire de Gertrude, il ne négligeait aucune occasion, soit par des remarques détournées, soit par de perfides insinuations, de m'exaspérer et de me déchirer le cœur de la manière la plus cruelle. L'antipathie la plus profonde et la plus invétérée s'établit donc bientôt entre nous, et ainsi qu'aux démons de l'enfer notre haine mutuelle devint notre commun supplice.

» J'étais à peine de retour en Angleterre que je le rencontrai sur mon passage ; il me fit de fréquentes visites et autant de demandes d'argent. Quoique le secret dont il était dépositaire ne pût être d'aucun danger pour moi, il n'ignorait pas cependant combien il importait à ma tranquillité de n'en entendre jamais prononcer un mot, et il employait tour à tour pour obtenir de moi ce qu'il désirait, et l'aversion que m'inspirait son odieuse présence, et sa connaissance de l'amour que j'avais eu pour Gertrude, ainsi

que de la funeste catastrophe qui y avait mis fin. Je me fatiguai à la fin de ses importunités. Je venais d'apprendre qu'il était devenu le rebut de la société; je me décidai donc à ne pas alimenter plus longtemps ses vices et à mettre un terme à ses insolences.

» Je ne m'arrêterai pas sur les détails de mes propres sentiments, ni sur les événements *extérieurs* de mon existence dans le monde. Mon esprit avait subi de grands changements; mon cœur n'était plus déchiré par des passions violentes et impétueuses; la stupeur et un morne abattement s'y faisaient seuls sentir; le souffle nécessaire à ma vie semblait même avoir cessé; j'étais comme endormi sur la surface unie d'une mer qui renfermait dans son sein les tempêtes enchaînées.

» Une grande passion est en général le plus dangereux des sentiments : car en s'emparant de toutes les facultés de l'âme, elle lui ôte la force et l'énergie nécessaires pour remplir les devoirs que la société impose. Celle qui m'avait retenu captif ayant enfin abandonné sa victime, je m'efforçai de secouer l'apathie qui lui avait succédé pour me livrer de nouveau aux occupations de mon rang. Je saisisais avec l'empressement d'un enfant tout ce qui pouvait chasser mes sombres souvenirs ou donner une activité momentanée à mes idées stagnantes. Vous ne serez donc point étonné du luxe et de la magnificence qui m'entouraient lorsque vous me vîtes. Tout ce qui était nouveau flattait mon goût et était abandonné ensuite avec la plus complète indifférence; ainsi, un jour ma vanité me portait à rechercher des succès littéraires;

le lendemain je la nourrissais par les objets frivoles que l'opulence procure. Quelquefois je m'enfermais dans mon cabinet, étudiant et méditant les divers systèmes des savants ou les erreurs des sages. Dans d'autres instants je me plongeais dans la politique et dans le tourbillon des affaires d'État, espérant qu'au milieu de la foule et des applaudissements, je parviendrais à imposer silence au passé et à chasser de mon cœur l'image de la mort.

» Il est facile de juger jusqu'à quel point ces espérances et ces efforts ont réussi; l'aspect de ce corps languissant et affaibli, se traînant lentement vers la tombe, vous l'apprendra. Mais j'ai dit que je passerais légèrement sur cette partie de mon histoire, qui offre d'ailleurs peu d'intérêt; il existe cependant une circonstance entièrement indépendante du sujet important de ma confession, dont je crois devoir parler pour la justification d'une personne noble et généreuse qui n'a d'autre faute à se reprocher qu'une sensibilité trop profonde.

» Au milieu de la foule froide et égoïste où je passais ma vie, il existait un cœur qui, depuis longtemps, s'était entièrement dévoué à moi. A cette époque, je n'avais point encore vu Gertrude, et si le sentiment dont j'étais l'objet m'eût été connu, il est probable que je n'y serais point resté insensible. Que d'années de crimes et d'angoisses il m'eût épargné! Depuis ce temps, la personne dont je vous parle s'est mariée; mais elle est redevenue libre par la mort de son mari.

» Intimement liée avec ma famille, et surtout

avec ma sœur, elle eut après cela de fréquentes occasions de me voir. Le changement qu'elle remarqua dans mon état moral et ma mauvaise santé, lui inspirèrent une compassion trop vive pour qu'elle pût la cacher. C'est là la seule raison qui m'engage à parler d'un attachement sur lequel, sans cela, j'aurais dû garder le silence. Je suppose que vous avez déjà deviné la personne dont il est question, et puisque vous avez découvert sa faiblesse, il est juste aussi que vous connaissiez ses vertus. Vous saurez donc que sa passion n'est pas la fantaisie d'un moment, mais un amour renfermé depuis longtemps dans son cœur, que la pitié, et non le mépris des convenances, a pu la rendre imprudente, et qu'enfin elle est innocente de toute autre faute, excepté de la folie de m'aimer.

» Me voici maintenant arrivé à l'époque où je découvris que j'avais été trompé, que mon ennemi vivait encore, et qu'il vivait au milieu des honneurs et de la fortune. Cette nouvelle produisit sur moi l'effet d'un torrent impétueux, lorsque tout à coup dégagées de l'obstacle qui retenait ses eaux captives, elles s'échappent avec furie. L'orage de mes passions, qui depuis longtemps était apaisé, se souleva de nouveau avec une violence terrible. Mes idées bouleversées n'offraient plus qu'un épouvantable chaos. Mais de simples paroles n'exprimeraient que bien faiblement la révolution subite qui s'opéra en moi. Cependant, au milieu de ces pensées tumultueuses, il en existait une devant laquelle toutes les autres semblaient disparaître : c'était celle de ma vengeance,

qui se réveillait en moi. Mais quel moyen employer pour la satisfaire?

» Dans la situation où se trouvait alors Tyrrell, une seule ressource me restait pour accomplir cette vengeance; c'était celle dont je n'avais pas voulu me servir autrefois, et quelque faible qu'elle me parût, je n'hésitai pas à en faire usage. Je vous chargeai de lui remettre un cartel de ma part. Vous devez vous rappeler sa conduite dans cette circonstance; il semble que la lâcheté soit le résultat des remords. Sa réponse contenait les arguments dont se servent assez ordinairement ceux qui ont des reproches à se faire. Son refus était motivé sur la répugnance qu'il éprouvait à attenter à la vie d'un homme dont il avait déjà fait le malheur.

» Lorsque j'appris qu'il avait quitté Londres, ma rage fut à son comble; j'étais suffoqué par la violence et le tumulte de mes passions. Ne voulant pas perdre de temps en réflexions inutiles, je vous adressai quelques lignes qui vous instruisirent du parti que je comptais prendre, et je quittai brusquement la ville pour courir à la poursuite de mon ennemi.

» Je le trouvai encore engagé dans ses anciennes habitudes, quoiqu'il s'y livrât cependant avec moins d'ardeur qu'autrefois. Il était dans le voisinage de Newmarket, attendant les courses de chevaux qui devaient avoir lieu incessamment. Dès que je sus son adresse, je lui écrivis d'une manière plus énergique et plus insultante encore que la première fois. Je lui disais qu'un second refus ne pourrait le sauver de ma vengeance, qu'elle l'atteindrait tôt ou tard,

et que j'avais juré à la face du ciel de n'y pas renoncer qu'elle ne fût satisfaite. Remarquez bien ces paroles, Pelham; j'aurai occasion d'y revenir plus tard.

» La réponse de Tyrrell fut laconique et dédaigneuse; il affectait de me traiter comme un homme qui avait perdu la raison, et j'avoue que l'incohérence de mon style pouvait bien avoir donné lieu à de pareils soupçons. Il terminait sa lettre en me disant que si je persistais à lui écrire de la sorte, il saurait bien échapper à mes poursuites, en se mettant sous la protection des lois.

» En recevant cette lettre, il me sembla que mon cœur, devenu de plus en plus dur et insensible, s'était fermé désormais à tout sentiment de justice. Je ne laissai échapper aucune marque extérieure d'émotion. Assis immobile à ma place, la lettre de Tyrrell et le portrait de Gertrude devant moi, je restai les yeux fixés sur ces objets, jusqu'à ce que l'horloge, sonnant une heure du matin, vînt me tirer de ma rêverie. A ce son lugubre et solitaire, le souvenir des craintes superstitieuses que les fables dont on a coutume de bercer notre enfance y attachent, vinrent se mêler aux pensées sinistres dont mon imagination était remplie. Une sueur froide couvrit mon front, et mon sang refoula vers mon cœur. Je me jetai à genoux en prononçant un horrible serment, un serment de mort : je jurai qu'avant trois jours l'enfer ne serait plus privé de sa proie. Je me levai ensuite, et me laissant tomber sur mon lit, je m'endormis d'un profond sommeil.

» Le lendemain matin je quittai ma demeure de bonne heure, et ayant acheté un cheval agile et vigoureux, je m'enveloppai dans un large manteau, et me mis en route, renfermant dans mon cœur la résolution ferme d'accomplir mon serment.

» Je cachai deux pistolets sous mon habit. Mon intention était de suivre tous les pas de Tyrrell, de le forcer au combat lorsque je me trouverais seul avec lui, et afin que l'émotion ou l'obscurité ne pussent trahir mon projet, je voulais que nos pieds se touchassent, et que nos armes fussent placées sur nos tempes respectives. L'idée que ma mort serait, de cette manière, aussi certaine que celle de ma victime ne put m'arrêter un moment. J'étais, au contraire, bien aise d'échapper à la destruction lente et cruelle qui m'attendait, et j'envisageais cette catastrophe plus prompte avec la joie sauvage qui conduit certains hommes au milieu des combats, pour y chercher une mort moins pénible que leur existence.

» Pendant deux jours, le hasard ne me fournit aucune occasion d'exécuter mon dessein, quoique je n'eusse pas perdu Tyrrell de vue. La matinée du troisième arriva enfin : Tyrrell était sur le terrain de la course. Certain qu'il n'en sortirait pas de quelques heures, je reconduisis mon cheval fatigué dans la ville, et je revins ensuite prendre mon poste dans un endroit retiré d'où je pouvais surveiller de loin tous les mouvements de mon ennemi, de même que le serpent épie sa victime.

» Vous devez vous rappeler d'avoir vu en pas-

sant un homme assis sur la terre et enveloppé d'un large manteau. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'était moi ; je vous aperçus également ; mais dès que vous eûtes disparu, je ne pensai plus à cette rencontre.

» Je contemplais la foule éloignée comme un enfant dont l'attention est attirée par des apparitions de fantasmagorie. Sachant à peine si mes yeux ne me trompaient pas, j'éprouvais une émotion indéfinissable d'inquiétude et de crainte, et il me semblait que mon existence n'était pas de la même nature que celle des personnes qui circulaient autour de moi.

» Le jour commençait à baisser ; j'allai reprendre mon cheval, et revenant sur le terrain de la course, je continuai à me tenir à une distance assez éloignée pour ne point exciter les soupçons de Tyrrell, mais de manière cependant à ne perdre aucune de ses démarches. Il rentra dans la ville, s'assit quelque temps devant une table de jeu, et retournant ensuite à son auberge, il demanda qu'on lui amenât son cheval.

» Pas une de ses actions ne m'était échappée, et mon cœur bondit de joie lorsque je le vis enfin partir seul et au milieu des ténèbres de la nuit. Je le suivis jusqu'à ce qu'il eût quitté la grande route. Voici le moment, dis-je en moi-même ; je redoublai alors de vitesse, et j'allais l'atteindre, lorsque des hommes à cheval ayant paru à peu de distance, me forcèrent à ralentir le pas. Plusieurs circonstances de ce genre vinrent retarder l'exécution de mon

projet. Croyant enfin être débarrassé de tout obstacle, je piquai des deux, et j'arrivais tout près de mon ennemi lorsque je vis qu'une autre personne l'escortait ; cette personne était vous-même.

» Mordant mes lèvres de rage , tandis que je m'éloignais une seconde fois, je vis passer peu de temps après devant moi deux hommes à cheval ; ils vous rejoignirent. S'étant arrêtés quelques instants près de vous, je supposai qu'il était arrivé quelque accident à vos chevaux, et qu'ils vous prêtaient leur aide. Il paraît, d'après ce que vous m'avez dit depuis, que ces hommes étaient Thornton et son ami Dawson. Ils avaient passé devant moi trop précipitamment, et d'ailleurs j'étais trop enfoncé dans mes sombres rêveries pour que je les reconnusse. Lorsque vous fûtes seul avec Tyrrell je continuai à vous suivre à la piste. Tantôt je vous apercevais à la clarté de la lune ; quelquefois vous disparaissiez entièrement à mes yeux ; alors je me laissais guider par la trace des pieds de vos chevaux imprimée sur la route. Une pluie abondante vint à tomber : jugez de ma joie lorsque je vis Tyrrell vous quitter et prendre les devants.

» Je vous eus bientôt laissé derrière moi, et je me remis à sa poursuite avec toute la vitesse de mon cheval, qui n'égalait pourtant pas celle de la monture de Tyrrell. Arrivé au sommet d'une descente extrêmement rapide, je fus forcé de ralentir le pas et d'avancer avec plus de prudence, ce qui, du reste, m'était à peu près égal, pensant que Tyrrell avait été forcé d'user de la même précaution. Ma main

était posée sur un de mes pistolets, et je me réjouissais déjà de l'approche de ma vengeance, lorsqu'un cri perçant et prolongé retentit à mon oreille au milieu de la solitude et des ténèbres.

» Il ne fut suivi d'aucun autre son, et tout resta plongé dans le silence. J'étais parvenu au bas de la montagne, lorsqu'un cheval sans cavalier passa à mes côtés. La pluie avait cessé, et la lune perçant par intervalle l'épaisseur des nuages, je pus reconnaître que le cheval était le même que Tyrrell montait. Peut-être, pensai-je, a-t-il jeté son maître par terre, et ma victime ne pourra plus m'échapper. Je hâtai le pas, et j'arrivai bientôt dans un lieu d'un aspect désert et sauvage. C'était un vaste espace de terrain inculte, borné par les eaux d'une mare. Un arbre dépouillé et remarquable par ses branches s'élevait sur les bords. Je promenai mes yeux autour de moi : tout était sombre et solitaire. Un objet noirâtre, et dont je ne distinguai pas bien la forme, était étendu près de la mare. J'approchai.... quelle fut ma surprise, juste ciel !.... mon ennemi avait échappé à ma vengeance !.... Il était renversé à mes pieds sans mouvement et privé d'existence ! »

— Hé quoi ! m'écriai-je en interrompant Glanville, car je ne pouvais me contenir plus longtemps, Tyrrell n'est donc pas tombé sous vos coups ?

En disant ces mots, je pressai avec force sa main dans les miennes, et vaincu par les diverses émotions que son intéressant récit avait excité en moi, des larmes de reconnaissance et de joie vinrent inonder mon visage. Reginald Glanville était innocent !...

Hélène n'était pas la sœur d'un assassin ! Au bout de quelques minutes, Glanville reprit en ces mots le cours de sa narration :

« Je jetai les yeux sur les traits défigurés de Tyrrell, avec un silence morne et sinistre. Un effroi indéfinissable glaçait mon cœur ; dans ce moment solennel, j'étais seul devant Dieu ; je sentais que le courroux du ciel s'était appesanti sur moi ; qu'un arrêt mystérieux et terrible avait arrêté ma main au moment où je croyais avoir atteint le but de mes coupables projets. J'avais désiré la mort de mon ennemi : ce désir se trouvait accompli, mais par une puissance invisible. Il semblait que le souverain juge eût voulu reprendre ses droits au moment même où mon bras était levé pour frapper, et qu'en punissant un homme coupable il eût posé une barrière éternelle à la vengeance d'un autre homme.

» Je sautai à bas de mon cheval, j'approchai du corps, et prenant le portrait de Gertrude qui ne me quittait jamais, je le baignai dans le sang de son persécuteur. J'avais à peine fini, lorsque je crus entendre du bruit ; je me hâtai, du moins à ce que je m'imaginai, de cacher la miniature dans mon sein ; je remontai à cheval et m'éloignai précipitamment. Dans ce moment, ma tête n'était plus à moi, et je fus longtemps avant de la retrouver : il me semblait que j'étais sous l'influence d'un songe, ou que je ressemblais à un homme poursuivi par un fantôme, à qui tous les objets de ce monde se représentent sous des formes idéales ou des ombres passagères et monstrueuses créatures des ténèbres et de l'horreur des tombeaux.

» Je ne m'aperçus que le lendemain que le portrait me manquait. Je retournai à l'instant même au lieu fatal, mais toutes mes recherches furent vaines; il avait disparu. Peu de temps après, je lus dans les journaux les détails du meurtre commis sur la personne de Tyrrell, et je vis avec effroi que les apparences me désignaient comme le coupable. La couleur de mon manteau et celle de mon cheval eurent bientôt mis la justice sur les traces de mes démarches. Le mystère avec lequel j'avais poursuivi Tyrrell, mon déguisement, la manière dont je vous avais devancé sur la route, ma fuite précipitée au moment où vous approchâtes, étaient autant de circonstances qui témoignaient hautement contre moi.

» Il existait une particularité plus accablante encore dont Thornton était seul dépositaire, et qui mettait ma vie entièrement entre ses mains. Quelque temps après mon retour à Londres, il entra un jour brusquement chez moi, ferma la porte de ma chambre après lui, tira le verrou, et me regardant avec des yeux où se peignait une joie infernale : Sir Reginald Glanville, me dit-il, vous m'avez souvent insulté par vos mépris et plus encore par vos dons. Le moment est enfin arrivé où je puis à mon tour vous rendre insulte pour insulte, et abaisser votre fierté par la vue de mon triomphe. Sachez donc qu'un seul mot de ma bouche peut vous conduire à l'échafaud.

» Il me donna pour lors l'explication de cette menace, en tirant de sa poche la dernière lettre que j'avais écrite à Tyrrell, et dans laquelle, vous devez

vous le rappeler, je faisais serment que ma vengeance l'atteindrait tôt ou tard. Ajoutez, continua Thornton en remettant la lettre dans sa poche, ajoutez ces paroles aux preuves qui existent déjà contre vous et votre perte est certaine.

» J'ignorais comment il avait pu se procurer cet écrit si important à ma sûreté; mais lorsqu'il le lut devant moi, je fus frappé du danger dont j'étais menacé; un seul coup d'œil suffit pour me faire voir que j'étais entièrement à la merci de ce misérable. Il devina mes inquiétudes, et un sourire de satisfaction parut sur ses lèvres.

» Maintenant, me dit-il, nous nous connaissons l'un l'autre; j'ai besoin dans ce moment de mille livres sterling, vous ne me les refuserez pas, j'en suis certain; lorsque cet argent sera dépensé, je viendrai vous retrouver; jusque-là, vous pourrez vous passer de moi. Je lui jetai à la hâte un billet de la somme qu'il me demandait, et il me quitta.

» Vous concevez aisément combien j'eus à souffrir d'être ainsi forcé de sacrifier ma fierté à des motifs de prudence, mais ceux qui me faisaient agir n'étaient point ordinaires. Voyant la tombe entr'ouverte sous mes pas, il m'importait fort peu qu'une mort violente vînt terminer plus ou moins vite une existence qui touchait à sa fin et dont j'étais loin de désirer la prolongation. Mais je ne pouvais supporter l'idée d'attirer l'infortune et le déshonneur sur la tête de ma mère et de ma sœur, que le simple soupçon d'un crime aussi atroce plongeraient dans un affreux désespoir. D'ailleurs quand je me représentais les preuves nombreu-

ses accumulées contre moi, tout me semblait préférable à l'horreur d'une prison, d'un jugement, et enfin aux affronts sans nombre qui accompagnent une mort ignominieuse.

» Une circonstance plus forte que ces deux causes m'engageait à ménager l'homme vil qui me tenait sous sa dépendance : c'était la crainte de voir transpirer les secrets du passé : je frémissais à la seule idée que le nom et les infortunes de Gertrude pussent être dévoilées au vulgaire, et devenir l'objet des sarcasmes et des insultes d'un public curieux. Il me semblait donc qu'il n'y avait pas un grand effort de philosophie à faire taire ma fierté devant l'insolence de Thornton, et à me consoler par la pensée qu'avant plusieurs mois j'échapperais à l'existence et à ses persécutions.

» Mais depuis quelque temps, les prétentions et les demandes de Thornton sont devenues si exorbitantes, que j'ai eu peine à contenir mon indignation et à ne point les accueillir par un refus positif. Ces combats sont trop violents et trop répétés pour ma constitution affaiblie, et je sens approcher rapidement l'instant qui doit faire succéder à tant d'orages le repos de la tombe. J'ai pris, il y a quelques jours, une résolution que je suis à la veille d'exécuter ; je veux quitter l'Angleterre pour me réfugier sur le continent. Là je serai à l'abri de tout danger ainsi que des poursuites de Thornton, et j'attendrai en paix et loin du bruit le terme de mes souffrances.

» Avant mon départ, il me restait deux devoirs à remplir dont je me suis maintenant acquitté ; vous

étiez l'objet de l'un, et l'autre était dû à la personne noble et généreuse qui m'honore de son intérêt et de son affection ; j'ai été hier chez elle, je lui ai raconté les principaux faits de ma déplorable histoire, je lui ai mis sous les yeux le triste état de mon cœur et celui de ma santé. Mais combien l'amour d'une femme renferme de désintéressement et de générosité ! elle voulait, disait-elle, me suivre, m'entourer de ses soins et de ses consolations, recevoir mon dernier soupir, et tout cela sans attendre ni espérer, de ma part, le plus léger retour de tendresse.

» Mais quittons ce sujet..... elle a reçu mes adieux ! Quant à vous, vos soupçons n'ont pu m'échapper, et je vous les ai pardonnés, car ils étaient naturels. C'était à moi à les faire cesser. La pression de votre main me dit que j'ai réussi. Mais il me reste encore quelque chose à ajouter à mon récit.

» Il y a longtemps que j'ai chassé de mon cœur toute idée romanesque, ainsi que ces scrupules malentendus, qui souvent sont les plus grands ennemis de notre bonheur. J'ai remarqué votre attachement pour Hélène, et je vous avoue que j'en ai éprouvé beaucoup de joie : car, malgré les goûts qui vous entraînent dans le tourbillon du monde, et la légèreté apparente de votre caractère, je sais combien votre cœur est sensible et généreux, combien votre esprit est noble et élevé. Si ma sœur possédait encore plus de perfections que je ne lui en connais, nul autre que vous ne me semblerait digne de l'obtenir.

» J'ai remarqué également le changement de

votre conduite envers elle ; la cause m'en était connue, et je sentais que je devais la faire cesser, quelque pénible que pût être pour moi cette tâche. Quoique vous l'ignoriez peut-être, son affection pour vous est aussi vive que sincère. Ayant passé la plus grande partie de mon existence dans une apathie mêlée d'égoïsme, je désirerais la terminer en unissant deux êtres qui me sont également chers, et avec l'espérance que ma mort sera l'aurore de leur bonheur.

» Maintenant, Pelham, ma tâche est achevée ; je me sens faible et fatigué, et il me serait même impossible de jouir plus longtemps de votre société ; ainsi donc, réfléchissez à mes dernières paroles ; demain j'espère vous revoir, et le jour suivant j'abandonnerai pour jamais l'Angleterre. »

CHAPITRE XXIII.

La certitude que j'avais maintenant de l'innocence de mon ami, et l'idée de voir ainsi disparaître tout d'un coup l'obstacle qui s'opposait à mon union avec sa sœur, ne pouvaient manquer de me causer une joie bien vive. Mais cette joie était mêlée de tristesse, et j'aimais trop Glanville pour ne pas être péniblement affecté par ses infortunes et par la perspective prochaine de sa mort. Il est vrai que l'épée était encore suspendue sur sa tête, et que rien ne m'assurait qu'il ne mourrait pas un jour de la mort des coupables. Aux yeux du monde la barrière qui s'opposait à mon mariage avec Hélène existait donc toujours ; mais les dégoûts que j'avais éprouvés dans ce monde me rapprochaient encore davantage de

celle dont l'amour pur et noble devait être désormais mon unique récompense et ma seule ambition.

Ce motif intéressé n'était cependant pas le seul qui me fît agir ; je ne sais pas même s'il ne cédait pas dans mon cœur au désir de procurer à l'ami que j'aimais plus que jamais les seules consolations qu'il pût encore recevoir, et à Hélène un protecteur dans le cas où son frère serait menacé de quelque danger imminent. A la vérité j'éprouvais en outre des sentiments qui, dans toute autre circonstance, m'auraient fait envisager avec transport l'instant de mon union avec la femme qui possédait toute ma tendresse ; mais je me serais reproché de m'y arrêter lorsque Glanville était malheureux.

Après une nuit passée dans une insomnie complète, je me rendis chez lady Glanville ; il y avait longtemps qu'on ne m'y avait vu, et le domestique qui m'introduisit dans la maison parut surpris d'une visite aussi matinale. Lady Glanville ne tarda pas à venir me joindre dans l'appartement où je l'attendais. Je lui expliquai sans préambule et en peu de mots, mon amour pour Hélène, la conjurant de vouloir bien l'appuyer de son consentement. Je ne manquai pas de faire valoir auprès de la tendre mère l'encouragement que j'avais reçu de Glanville.

— Hélène est dans le salon, me dit-elle ; je vais aller la préparer à recevoir votre visite, et si vous obtenez son consentement, le mien vous est accordé d'avance.

— Voulez-vous me permettre alors de vous précé-

der ? Pardonnez l'impatience qui me fait désirer de la voir avant vous.

Lady Glanville, ayant été élevée dans les usages de l'ancienne école, tenait un peu aux formes et à la cérémonie ; je n'attendis donc pas sa réponse, prévoyant qu'elle ne me serait pas favorable ; et, avec mon assurance habituelle , je la quittai et montai l'escalier qui conduisait au salon. En entrant je fermai la porte après moi. Hélène était assise à l'extrémité de l'appartement, et comme je marchais sans bruit, elle ne m'aperçut qu'au moment où j'arrivai près d'elle.

Elle tressaillit en me voyant, et son visage, d'abord très-pâle, se couvrit d'une vive rougeur.

— O ciel ! est-ce vous ? dit-elle d'une voix émue... je... je croyais... Mais... veuillez bien m'excuser un instant, je vais appeler ma mère.

— De grâce, n'en faites rien. Votre mère sait que je suis ici ; elle veut que vous décidiez vous-même de mon sort. Alors d'une voix tremblante et précipitée, car mon audace ordinaire m'avait entièrement abandonné, je lui déclarai en termes brûlants le secret de mon cœur, mes doutes, mes craintes et mes espérances.

Hélène, agitée autant par ses propres sentiments que par la véhémence des miens, se pencha en arrière sur son siège. Je me jetai à ses genoux, je pris sa main et la couvris de baisers... Elle ne fit aucun effort pour la retirer, et ayant levé les yeux je lus dans les siens tout ce que mon cœur avait osé se flatter d'y trouver.

— Vous!... vous!... dit-elle après avoir enfin recouvert la parole; je croyais que l'ambition et le monde étaient seuls capables de vous attirer, et je n'aurais jamais pu penser...

Elle s'arrêta, et sa rougeur décéla son embarras.

— Il est vrai, répondis-je, que jusqu'à ce moment votre opinion était assez fondée; je ne vous avais jamais laissé entrevoir mes sentiments secrets et mes présomptueuses espérances; mais pensez-vous que mon amour soit moins vif pour avoir pu se cacher, et que mon attachement soit moins profond, parce que je le nourrissais en secret au fond de mon âme? Non, non, croyez-moi, un amour semblable au mien ne pouvait se mêler avec les objets ordinaires de cette vie; il était trop pur pour être profané par la légèreté et la folie, seules parties de mon caractère que j'aie voulu laisser voir au monde. Ne pensez pas, parce que je me suis montré étourdi avec les fous, froid avec les égoïstes, vain et orgueilleux vis-à-vis de ceux pour lesquels de tels défauts étaient un passe-port et tenaient lieu de qualités plus solides; ne croyez pas, dis-je, que mon cœur soit privé de toute vertu. Plus digne de vous et de moi, mon amour prouve que je suis meilleur et plus sage que je ne le paraissais. Parlez, Hélène; permettez-moi de vous donner ce nom? Un mot... une syllabe... de votre bouche. Ah! parlez, je vous en supplie; dites-moi que vous avez lu dans ce cœur qui vous est tout dévoué; que vous ne rejetez pas mon amour!

Sa bouche ne fit pas de réponse, mais l'aimable et

doux sourire qui s'y montra me dit assez tout ce que j'avais à espérer. Le souvenir de ce moment est encore rempli de charmes : il fut le plus heureux de ma vie.

CHAPITRE XXIV.

En sortant de chez Hélène, j'allai sur-le-champ trouver son frère. Le vestibule était encombré de tous les préparatifs d'un départ. Je sautai par-dessus les caisses et les malles qui obstruaient mon passage, et, montant l'escalier à la hâte, j'arrivai à la chambre de Glanville. Il était seul comme de coutume ; ses traits me semblèrent moins pâles qu'à l'ordinaire, et l'expression du contentement vint les animer au moment où il m'aperçut. Peut-être, pensai-je dans la joie qui remplissait mon âme, peut-être pourrions-nous l'arracher à la fois à son ennemi et au trépas qui le menacent.

Je lui racontai brièvement la scène qui venait de se passer entre Hélène et moi.

— Maintenant, ajoutai-je en prenant sa main dans les miennes, j'ai une proposition à vous faire que vous accepterez, j'espère. Vous ne partirez pas seul, je veux vous accompagner dans votre voyage, je suivrai vos pas partout où vous irez. Nous chercherons ensemble les moyens les plus efficaces de cacher votre retraite à tous les yeux. Je ne prononcerai jamais devant vous un seul mot sur le passé ; votre solitude ne sera point troublée par une amitié indiscrete ; je vous prodiguerai mes soins, mes consolations ; je veillerai sur vous avec plus de sollicitude et de tendresse qu'un frère, et lorsque votre santé sera améliorée, car d'heureux pressentiments m'assurent que vous guérirez, je retournerai en Angleterre pour donner un protecteur à votre sœur ; puis je reviendrai seul partager votre retraite, afin que la présence même d'Hélène ne puisse la faire soupçonner ; et je resterai près de vous jusqu'à... jusqu'à....

— Jusqu'à ma mort, interrompit Glanville. Trop généreux Pelham ! ces larmes, les premières que j'aie versées depuis longtemps, vous attestent combien mon cœur est touché d'une amitié si vive et si désintéressée ; mais puisque votre amour pour Hélène ne rencontre plus d'obstacle, je ne veux pas vous arracher au bonheur qu'il vous promet. Croyez d'ailleurs que votre présence ne me procurerait qu'une faible jouissance en comparaison de l'idée de vous savoir heureux avec ma sœur. Non, non, cette seule pensée suffit pour adoucir ma solitude. Je ne tarderai pas à vous écrire ; ma lettre contiendra une dernière prière dont l'exécution aidera à con-

soler votre cœur généreux. Quant à moi, je mourrai comme j'ai vécu, *seul*. Toute participation à ma douleur me paraîtrait étrange, et serait sans charme pour moi.

J'interrompis Glanville par de nouveaux arguments et des sollicitations plus pressantes encore que les premières. Déjà sa résolution commençait à chanceler, et j'avais tout lieu d'espérer que j'obtiendrais enfin son consentement, lorsqu'un bruit soudain et violent, provenant du vestibule, vint suspendre notre conversation.

— C'est Thornton, dit Glanville avec calme, j'ai défendu qu'on le laissât entrer et il force la consigne.

Sir Reginald avait à peine achevé ces paroles, lorsque Thornton entra brusquement dans l'appartement.

Quoiqu'il fut à peine midi il était déjà plus qu'à moitié ivre, et ses yeux roulaient dans leurs orbites avec l'expression du triomphe et de l'insolence, tandis qu'il les promenait effrontément sur moi.

— Oh ! oh ! dit-il, sir Reginald croyait me faire avaler le goujon, n'est-il pas vrai ? Ces maudits laquais qui barraient le chemin auraient voulu me persuader que leur maître n'était pas chez lui ; mais je leur ai imposé silence de la bonne façon ; ils sont devenus aussi dociles que des lions en cage. Ce n'est pas pour rien que j'ai appris à me servir de mes poings. Ainsi donc vous vous apprêtiez à partir demain sans mon consentement. Le tour n'était pas mal imaginé assurément. Allons, allons, mon brave

camarade, ne froncez pas ainsi le sourcil en me regardant. Vous avez l'air d'aussi mauvaise humeur qu'un chien de boucher à qui l'on a cassé la tête.

La fureur concentrée de Glanville répandait une pâleur livide sur son visage, et jetant un regard fier et dédaigneux sur le misérable qui était devant lui :

— Monsieur Thornton, dit-il d'un ton calme quoique tous ses membres fussent agités d'un mouvement convulsif, je ne suis pas disposé en ce moment à supporter votre vue et vos importunités. Vous voudrez donc bien sortir d'ici à l'instant même. Vous pourrez me faire connaître le sujet qui vous a amené ce soir à l'heure qui vous conviendra le mieux.

— Non, non, mon beau monsieur, dit Thornton en ricanant, vous avez tout autant d'esprit qu'il en faut pour tromper le plus fin matois ; mais je ne m'y laisse pas prendre si aisément. Aussitôt que j'aurai tourné les talons, l'oiseau prendra la volée ; et avant mon retour ici, Votre Honneur serait déjà bien avant sur la route de Calais. Mais, le ciel me préserve ! n'est-ce pas M. Pelham que je vois ! En vérité je ne vous avais pas encore aperçu : je suppose que vous n'êtes pas dans le secret ?

— Je n'ai aucun secret pour M. Pelham, dit Glanville, et vous pouvez, si cela vous convient, discuter devant lui toutes les indignes affaires que vous avez à traiter avec moi. Mais, puisque vous doutez de ma parole, je croirais déroger à ma dignité en répondant à cette insulte. Ainsi l'affaire que vous avez à me communiquer peut tout aussi bien se terminer dans ce moment que plus tard. On vous a dit vrai, je

compte quitter l'Angleterre demain. Maintenant, quel est l'objet de votre visite ?

— De par le ciel ! sir Reginald Glanville ! s'écria Thornton exaspéré par le ton froid et hautain de mon ami, il n'en sera rien : vous ne quitterez pas l'Angleterre sans ma permission. Vous pouvez froncer le sourcil, mais je vous répète encore que telle est ma volonté, et vous ne ferez pas même un pas hors de cette chambre, à moins que je n'y consente.

Glanville, ne pouvant se contenir plus longtemps, allait se lancer sur Thornton pour châtier son insolence ; mais, prévenant son dessein, je me jetai au-devant de lui. La fureur et la méchanceté que je lisais dans les yeux de son persécuteur me disaient assez combien la moindre imprudence lui serait funeste, et je tremblais pour sa sûreté.

Après l'avoir forcé de s'asseoir, je le priai à voix basse de me laisser le soin de le débarrasser de cet homme ; et, sans attendre sa réponse, je me tournai du côté de Thornton.

— Sir Reginald Glanville, lui dis-je froidement, mais d'un ton poli, m'a mis au courant de la nature de vos étranges demandes. S'il suivait mes conseils, il remettrait immédiatement cette affaire entre les mains d'un homme de loi ; mais le mauvais état de sa santé, son désir de quitter l'Angleterre et de tout sacrifier à sa tranquillité, l'engagent à préférer d'accéder à vos prétentions, quelque injustes, quelque illégales qu'elles soient. Si le but de votre visite est de faire une nouvelle demande à sir Reginald avant son départ (demande qui, par conséquent, sera la

dernière), vous voudrez bien me la communiquer ; et, si elle est raisonnable, je ne doute pas que sir Reginald ne m'autorise à vous dire qu'elle vous sera accordée.

— A la bonne heure ! s'écria Thornton ; voilà ce que j'appelle parler en homme sage ; et quoique je n'aime pas beaucoup à m'adresser à un tiers quand la personne à laquelle j'ai affaire est présente, cependant, comme vous avez toujours été poli à mon égard, je ne demande pas mieux que de traiter avec vous. Ayez donc la bonté de remettre ce papier à sir Reginald ; s'il veut bien prendre la peine de le signer, il peut aller aux chutes du Niagara sans que l'envie me prenne de le troubler dans son voyage. Ainsi il agira sagement de mettre noir sur blanc à l'instant même, s'il désire se débarrasser de ma présence, car je sais que je suis bien venu comme la neige pendant la moisson.

Je pris le papier ployé des mains de Thornton, et le donnai à Glanville qui était appuyé sur le dos de son siège, épuisé par la colère. Il le parcourut à la hâte, et, l'ayant ensuite déchiré en mille pièces, il le foula aux pieds.

— Sortez d'ici ! s'écria-t-il, sortez à l'instant, misérable ! et allez exercer loin de moi votre infernale méchanceté ! Je ne me réduirai point à la mendicité pour vous enrichir. Toute ma fortune suffirait à peine pour satisfaire à une semblable demande.

— Faites comme vous voudrez, sir Reginald, dit Thornton avec un horrible sourire, faites comme vous voudrez ; la distance qui nous sépare de *Bow-*

Street n'est pas longue, et il n'y a pas loin de *Newgate* à l'échafaud. Faites comme vous voudrez, encore une fois, sir Reginald. Et, s'étendant de tout son long sur un riche divan, il fixa les yeux sur Glanville avec une expression d'effronterie et de méchanceté qui semblait dire : Je sais que vous résisterez d'abord, mais il faudra bien que vous finissiez par vous rendre.

— Mon ami, dis-je à Glanville en le prenant à part, croyez que je partage votre indignation ; mais nous devons tout faire pour éviter de pousser à bout le scélérat. Quelle est la somme qu'il exige de vous ?

— Vous avez entendu la vérité, répondit Glanville, lorsque j'ai dit qu'elle formait la plus grande partie de ma fortune, que mes goûts de prodigalité ont en effet diminuée de beaucoup. C'est précisément le montant de la somme que j'avais réservée pour ajouter à la dot de ma sœur.

— En ce cas, répliquai-je, vous pouvez la lui accorder ; votre sœur n'en a plus besoin dès qu'elle doit m'appartenir. Quant à vous, j'espère que vous voudrez bien regarder ma fortune comme la vôtre.

— Non ! non ! s'écria Glanville qui sentit réveiller toute son indignation, et s'échappant de mes bras, il avança près de Thornton d'un air menaçant. Celui-ci était encore étendu sur le divan, jetant tour à tour sur nous des regards de mépris et de triomphe.

— Sortez d'ici au moment même, dit Glanville, où vous vous en repentirez !

— Comment ! un meurtre de plus, sir Reginald !

dit Thornton. Mais je ne suis point un moineau à me laisser tordre le cou par une main de femme comme la vôtre. Accordez-moi ma demande, signez cet écrit, et je ne vous importunerai plus à l'avenir de ma présence.

— Je ne ferai certes point une semblable folie, répliqua Glanville; si cinq mille livres sterling peuvent vous suffire, elles vous seront comptées immédiatement. Mais quand même l'échafaud serait déjà dressé, vous n'obtiendriez pas de moi un liard de plus.

— Cinq mille livres! répéta Thornton; c'est une bagatelle, un véritable jouet d'enfant; vous voulez plaisanter assurément, sir Reginald. Mais comme je ne suis pas un homme déraisonnable, je veux bien rabattre quelque chose de mes prétentions. Ne profitez pas cependant de ma facilité. Mettez-moi dans une honnête aisance pour le reste de ma vie; donnez-moi une jolie ferme entourée de bonnes terres, deux chiens de chasse et une femme à mon gré. Alors je vous tiendrai quitte de tout. M. Pelham, qui est un homme de sens, vous dira que cinq mille livres ne peuvent suffire pour procurer tant de choses. Ainsi, afin de faire cesser tout différend entre nous, assurez-moi mille livres par an, c'est-à-dire tirez de votre portefeuille un billet de vingt mille livres, et je n'exigerai pas un sou de plus. Mais morbleu! ce vin que j'ai bu m'a rendu le gosier un peu sec : monsieur Pelham, pourriez-vous me donner un verre d'eau? il me semble entendre un bourdonnement dans la tête.

Voyant que je ne me dérangeais pas, Thornton se leva en jurant entre ses dents contre l'orgueil, et il marcha en chancelant vers la table, où il prit un verre d'eau, qui s'y trouvait par hasard à côté du portrait de l'infortunée Gertrude. Le joueur dont l'ivresse était évidemment trop complète pour bien savoir ce qu'il faisait, sans quoi, pour me servir d'une de ses propres expressions, il aurait mieux joué sa partie, se saisit du portrait.

Glanville, auquel ce mouvement n'avait pas échappé, fut en un instant près de lui :

— Que vos mains impures ne touchent pas ce portrait ! s'écria-t-il la fureur peinte dans le regard ; lâchez-le immédiatement, ou je vous mets en pièces !

Thornton continuait à le tenir fortement.

— Quel train ! dit-il d'un ton provoquant ; je n'ai jamais entendu faire tant de bruit par une...

Le mot dont il se servit est trop grossier pour que je le répète.

Il était à peine sorti de sa bouche que Glanville l'étendit d'un seul coup à ses pieds. Il ne s'en tint pas là : avec toute la vigueur de ses membres d'Hercule, auquel la colère prêtait une force momentanée dont la maladie les privait habituellement, il saisit le joueur comme un enfant dans ses bras nerveux, et l'entraînant vers la porte, j'entendis au bout d'un moment son corps pesant rouler avec fracas jusqu'au bas de l'escalier. Glanville rentra ensuite dans l'appartement.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, qu'avez-vous fait ?

Il était encore tellement transporté de colère qu'il ne m'entendit pas. Épuisé et hors d'haleine, il s'appuya contre le mur : ses dents étaient serrées les unes contre les autres, et ses yeux, rendus plus brillants encore par l'effet naturel de sa maladie, étincelaient d'un éclat terrible.

Bientôt j'entendis Thornton remonter l'escalier ; il entr'ouvrit la porte, et avança seulement d'un pas. Jamais une expression plus infernale de fureur et de méchanceté ne se peignit sur la physionomie d'un homme.

— Sir Reginald Glanville, dit-il, je vous remercie sincèrement ; *celui qui ose égratigner un ours doit avoir des ongles de fer*. Vous m'avez envoyé un cartel, et le bourreau vous apportera ma réponse. Bonjour, sir Reginald, bonjour, monsieur Pelham.

En disant ces mots, il ferma la porte, et descendant rapidement l'escalier, il fut hors de la maison en un instant.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dis-je à Glanville ; faites mettre des chevaux de poste à votre carrosse, et partez sans délai.

— Non, répondit Glanville recouvrant peu à peu son sang-froid. Non, je ne dois pas prendre la fuite, cela ne ferait qu'aggraver les choses, et ce serait fournir les plus forts arguments contre moi. Songez d'ailleurs que si Thornton est réellement allé m'accuser, la justice pourrait m'atteindre bien avant mon arrivée à Calais ; et lors même que j'évitais sa poursuite jusque-là, elle aurait tout autant de prise sur moi en France qu'en Angleterre. Mais à vous

dire vrai, je ne crois pas que Thornton me dénonce : l'argent, pour un caractère tel que le sien, a beaucoup plus d'attrait que la vengeance, et quelques moments de réflexion en plein air lui feront sentir la folie d'abandonner une riche récolte pour céder à un instant de colère. Non, le parti le plus sage est de rester jusqu'à demain, comme j'en avais d'abord l'intention. Dans cet intervalle il viendra sans doute me voir, et je tâcherai de terminer cette affaire avec lui.

Malgré mes craintes, je ne pus m'empêcher de reconnaître la justesse de ces observations. Il existait encore une raison qui tendait à me persuader plus que toutes celles que Glanville venait de faire valoir ; c'était la conviction intime que Thornton était l'assassin de Tyrrell. Dans ce cas, je me persuadai que, pour sa propre sûreté, il se garderait bien d'aller éveiller de nouveau la justice sur les circonstances de ce funeste événement, et une accusation contre Glanville ne pouvait manquer d'amener un résultat semblable.

Nous nous trompions tous les deux : les scélérats ont aussi leurs passions, et ils sacrifient souvent leurs intérêts et même leur sûreté pour les satisfaire.

Glanville était tellement épuisé par la scène qui venait d'avoir lieu, qu'il me pria encore une fois de l'abandonner à lui-même. Je consentis à sa demande, en lui faisant promettre qu'il me recevrait dans la soirée. Car quoique je fusse persuadé que Thornton ne mettrait pas ses menaces à exécution, je ne pouvais cependant bannir de mon esprit les inquiétudes dont il était assiégé.

CHAPITRE XXV.

Je rentrai chez moi la tête pleine de mille pensées contradictoires sur la scène dont je venais d'être témoin ; plus j'y réfléchissais et plus je regrettais la fatalité des circonstances qui avaient entraîné Glanville à adhérer aux demandes de Thornton. A la vérité, l'intérêt de ce misérable devait le porter à cacher une conduite aussi infâme, et si l'on considérait la formidable série d'apparences accumulées contre Glanville, il était difficile de décider si une autre conduite que celle qu'il avait adoptée eût été convenable dans la position embarrassante où il se trouvait.

Je concevais ses sentiments à l'égard de l'infortunée Gertrude, et ils m'inspiraient une tendre pitié.

Mais en dépit de toutes ces considérations, je ne pouvais m'empêcher de rejeter avec horreur cette confession tacite d'un crime auquel ses complaisances pour les exactions de Thornton ne donnaient que trop l'apparence de la vérité. Ce n'était donc pas sans quelque satisfaction que je songeais que le conseil imprudent que je lui avais donné de continuer à user de ce moyen, n'avait pas été suivi. Dans le cas où Glanville refuserait mon offre de l'accompagner, mon intention était de rester en Angleterre pour chercher à éclaircir l'affaire du meurtre de Tyrrell, ce dont je ne désespérais pas par l'entremise de Dawson : car l'idée que ce dernier avait été le complice de Thornton dans l'assassinat, ne me paraissait pas douteuse, et j'espérais, à l'aide d'adresse ou de menaces, l'amener à confesser un crime que son compagnon, plus endurci, persisterait sans doute à nier.

Occupé de ces pensées, je tâchai d'attendre avec patience la soirée. Aussitôt que la porte de Glanville me fut ouverte, je vis que j'étais arrivé trop tard. Toute la maison était en rumeur. Plusieurs domestiques étaient rassemblés dans le vestibule, chuchotant entre eux avec cet air mystérieux et agité qui accompagne d'ordinaire les craintes et les conjectures du peuple. Je pris à part le valet de chambre de Glanville, qui le servait depuis plusieurs années, et dont l'attachement pour son maître m'était connu. Il m'apprit que Thornton était venu, il y avait un peu plus d'une heure, accompagné de trois hommes d'une mine fort suspecte.

— Enfin, monsieur, me dit-il en baissant la voix,

l'un d'eux était M. J^{***}, l'officier de Bow-Street, et sir Reginald a quitté la maison avec ces hommes, nous disant seulement de ce ton calme que vous lui connaissez, qu'il ignorait quand il serait de retour.

Je cachai mes inquiétudes à ce domestique, et m'efforçai de calmer aussi les siennes.

— Dans tous les cas, Seymour, lui dis-je, je sais que je puis compter sur votre discrétion pour ne pas ébruiter cet événement; mais je vous engage par-dessus tout à faire cesser le bavardage indiscret de vos camarades, et à ne pas causer d'alarmes inutiles à lady Glanville et à sa fille.

Le pauvre homme me promit, les larmes aux yeux, d'obéir à mes injonctions, et je m'éloignai le cœur rempli de trouble. Je ne savais où porter mes pas; heureusement l'idée me vint que selon toute probabilité, je serais appelé un des premiers à comparaître comme témoin dans l'affaire de Glanville, et que peut-être, en arrivant chez moi, je trouverais une sommation à cet effet. Je pris donc immédiatement le chemin de mon hôtel. En entrant, un garçon vint me dire d'un air mystérieux, qu'un monsieur, qui désirait me parler, m'attendait chez moi. Je vis en effet un homme d'une taille courte et épaisse assis à la croisée de ma chambre et essuyant son front avec un mouchoir de poche de soie rouge. Ses joues, sillonnées de rides, étaient couvertes d'un incarnat foncé. Des yeux singulièrement petits paraissaient sous d'épais sourcils; ils étaient vifs, noirs et perçants, et leur expression avait quelque chose de féroce. La forme de son nez était celle qu'on appelle

vulgairement *bouteille*. Sa bouche était petite, relevée aux deux coins, et un triple menton terminait la partie inférieure de son visage. De chaque côté d'un front très-bas, ombragé d'une chevelure noire, épaisse et rude, ressortaient deux énormes oreilles dont la couleur ressemblait assez à celle de ces chairs pendantes qui ornent la gorge d'un dindon, et elles étaient monstrueuses.

Ce personnage remarquable portait un costume de drap noir, relevé par une longue chaîne de montre en or, avec une profusion de breloques. Lorsque j'entrai dans l'appartement, il me fit un salut très-grave et très-respectueux. Je fermai la porte avec soin et je lui demandai l'objet de sa visite. C'était, ainsi que je l'avais prévu, l'ordre de me rendre chez le magistrat le lendemain.

— C'est une triste chose, monsieur, bien triste, me dit-il. Ce serait dommage de pendre un gentilhomme du rang de sir Reginald Glanville, un orateur aussi distingué. C'est triste, monsieur, c'est triste.

— Oh ! répondis-je d'un ton calme, il n'y a aucun doute que sir Reginald Glanville ne soit innocent du crime dont on l'accuse, et il est probable, monsieur, que je réclamerai demain votre assistance, pour découvrir les véritables assassins. Je crois avoir quelques données assez certaines sur leur compte.

Monsieur *** redressa les oreilles, ces énormes oreilles.

— Monsieur, me dit-il, je serai heureux, fort heureux de vous être utile : donnez-moi seulement quel-

ques renseignements à ce sujet, et vous me verrez bientôt sur les traces des scélérats. Un meurtre ! c'est une chose affreuse, monsieur, bien affreuse ; et il serait bien dur qu'un gentilhomme ne pût sortir de chez lui pour aller à une course ou à une partie de plaisir, sans avoir la gorge coupée d'une oreille à l'autre, d'une oreille à l'autre, monsieur !

En disant ces mots, les protubérances auriculaires de l'orateur semblaient se couvrir d'un incarnat encore plus foncé, par l'horreur que cette idée lui causait.

— Vous avez raison, monsieur, répondis-je : mais veuillez dire au magistrat que je me rendrai demain à l'ordre que j'ai reçu. Jusque-là, je vous souhaite le bonjour.

A ces paroles non équivoques, mon rubicond ami sortit de l'appartement, après m'avoir fait une profonde salutation.

Laissé à moi-même, je cherchai dans ma tête tous les moyens possibles de détourner le danger qui menaçait Glanville, en faisant tomber les soupçons sur les véritables coupables. Ces réflexions me tinrent éveillé une partie de la nuit. Enfin, vers le matin, je tombai dans un sommeil agité, qui dura quelques heures. Lorsque j'ouvris les yeux, il était temps que je me rendisse chez le magistrat. Je m'habillai à la hâte, et ne tardai pas à me trouver en sa présence.

Il était impossible d'avoir affaire à un juge plus poli et plus équitable. Il me parla avec le plus grand intérêt du sujet qui m'amenait près de lui, ajoutant

qu'il ne pouvait me cacher que le rapport de Thornton était clair et vraisemblable, mais qu'il espérait que le mien contredirait une déposition à laquelle il n'ajoutait foi qu'à regret. Il commença ensuite mon interrogatoire. Je vis avec une angoisse inexprimable que toutes mes réponses chargeaient encore davantage la cause que je voulais défendre. Je fus obligé d'avouer qu'un homme à cheval avait passé devant moi sur la route après que Tyrrell m'eut quitté ; que le même homme s'était sauvé à mon approche quand j'arrivai sur le lieu du meurtre, et qu'enfin je croyais, j'étais sûr même (comment aurais-je pu le nier ?) que cet homme était Glanville.

La déclaration de Thornton était encore plus accablante ; il s'offrait à prouver que la personne en question montait un cheval gris, qui avait été vendu à un individu dont le signalement était parfaitement conforme à celui de Glanville, et que de plus, le cheval était encore dans les écuries de l'accusé. Il produisit ensuite une lettre qu'il avait trouvée, disait-il, sur le cadavre du défunt, signée de sir Reginald Glanville, et contenant les menaces les moins équivoques contre sa vie. Pour couronner l'œuvre, il m'appela en témoignage, afin de déclarer que j'avais trouvé avec lui, dans l'endroit où s'était commis le crime, un portrait appartenant au prévenu, qui lui avait été remis depuis, et qu'il avait dans ce moment entre les mains.

Lorsque l'examen fut terminé, le digne magistrat secoua la tête avec tristesse.

— J'ai connu personnellement sir Reginald Glan-

ville, me dit-il; je l'ai toujours regardé comme un homme d'honneur et de talent, et c'est avec le plus grand regret que je dois déclarer que mon devoir m'oblige de le mettre en état d'accusation.

J'interrompis le magistrat; je le priai en grâce d'interroger Dawson avant d'en venir à cette extrémité.

— J'ai déjà, me répondit-il, demandé des informations à Thornton sur cet homme, dont le témoignage serait de la plus haute importance, mais il m'a dit que Dawson n'était plus en Angleterre, et qu'il ignorait entièrement ce qu'il était devenu.

— C'est une fausseté ! m'écriai-je avec véhémence : son associé se *trouvera*. Mais écoutez-moi avec attention : je suis, après Thornton, le principal témoin dans cette affaire, et malgré les preuves réunies contre l'accusé, je suis intimement convaincu de son innocence. Vous pouvez croire à l'assurance que je vous donne ; elle est fondée sur des faits dont il n'a point encore été question, et que je me propose de mettre au jour.

Je fis part alors confidentiellement au magistrat de mes soupçons sur Thornton ; j'appuyai fortement sur la disparition de la forte somme que Tyrrell portait sur lui au moment de sa mort, et dont il m'avait dit que Thornton avait eu connaissance. Après lui avoir démontré l'impossibilité que Glanville eût pris cet argent, je lui dépeignis avec chaleur le mauvais état des affaires de Thornton, ses goûts dissolus et son caractère méprisable. Je lui mis ensuite sous les yeux la singularité de son absence au moment où j'étais

allé chez lui, et les excuses suspectes dont il s'était servi pour expliquer cette circonstance. Mais tous mes arguments furent vains : le seul point à l'égard duquel j'obtins quelque succès, fut celui d'un délai, qui fut accordé à l'assurance positive que je donnai de fournir des preuves certaines à l'appui de mes soupçons, avant l'expiration du terme désigné.

— Il est vrai, me dit l'intègre magistrat, que les incidents que vous venez de me présenter déposent, jusqu'à un certain point, contre le témoin; mais elles sont à peine suffisantes pour donner lieu à de légers soupçons. Si cependant vous êtes sûr d'obtenir quelques renseignements plus positifs sur le crime mystérieux, et de diriger les poursuites de la justice vers une autre personne, je veux bien retarder l'interrogatoire du prisonnier de quelque temps, jusque après demain, par exemple. Mais rappelez-vous que si, avant ce moment, vous n'avez rien pu produire en sa faveur, il faudra que la loi s'exécute.

CHAPITRE XXVI.

En quittant le magistrat, je fus quelque temps sans savoir à quoi me décider. Ce n'était cependant pas le moment de me laisser aller à cette stupeur qui m'avait saisi en apprenant la triste situation de Glanville. Je fis donc un violent effort sur moi-même pour reprendre mon énergie, et je combinai dans ma tête les moyens les plus efficaces pour mettre à profit le délai qui m'avait été accordé. Enfin une idée que je n'avais point encore eue vint tout à coup s'offrir à mon esprit. Je me rappelai le caractère accompli dans son genre de M. Job Jonson et sa liaison avec Thornton ; et quoiqu'il fût probable que ce dernier ne l'eût pas mis dans la confidence d'un secret si important, cependant, avec la ruse et la pénétration que j'avais

remarquées dans l'esprit du digne Job, il y avait tout lieu de croire que dans le cours de sa liaison avec Thornton, il avait pu observer certaines circonstances qui faciliteraient mes recherches. En outre, comme le proverbe qui dit que qui se ressemble s'assemble, s'applique particulièrement à la compagnie des filous de Londres, il est assez probable que l'honnête Job était honoré de l'amitié de M. Dawson, aussi bien que de la société de M. Thornton, et cette supposition, si elle se vérifiait, deviendrait pour moi bien plus importante encore.

Néanmoins, je ne pouvais me dissimuler que mes espérances reposaient sur des bases bien fragiles, et il y avait des instants où les apparences semblaient tellement contre Glanville, que toute mon amitié suffisait à peine pour repousser le soupçon qu'il avait pu me tromper, et que l'accusation intentée contre lui n'était peut-être pas sans fondement.

Cette idée peu généreuse ne ralentit cependant en rien la rapidité avec laquelle je me dirigeai vers la mémorable boutique de genièvre où j'avais autrefois rencontré M. Gordon. J'espérais m'y procurer son adresse, ou celle du club où il m'avait conduit avec Tringle et Dartmore : car je me flattais de recueillir par l'un de ces deux moyens quelques renseignements sur la personne de M. Job Jonson. Dans le cas contraire j'étais décidé à retourner chez le magistrat, et à employer M^{***}, aux joues enluminées, à la recherche du digne Job.

Ma bonne étoile m'évita tant de peine ; je continuais rapidement mon chemin lorsque le hasard me

fit jeter les yeux du côté opposé de la rue. J'aperçus un homme vêtu dans le dernier goût, c'est-à-dire avec toute l'ostentation et la recherche d'un petit-maître; la partie inférieure de son costume consistait en un pantalon collant de drap bleu, orné de galons sur toutes les coutures, et de bottes à la hussarde, auxquelles étaient adaptés des éperons de cuivre du poli le plus brillant. Il portait en outre un gilet de velours noir parsemé d'étoiles d'or, que recouvrait en partie un surtout vert garni de fourrures, malgré la chaleur de la saison, et enrichi d'une profusion de glands et de brandebourgs, qui attestaient à fois le mauvais goût et l'opulence de l'individu. Un petit chapeau de forme française, couvrant à peine la moitié de la tête, laissait voir de nombreuses mèches bouclées de cheveux noirs, dans lesquels mon expérience de l'art de la toilette me révéla bientôt une perruque. Des moustaches de la même couleur que les cheveux, redressées en crochets avec le plus grand soin, ornaient la lèvre supérieure, et venaient aboutir avec grâce de chaque côté des yeux, qui avaient une malheureuse propension à se diriger de côtés différents. Pour compléter ce portrait, nous ajouterons un certain coloris, qui consistait en une nuance délicate de rouge végétal.

Dès que j'eus jeté un coup d'œil sur ce curieux personnage je passai du côté de la rue où il marchait, et j'observai tous ses mouvements à une honnête distance.

Mon freluquet entra bientôt chez un joaillier dans

la rue d'Oxford ; je l'y suivis quelques minutes après en affectant un air d'insouciance parfaite. Le marchand étalait toute sa bijouterie devant cet important personnage avec le plus grand respect ; ébloui par la splendeur de son gilet et de sa perruque, il s'empressait de le servir, et m'abandonna à son apprenti. Dans toute autre circonstance j'aurais vu avec indignation que *l'air noble* dont je me piquais par-dessus tout n'était pas aussi universellement reconnu que je me l'imaginais. Mais dans ce moment j'étais trop préoccupé pour remarquer l'insulte faite à ma dignité ; affectant de porter toute mon attention sur des cachets que j'avais demandés, j'épiais d'un œil vigilant mon superbe compagnon. Bientôt je le vis prendre une bague en diamants que d'un seul mouvement de l'index il fit disparaître dans le parement garni de fourrures de ses larges manches. Plusieurs objets du même volume furent escamotés en peu d'instants avec la même habileté.

Le *gentilhomme* se leva enfin ; il adressa quelques compliments au joallier sur son excellent goût, lui dit qu'il repasserait le samedi suivant pour la parure qu'il avait commandée, et, prenant gravement congé du bijoutier, il sortit au milieu des nombreuses salutations du marchand et de ses commis. Pendant ce temps j'avais acheté un cachet de peu de valeur, et me dépêchant de quitter la boutique, je suivis ma vieille connaissance : car le lecteur a sans doute deviné depuis longtemps que le *gentilhomme* n'était autre que M. Job Jonson.

L'homme aux deux vertus continuait son chemin

dans la rue d'Oxford d'un pas lent et plein de dignité; il s'arrêta en face de la grille de Cumberland, et regardant négligemment autour de lui comme s'il eût été indécis s'il se joindrait ou non aux oisifs qui se promenaient dans le Parc, il parut enfin se décider en faveur du premier parti. La foule se portait vers les jardins de Kensington, et l'homme aux deux vertus désirant lui accorder l'honneur dangereux de sa société, traversa le Parc comme étant le chemin le plus court, mais le moins fréquent pour s'y rendre.

Aussitôt que je me fus assuré que la société réunie dans la partie du Parc où nous nous trouvions se bornait à un grand garde du corps avec sa femme, une bonne avec plusieurs petits enfants, et un officier des troupes de la compagnie des Indes, qu'une maladie de foie avait rappelé en Europe, j'accostai l'incomparable Job, et après l'avoir salué profondément je lui adressai la parole en ces termes :

— Je suis vraiment charmé, monsieur Jonson, de vous rencontrer de nouveau; permettez-moi de vous rappeler la charmante journée que j'ai passée avec vous dans le voisinage de Hampton-Court. Je m'aperçois à vos moustaches et à votre costume martial que vous êtes entré depuis dans l'armée, et je félicite les troupes britanniques d'une acquisition aussi admirable.

L'assurance de M. Jonson l'abandonna un moment; mais il eut bientôt repris une qualité si naturelle à son caractère. Il jeta sur moi un regard indigné, et relevant sa moustache il sourit amèrement, comme don Fernand d'Ibarra dans *Candide*.

— Morbleu ! monsieur, s'écria-t-il, avez-vous l'intention de m'insulter ? Je ne connais point votre M. Jonson , et je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vu.

— Faites attention , mon cher monsieur Job Jonson, que je puis non-seulement prouver ce que j'avance , mais encore plusieurs autres circonstances que je veux bien taire, telles par exemple que certaines petites méprises de votre part il n'y a qu'un moment dans la boutique d'un joaillier de la rue d'Oxford. Vous agirez peut-être plus prudemment en ne me forçant point à attirer la foule autour de nous et à vous remettre sous la surveillance d'un constable (passez-moi ce langage un peu rude). Vous m'éviterez, je n'en doute pas, la peine d'avoir recours à une mesure aussi désagréable quand je vous aurai affirmé que je vous pardonne de m'avoir privé dans notre dernière entrevue de quelques petits meubles assez commodes, tels qu'un portefeuille et un mouchoir de poche, d'une bourse, chose très-peu philosophique , et d'un bracelet d'or, ornement efféminé. Ce n'est pas tout encore , j'ajouterai qu'il m'est fort indifférent que vous leviez des contributions sur les joailliers et les grands seigneurs, et que je suis bien loin de vouloir troubler vos honnêtes occupations et vos innocents plaisirs. Je vois, monsieur Jonson, que vous commencez à me comprendre ; souffrez que, pour arriver plus promptement à un but si désirable, je vous fasse encore une confidence , et j'espère que la promesse de vous ouvrir ma bourse m'ouvrira votre cœur. Or, voici ce dont

il s'agit : j'ai besoin de votre assistance ; si vous me l'accordez , la récompense que vous recevrez sera proportionnée au service que je réclamerai. Maintenant, monsieur Jonson, sommes-nous amis ?

Ma vieille connaissance partit d'un grand éclat de rire.

— Vraiment , monsieur , me dit-elle , votre franchise m'enchanté, et je ne dissimulerai pas plus longtemps avec vous ; en effet, je m'aperçois que ce serait inutile, et d'ailleurs j'ai toujours adoré la candeur : c'est ma vertu favorite ; dites-moi donc en quoi je puis vous être utile, je suis entièrement à votre disposition.

— Encore un mot, repris-je ; voulez-vous être vrai et sans détours avec moi ? J'ai certaines questions à vous faire , qui ne peuvent en rien compromettre votre sûreté personnelle, et auxquelles il vous sera facile de me répondre franchement, puisque *la candeur est votre vertu favorite*. Pour vous affermir dans des sentiments aussi louables, sachez de plus que ces réponses doivent se faire devant une cour de justice, et qu'en conséquence il sera prudent de les approcher de l'exacte vérité autant que le permettront vos habitudes. En compensation de ce début , qui, je l'avoue, n'est pas très-engageant, je vous répète encore qu'il ne vous sera rien demandé qui ne soit tout à fait étranger à vos propres affaires, et que si vous me servez avec zèle , comme je n'en doute pas , je vous en témoignerai ma reconnaissance de manière à vous placer à l'avenir au-dessus de la nécessité de piller les honnêtes gens et les marchands crédules.

— Je vous renouvelle encore l'assurance que vous pouvez compter sur moi, répondit M. Jonson en mettant avec grâce la main sur son cœur.

— Alors, lui répondis-je, pour en venir au fait, dites-moi, je vous prie, comment vous avez connu M. Thomas Thornton ?

— Ma connaissance avec lui ne date que de quelques mois, répliqua Jonson sans manifester le moindre embarras.

— Et M. Dawson ? continuai-je.

Un léger trouble parut sur ses traits ; il hésita.

— Excusez-moi, monsieur, me dit-il ; mais réellement vous m'êtes entièrement étranger, et je me laisse peut-être prendre dans quelques pièges de la justice : car Dieu sait que je suis aussi novice dans tout ce qui a rapport aux lois que l'enfant qui vient de naître.

Je sentis combien cette remarque était juste, et dans mon zèle pour servir Glanville je regardai le désagrément de me faire connaître à un fripon de cette espèce comme de peu d'importance. Afin donc de faire cesser ses doutes, et de choisir un lieu plus convenable à une pareille conférence, je lui proposai de m'accompagner chez moi. M. Jonson hésita d'abord ; mais mes menaces et mes promesses le firent céder à mon désir.

Ne me souciant pas d'être vu dans la société d'un homme d'un costume aussi magnifique et d'un caractère aussi célèbre, je fis marcher M. Jonson devant moi, et je le suivis de près, ayant soin de ne pas le perdre de vue un instant, afin qu'il ne pût m'échap-

per. Mais je n'avais rien à craindre de semblable : M. Jonson était aussi entreprenant que rusé, et sa pénétration naturelle lui avait bien vite révélé que je n'étais ni un officier de police ni un espion, et que la communication que je lui avais faite ne pouvait tourner qu'à son avantage. C'était donc un bien faible effort de courage de sa part de m'accompagner à mon hôtel.

M. Mivart logeait plusieurs étrangers d'un rang élevé, et les garçons prirent mon compagnon au moins pour un ambassadeur. Il reçut leurs hommages avec cet air noble et protecteur d'un homme d'une haute naissance.

La journée était déjà avancée, et je crus devoir offrir à M. Job Jonson quelques rafraîchissements un peu substantiels. Il accepta ma proposition avec toute la franchise dont il se piquait si justement. Je fis venir des viandes froides et deux bouteilles de vin, et voulant mettre en usage une vieille maxime, je remis à lui parler d'affaires jusqu'après le repas. Je m'entretins avec lui de lieux communs, et dans tout autre moment je me serais fort amusé du mélange comique d'astuce et d'imprudence qui formait le type de son caractère.

Après avoir satisfait son appétit, vidé l'une des bouteilles de vin et avancé l'autre, il s'étendit nonchalamment dans son fauteuil, feignit de tenir les yeux baissés, quoiqu'il jetât souvent sur moi des regards curieux et furtifs, et attendit dans cette attitude le commencement de la conférence. Je pris pour lors la parole en ces termes :

— Vous m'avez dit que vous connaissiez M. Dawson; où est-il maintenant ?

— Je n'en sais rien, répondit Jonson laconiquement.

— Allons, allons, pas de plaisanterie; si vous ne le savez pas, vous pouvez l'apprendre.

— Il est possible que je le puisse avec le temps, répondit l'honnête Job.

— Si vous ne pouvez me dire à l'instant même le lieu de sa résidence, notre conférence est terminée : car cette information est la clef de toutes celles que j'attends de vous.

Jonson garda un instant le silence avant de répondre.

— Vous m'avez parlé ouvertement, me dit-il enfin, ne faites pas les choses à demi : mettez-moi au courant sans préambule du service que je puis vous rendre et de la récompense que vous me destinez, et vous aurez ma réponse. Quant à Dawson, je vous avoue que je l'ai beaucoup connu, que nous avons même fait ensemble certaines équipées qu'il ne me serait pas agréable de mettre au jour, et vous concevrez facilement ma répugnance à vous dire quelque chose sur son compte, à moins que Votre Honneur ne me fasse connaître auparavant ce dont il s'agit.

Je fus un peu démonté par ce discours, et surtout par le regard scrutateur dont il était accompagné. Cependant je n'étais nullement convaincu que je ferais mal d'accéder à cette proposition. J'avais néanmoins plusieurs questions à faire à Jonson avant d'en venir là. D'abord il était possible que Dawson fût

trop lié avec Job pour que ce dernier voulût compromettre sa sûreté; peut-être aussi Jonson ignorait-il les faits que je désirais apprendre de lui; dans ce cas ma confiance deviendrait inutile. Après quelques minutes de réflexion, je lui répondis :

— Un peu de patience, mon cher monsieur Jonson, un peu de patience; vous saurez tout quand il en sera temps; mais je dois d'abord, par intérêt même pour Dawson, vous questionner sur plusieurs choses avant de vous rien révéler. Si votre pauvre ami Dawson courait un danger imminent, et qu'il fût en votre pouvoir de le sauver, ne feriez-vous pas tout ce qu'il faut pour cela?

M. Jonson fit une grimace comique de désappointement.

— Est-ce là tout? dit-il. Non, certes, à moins d'être bien payé pour mes peines.

— Comment! m'écriai-je d'un ton de reproche, est-ce ainsi que se montre votre amitié? Il me semblait que vous m'aviez dit tout à l'heure que Dawson était un ancien associé sur lequel vous pouviez compter.

— Un ancien associé, j'en conviens; mais pour pouvoir compter sur lui, c'est autre chose. Il y a quelque temps que je me suis trouvé dans une grande pénurie d'argent, Thornton et Dawson avaient, Dieu sait comment! près de deux mille livres sterling en leur possession : croiriez-vous que je ne pus tirer un sou de Dawson, et que ce grippe-tout de Thornton finit par accaparer la somme entière?

— Deux mille livres! répétais-je avec calme quoi-

que mon cœur battît violemment ; c'est une somme bien considérable pour un pauvre diable comme Dawson. Combien de temps y a-t-il de cela ?

— Environ deux ou trois mois , répondit Jonson.

— Dites-moi, je vous prie; vous êtes-vous souvent trouvé avec Dawson en dernier lieu ?

Jonson répondit affirmativement.

— Vraiment ! je croyais vous avoir entendu dire il y a quelques minutes que vous ne connaissiez pas sa demeure.

— C'est la vérité , répliqua froidement Jonson ; je ne le voyais jamais chez lui.

Je gardai le silence , pesant rapidement dans mon esprit l'avantage ou le danger qui pouvait résulter d'une confiance faite à cet homme.

Pour réduire ce problème à sa plus simple expression, il s'agissait de savoir s'il avait le pouvoir ou non de me servir. Dans ce dernier cas, il ne pouvait pas m'empêcher d'agir , et il me serait à peu près égal qu'il connût mes projets. Si , au contraire , il pouvait m'être utile, il était difficile de savoir si je réussais mieux près de lui en employant la ruse qu'en lui parlant sans détour. D'un autre côté , je devais craindre qu'en agissant avec trop de franchise à son égard il ne prévînt Dawson et son ami de mes projets , et que l'un et l'autre n'en profitassent pour m'échapper. Mais l'indifférence qu'il avait montrée pour Dawson rendait cette supposition peu probable. Le meilleur parti était donc de ne lui rien cacher : car si Jonson était certain que sa sûreté personnelle ne courrait aucun risque , et si la promesse d'une

forte récompense le décidait à abandonner la cause des coupables , pour servir celle de l'innocence , j'aurais le double avantage d'apprendre de lui ce qu'il savait déjà , et de me procurer par sa ruse et son habileté d'autres renseignements qui me seraient de la plus grande importance. En outre, en dépit de ma vanité et de l'opinion favorable que j'avais de ma pénétration, je ne pouvais me dissimuler cependant qu'elle serait terriblement en défaut devant la longue expérience d'un vieux pécheur tel que M. Jonson. Mettez un voleur à la recherche d'un voleur, est un vieil adage dont je ne pus m'empêcher de reconnaître la justesse. Je me décidai donc à lui tout découvrir.

J'approchai mon siège de celui de Jonson ; je le regardai fixement, et prenant un ton grave , mais plein de franchise, je lui esquissai brièvement la situation de Glanville (sans toutefois le nommer), et l'accusation de Thornton. Je lui fis part également de mes soupçons à l'égard de ce dernier, et de mon désir de connaître la résidence de Dawson, que Thornton semblait vouloir tenir secrète. Je conclus mon discours en lui faisant la promesse solennelle que, s'il parvenait à découvrir les véritables coupables, je lui assurerais dès l'instant même une pension de trois cents livres sterling pour le reste de ses jours.

Pendant cette communication Job gardait un profond silence, tenait les yeux baissés et ne manifestait d'autre signe d'intérêt qu'en faisant de temps en temps un léger mouvement des sourcils. Cependant lorsque j'en vins à la conclusion, la promesse des trois cents livres sterling de rente parut lui chatouiller

agréablement les oreilles, et sa physionomie éprouva un changement visible ; il se frotta les mains d'un air de satisfaction ; un sourire soudain fit briller ses yeux qui furent presque cachés un instant au milieu des plis nombreux qu'il avait occasionnés ; mais ce sourire s'évanouit aussi rapidement qu'il s'était montré, et se tournant vers moi, il me dit d'un ton grave et sérieux :

— Je suis enchanté, monsieur, que vous m'ayez mis au courant de l'affaire ; nous pourrions maintenant réfléchir à ce qui doit être fait. Quand à Thornton, je crains bien que nous n'en tirions pas grand'chose : c'est un vieux pécheur dont la conscience est plus dure qu'un rocher ; mais j'espère davantage de Dawson. Si vous le permettez, je vais vous quitter pour aller réfléchir seul à un projet qui exige une mûre délibération. Je viendrai vous voir demain avant dix heures, puisque vous me dites que les choses sont si pressées, et j'espère alors que vous n'aurez pas à regretter d'avoir placé votre confiance dans un homme d'honneur.

En parlant ainsi, M. Job Jonson versa dans son verre le reste du vin de la seconde bouteille, l'éleva au jour avec tout l'air d'un connaisseur, et termina ses libations par un mouvement de lèvres accompagné d'un soupir prolongé, mais qui n'avait rien de douloureux.

— Ah ! monsieur, me dit-il, le bon vin est un stimulant merveilleux pour l'esprit ; mais je suis un vrai philosophe, et je ne bois jamais plus de mes deux bouteilles.

En disant ces mots, ce vrai philosophe prit congé de moi.

Dès que je fus débarrassé de sa présence toutes mes pensées se reportèrent sur Hélène ; il m'avait été impossible d'aller chez elle ou de lui écrire de toute la journée. Je craignais vivement que mes précautions n'eussent été vaines et que l'emprisonnement de Glanville ne fut parvenu à ses oreilles et à celles de sa mère. L'esprit assiégé de ces inquiétudes et sans remarquer qu'il était déjà tard, je dirigeai mes pas du côté de Berkeley-Square.

Le domestique auquel je m'adressai me dit d'un air tranquille que lady et miss Glanville étaient seules à dîner.

— Elles se portent donc bien ? lui demandai-je.

Il me répondit affirmativement, et le cœur délivré d'une affreuse inquiétude, je revins chez moi pour écrire à Glanville une longue et consolante lettre.

CHAPITRE XXVII.

Exact à sa parole, M. Jonson vint chez moi le lendemain matin. J'étais à la torture pendant les dernières heures qui précédèrent son arrivée, et l'aimable accueil que je lui fis était bien capable de mettre à son aise un homme aussi timide que M. Jonson.

Je le priai de s'asseoir, et voyant mon déjeuner tout disposé sur la table, il remarqua que l'air du matin lui donnait toujours un appétit d'enfer. Je le compris et j'avançai de son côté l'assiette avec les petits pains. Il se mit immédiatement à l'œuvre, et ses mâchoires eurent bientôt tellement à faire que je crus inutile de les déranger dans cette occupation ; enfin après la première chaleur de l'action, M. Jonson prit lui-même la parole.

— J'ai réfléchi à l'affaire en question, Votre Honneur, et je crois qu'il y a moyen de confondre les scélérats, car je pense comme vous que Dawson et Thornton sont les vrais coupables. Mais cette affaire est de la plus grande importance ; elle présente d'immenses difficultés et même de grands dangers personnels. Ma vie sera peut-être le prix de mon dévouement ; vous ne devez donc pas être étonné si j'accepte l'offre des trois cents livres de pension, en cas que je réussisse dans cette entreprise, quoique je puisse vous assurer que mon intention était d'abord de ne rien recevoir : car je suis bienfaisant par nature, et j'aime à trouver l'occasion de faire une bonne action. Vraiment, monsieur, si j'étais seul dans le monde, il n'y aurait pas d'homme plus désintéressé que moi ; la vertu trouve en elle-même sa récompense. Mais Votre Honneur sait qu'un vrai moraliste ne doit oublier ses devoirs sous aucun prétexte ; j'ai une petite famille pour laquelle ma perte serait un malheur irréparable, et c'est, je vous jure, la seule raison qui m'engage à profiter de votre générosité.

Le moraliste termina son discours en tirant de la poche de son gilet un papier qu'il me présenta en s'inclinant avec son respect accoutumé.

Je jetai un coup d'œil rapide sur l'écrit. C'était une obligation dans toutes les formes par laquelle je m'engageais, dans le cas où Job Jonson fournirait avant l'expiration de trois jours les preuves suffisantes pour faire mettre en jugement les véritables assassins de sir John Tyrrell, à assurer audit Job Jonson une pension annuelle de trois cents livres sterling.

— Je signerai cet écrit avec beaucoup de plaisir, lui dis-je ; mais permettez-moi, *par parenthèse*, de vous faire observer que, puisque vous acceptez cette pension dans le seul intérêt de votre petite famille, vos enfants resteront sans pain si vous venez à perdre la vie.

— Pardonnez-moi, Votre Honneur, répliqua Job, qui ne parut nullement démonté par la justesse de mon observation : *Je puis faire assurer ma vie.*

— Je n'y pensais pas, dis-je en signant le papier, que je lui rendis ensuite ; mais venons au fait.

Jonson examina d'un air grave et avec la plus grande attention le document intéressant que je venais de lui remettre ; il le renferma soigneusement dans trois enveloppes de papier et le mit dans un grand portefeuille rouge, qu'il serra ensuite dans une poche intérieure de son gilet.

— C'est juste, monsieur, venons au fait ; mais, dit-il, avant de commencer, il faut cependant que vous me donniez votre parole d'honneur que vous garderez le plus profond secret sur la communication que je vais vous faire.

— J'y consens, pourvu que ce secret ne nuise en rien à l'exécution de mes projets.

Job ne fit aucune objection et continua ainsi :

— Vous me pardonnerez si, pour arriver au point principal, je suis forcé de reprendre les choses d'un peu haut.

Je fis un signe d'assentiment, et Job reprit en ces termes :

— Je connais Dawson depuis quelques années ; no-

tre liaison commença à Newmarket. Vous saurez que j'ai toujours eu un léger penchant pour les courses de chevaux. C'était un garçon fou et étourdi, qui se laissait facilement entraîner dans de mauvais pas, mais qui était toujours des premiers à en sortir; enfin, quand sa prodigalité l'eut forcé à devenir des nôtres, nous le regardâmes comme un instrument utile, mais en même temps comme un homme qui, assez perversi pour entreprendre une mauvaise action, était trop faible pour l'achever; aussi l'employions-nous souvent sans jamais lui donner notre confiance. L'expression des *nôtres*, qui, je m'en suis aperçu, a excité votre curiosité, signifie simplement un corps organisé furtivement et restreint aux seuls exploits qui peuvent se faire aux courses. Je crois devoir faire mention de cette circonstance, ayant l'honneur d'appartenir à plusieurs autres sociétés, dans lesquelles Dawson n'aurait jamais pu être admis.

A la fin notre club se divisa, et Dawson fut livré à ses propres ressources. Son père vivait encore; mais il était fort mal avec lui, et il se trouva dans une situation très-gênée. Il vint me voir avec une mine piteuse, et me raconta sa position d'un ton si déplorable que je pris compassion du pauvre diable. Je le fis recevoir par mon influence dans une compagnie de braves garçons auxquels, en sortant d'ici hier soir, j'ai été faire visite. Je le pris sous ma protection spéciale, et je l'instruisis, autant que son intelligence étroite et bornée pouvait le permettre, dans quelques-unes des règles brillantes de ma

profession ; mais l'ingrat retourna bientôt à ses anciennes habitudes, et il me déroba la moitié d'un butin que je l'avais aidé à gagner. Je hais l'ingratitude et la trahison, Votre Honneur ; il n'y a rien de plus indigne de gens comme il faut.

Je le perdis longtemps de vue ; mais il y a environ deux ou trois mois qu'il reparut dans la ville, et qu'il commença à suivre nos assemblées avec Thornton qui en était devenu membre quelque temps auparavant. Dans cet intervalle Dawson avait perdu son père, et je pensai que la prospérité dont il paraissait jouir était due à son nouvel héritage. Je me trompais ; le vieux Dawson avait fait son testament de telle façon que son fils n'eut pas même à sa disposition de quoi payer ses dettes ; de sorte qu'avant de revenir à Londres il fut obligé d'abandonner à ses créanciers son usufruit, seule part que son père lui eût réservée. Néanmoins maître Dawson me parut au faîte de la roue de fortune : il avait des chevaux et il menait un train de prince ; enfin sa prodigalité n'aurait pas eu de fin si Thornton ne l'avait sucé comme un vampire.

Ce fut à cette époque que je demandai à Dawson une bagatelle pour m'empêcher d'être mis en prison ; j'étais malade au lit et incapable de m'aider. Croiriez-vous, monsieur, que le misérable m'envoya au diable, et que Thornton répondit *amen* ? Je n'oubliai pas l'ingratitude de mon protégé, quoique j'eusse l'air de n'y plus penser lorsque je fus rétabli. Dès que je pus mettre un pied dehors, il me fut facile de pourvoir à tous mes besoins : car il faut être fou

pour se laisser mourir de faim dans une ville telle que Londres. Les finances de Dawson diminuaient à mesure que les miennes augmentaient, son esprit s'affaiblissait aussi sensiblement. Il était sombre et rêveur ; il ne se mêlait plus dans nos parties, et il devint graduellement un membre inutile de notre corporation. Pour augmenter sa mélancolie, il assista un matin à l'exécution d'un pauvre diable de nos confrères. Ce spectacle produisit sur lui une profonde impression, et depuis ce moment il tomba par degrés dans un état déplorable. On l'entendait souvent parler seul ; il n'osait plus rester dans l'obscurité, et il commençait à dépérir rapidement.

Un soir que j'étais seul avec lui, il me demanda si mes fautes ne me causaient pas des instants de remords, et il ajouta en soupirant que je n'avais pas la conscience chargée d'un crime aussi énorme que le sien. Je le pressai de me l'avouer ; mais il s'y refusa. Cependant en rapprochant cette circonstance avec celle de son opulence subite et la mort mystérieuse de sir John Tyrrell, je commençai à concevoir quelques soupçons. A cette époque, et depuis que Dawson avait reparu, il était souvent question entre nous de l'assassinat extraordinaire qui occupait alors l'attention générale ; et comme Dawson et Thornton avaient été appelés comme témoins devant le *coroner*, nous les questionnions souvent à ce sujet. Dawson pâlisait toujours et évitait de répondre ; Thornton, au contraire, entrait dans tous les détails avec son impudence ordinaire. La répugnance de Dawson à parler de cet assassinat augmenta encore mes soup-

cons, qui furent confirmés par plusieurs conversations que j'eus avec mes camarades. Ils me dirent que lorsque Dawson tombait dans ses accès d'hypochondrie, il faisait souvent allusion à un horrible crime qu'il disait avoir commis, et aux remords qui le poursuivaient sans cesse.

L'état de Dawson empirait tous les jours. Sa santé disparaissait à vue d'œil; il tressaillait au moindre bruit, et il finit par boire avec excès. Dans ses moments d'ivresse il lui échappait des paroles qui faisait dresser les cheveux sur la tête de nos camarades encore peu aguerris.

Nous ne devons pas souffrir cela plus longtemps, dit un jour Thornton à qui l'effronterie et la hardiesse donnaient autant d'empire sur l'assemblée que s'il en avait été le chef; ses folies et ses paroles extravagantes pourraient produire un mauvais effet sur nos plus jeunes têtes. Sous ce prétexte, Thornton fit transporter le malheureux Dawson dans un lieu connu seulement des chefs de la compagnie, et destiné à recevoir les personnes atteintes de la même maladie dont les discours pourraient être dangereux à la santé de leurs co-associés. Plusieurs misérables y étaient enfermés depuis longtemps, et devaient être privés pour jamais de la lumière des cieux. Les favoris des ténèbres doivent avoir leurs victimes et leurs prisons d'état, de même que ceux des rois.

Mais je n'abuserai pas plus longtemps de votre patience. Hier au soir, après avoir reçu votre obligeante confiance, je me rendis à l'assemblée. Thorn-

ton s'y trouvait, et il me parut même de fort mauvaise humeur. Tandis que nous étions tous deux dans un coin de l'appartement, je lui parlai négligemment de son accusation à l'égard de votre ami (car j'ai appris depuis que c'était sir Reginald Glanville), qui est un de mes anciens amis aussi. Vous pouvez sourire, monsieur, mais je vous jure que j'ai vidé sa poche un soir à l'Opéra. Thornton parut surpris de me voir si promptement informé d'un fait sur lequel il avait gardé le plus grand secret. J'expliquai cette circonstance par l'adresse avec laquelle je savais me procurer des informations sur tout ce qui se passait. Il me dit alors inconsidérément qu'il regrettait l'accusation qu'il avait portée contre le prisonnier, et qu'il était fort inquiet des recherches qu'on faisait pour trouver Dawson. Convaincu plus que jamais de son crime, je le quittai pour aller faire une visite au prisonnier.

Dans la crainte qu'il ne s'évadât, Thornton l'avait fait mettre dans la partie la plus secrète de la maison. La solitude et l'obscurité de ce lieu, jointes aux remords de Dawson, avaient produit un effet terrible sur son esprit naturellement faible, et la violence de ses remords était poussée à un tel excès, que, malgré ma longue expérience, je n'ai jamais rien vu qui en approchât.

La vieille femme, ou l'Hécate de ce lieu (vous voyez que j'ai fait des études classiques), eut beaucoup de peine à m'admettre en sa présence, car Thornton lui avait fait de grandes menaces si elle désobéissait à ses instructions. Elle n'osa pourtant

pas résister à mes ordres ; j'eus en conséquence une longue entrevue avec le misérable prisonnier. Il est fermement convaincu que Thornton a dessein de l'assassiner, et il dit que, s'il pouvait se sauver de son cachot, il se remettrait entre les mains du premier magistrat qui se trouverait sur sa route.

Je lui dis qu'un homme innocent était accusé du crime dont il *savait* bien que lui et Thornton étaient seuls coupables ; et, prenant le rôle d'un prédicateur, je l'exhortai, s'il voulait obtenir le pardon de ses fautes, à en faire une fidèle et entière confession, qui, en sauvant l'innocent, livrerait le coupable. Je lui fis aussi entrevoir que cette confession pourrait bien lui faire obtenir sa grâce, et je lui promis d'employer tout le zèle et la diligence possible pour le faire évader de sa prison actuelle.

Il me répondit qu'il ne souhaitait pas de vivre davantage ; que son esprit était en proie à d'affreuses tortures, et qu'il n'attendait d'autre consolation dans ce monde que celle de pouvoir adoucir ses remords par l'aveu de son crime, et l'espérance d'en obtenir le pardon dans l'autre en l'expiant sur un échafaud. Le pauvre diable ajouta encore plusieurs choses de ce genre qu'il accompagna de soupirs et de gémissements. J'aurais voulu obtenir la révélation de son crime sur le lieu même, mais il est décidé à ne la faire qu'à un ecclésiastique ; il m'a même prié de lui en procurer un. Je lui ai peint d'abord la chose comme impossible, mais touché par ses souffrances et ses remords, je lui ai promis de lui en amener un ce soir. Ma première idée était de prendre moi-même le cos-

tume du *ratichon* et de faire l'affaire moi seul ; mais depuis j'ai adopté un meilleur plan.

Ma réputation n'étant pas aussi irréprochable qu'elle devrait l'être aux yeux des magistrats, une révélation de ma part pourrait ne pas être accompagnée de tout le poids désirable, et ne pas inspirer autant de confiance que si elle venait d'un gentilhomme tel que vous par exemple. En second lieu, il ne serait pas convenable que je comparusse contre un membre de la confrérie, pour deux raisons : d'abord parce que je suis lié par un serment solennel qui me le défend, et qu'ensuite une telle action me ferait courir un grand risque d'aller rejoindre sir John Tyrrell dans l'autre monde. Voici donc ce que j'ai pensé : ce serait de vous introduire vous-même sous le costume d'un prêtre. De cette manière vous pourriez recevoir la confession de Dawson, et même la prendre par écrit. Ce plan, je l'avoue, n'est pas sans difficulté ni sans danger : car il faut non-seulement tromper Dawson sur votre véritable profession ; mais encore vous faire passer pour un de nos confrères auprès de Brimstone Bess. Car je n'ai pas besoin de vous dire qu'un pasteur pourrait frapper longtemps à sa porte avant de se faire ouvrir. Or il est nécessaire, par conséquent, que vous gardiez un profond silence, à moins qu'elle ne vous interroge, et j'aurai soin d'avance de dicter les réponses que vous aurez à faire dans ce cas ; autrement elle reconnaîtrait la ruse, et, si quelqu'un des nôtres était dans la maison, nous pourrions bien ne pas en sortir tels que nous y serions entrés.

— Il me semble, mon cher monsieur Jonson, répondis-je, qu'il y a un plan plus facile à suivre que tout cela : c'est d'informer tout simplement les officiers de la police, du lieu où Dawson est retenu : car je pense qu'ils réussiraient sans difficulté ni danger à l'arracher des bras de mistress Brimstone Bess.

Jonson sourit.

— Je ne jouirais pas longtemps de ma pension, Votre Honneur, si je m'avisais de faire une pareille équipée : avant qu'il ne se passât une semaine, je n'aurais plus rien à démêler avec les affaires de ce monde. Vous-même, si vous m'accompagniez ce soir, vous seriez incapable de jamais retrouver le lieu où je vous conduirai, quand vous seriez aidé dans vos recherches de tous les agents de police de la capitale. D'ailleurs Dawson n'est pas le seul dans cette maison qui soit exposé à la rigueur des lois, il en est d'autres que je n'ai nulle envie d'envoyer à la potence ; Dieu me préserve de les trahir ! Ainsi, je ne vois d'autre plan à suivre que celui que je viens de vous proposer ; s'il ne vous convient pas il faudra bien tâcher d'en découvrir un autre, mais cela demandera du temps.

— Non, mon bon monsieur Job, répondis-je, je suis prêt à vous suivre. Cependant ne vaudrait-il pas mieux faire évader Dawson plutôt que de prendre sa déposition ? Une déclaration verbale de sa part vaudrait tous les écrits du monde.

— Vous avez raison, répliqua Job, et, s'il est possible de donner le change à Bess, nous prendrons certainement ce parti. Mais n'abandonnons pas l'os pour

courir après l'ombre ; obtenons d'abord sa confession, nous songerons après à assurer sa fuite. J'ai pour agir ainsi une raison que vous approuveriez si vous aviez vu autant que moi de ces pécheurs repentants. Aussi longtemps que Dawson restera enfermé dans une prison obscure, il croira voir le diable dans tous les coins, et il n'aura pas de plus grand désir que de confesser son crime ; mais mettez-le au grand jour , et ses bonnes résolutions pourraient bien finir par chanceler. La solitude et les ténèbres sont des stimulants pour la conscience dont nous ferons sagement de profiter.

— Vous raisonnez admirablement, m'écriai-je, et et je suis impatient de vous suivre. A quelle heure partirons-nous ?

— Un peu avant minuit ; mais il faut d'abord que Votre Honneur se soumette à recevoir quelques instructions préliminaires. Je serai votre instituteur, et j'espère bientôt vous mettre en état de répondre convenablement aux questions de la vieille dame. Ainsi, par exemple, si Bess vous faisait cette question : Eh bien ! mon petit ratichon deffardeur, es-tu d'avis de picter la rouillarde ou de jaspiner dans l'antiffe * ? que répondriez-vous ?

— Ma foi, je n'en sais rien, monsieur Jonson.

— N'importe, nous sommes tous très-ignorants, et nous n'acquérons pas la science dans un jour. En attendant je trouverai moyen de vous apprendre d'ici

* Eh bien ! mon petit prêtre voleur, es-tu d'avis de boire la bouteille ou de parler à l'Église ?

à ce soir le *latin* dont vous pourrez avoir besoin, et je vais maintenant préparer la vieille dame à recevoir un jeune confrère encore un peu novice dans la profession. Il est nécessaire de songer à votre déguisement. Ce lieu ne me semble guère convenable pour cela : si nous allions chez moi ?

— Vous me faites beaucoup d'honneur, lui dis-je un peu surpris de cette proposition.

— Je demeure dans Charlotte-Street-Bloomsbury, n° ***. Vous me demanderez sous le nom du capitaine Douglas, dit Job avec dignité ; nous dînerons à cinq heures, afin que je puisse vous mettre au fait de certaines choses avant de partir.

— De tout mon cœur, répondis-je.

M. Jonson se leva alors, me recommanda de nouveau le secret, et prit congé de moi.

CHAPITRE XXVIII.

Malgré mon amour pour les entreprises et les aventures extraordinaires, je ne puis dire cependant que j'aurais choisi celle qui se préparait, pour l'amusement de ma soirée, si j'avais suivi ma propre volonté; mais la situation de Glanville éloignait de moi toute idée d'égoïsme, et, loin de craindre le danger auquel j'allais m'exposer, j'attendais avec impatience l'instant d'aller rejoindre Jonson. J'avais encore bien des heures de loisir avant celle de mon rendez-vous, et en pensant à Hélène je ne restai pas longtemps indécis sur la manière dont je les employerais. Je partis pour Berkley-Square. Lady Glanville se leva avec empressement lorsque j'entrai chez elle.

— Avez-vous vu sir Reginald, me dit-elle, et savez-vous où il est ?

Je lui répondis d'un air indifférent qu'il avait quitté Londres pour quelques jours, dans l'intention d'aller respirer l'air de la campagne.

— Vous me rassurez ; les manières de Seymour m'avaient donné beaucoup d'inquiétude. Il avait l'air si embarrassé en nous disant que son maître était parti que je craignais qu'il ne lui fût arrivé quelque accident.

Je pris un siège près d'Hélène, qui paraissait uniquement occupée à une bourse qu'elle faisait. Tandis que je lui disais à l'oreille des choses qui coloraient ses joues d'un vif incarnat, lady Glanville m'interrompit en me demandant si j'avais lu les journaux, et, sur ma réponse négative, elle me montra un article dans le *Morning-Herald*, qui, dit-elle, avait fait le sujet de leurs conjectures pendant toute la matinée. Il était ainsi conçu :

« Il y a deux jours qu'un homme, distingué par
» son rang et ses talents, a été conduit devant le
» magistrat de ***. Depuis ce moment il a subi un
» interrogatoire particulier dont la nature ainsi que
» le nom de l'individu sont encore un profond se-
» cret. »

Je crois avoir assez d'empire sur moi-même pour n'avoir laissé échapper aucun signe extérieur d'émotion en apprenant ainsi le plus grand malheur que j'eusse à redouter. Je parvins donc à cacher le trou-

ble affreux que cet article excita dans mon cœur. J'eus l'air au contraire aussi étonné que lady Glanville, et je joignis mes conjectures aux siennes, jusqu'à ce que, se rappelant ma position vis-à-vis de sa fille, elle crut devoir me laisser seul avec elle.

Pourquoi les tête-à-tête des amants offrent-ils en général si peu d'intérêt à ceux qui y sont étrangers, puisqu'il n'existe pas un être qui n'ait aimé? L'expression de tout autre sentiment est agréable à entendre; l'amour seul fatigue et ennuie. Mais l'entrevue de cette matinée était loin de ressembler à celles qui ont lieu pour l'ordinaire quand l'amour est encore si nouveau. Je n'avais pas la force de me livrer à un bonheur qui pouvait être si facilement troublé, et quoique je dissimulasse ma froideur et mes inquiétudes aux yeux d'Hélène, je me serais cru coupable en montrant même l'apparence des transports, tandis que Glanville était en prison, et sous le poids d'une accusation qui menaçait son honneur et sa vie.

Il était plus de quatre heures lorsque je quittai Hélène ; je me jetai dans un carrosse de place et me fis conduire directement dans Charlotte-Street. L'honorable Job me reçut avec sa dignité et son aisance habituelles. Son appartement était orné dans le dernier goût ; on marchait partout sur des tapis de Bruxelles ; des glaces convexes étaient renfermées dans des parquets richement dorés et surmontés d'aigles ; les chaises étaient en bois de rose, garnies de coussins de coton imprimé ; les foyers d'acier brillant étaient remplis de fleurs découpées en papier jaune : tout, en un mot, offrait aux yeux cette espèce

d'élégance de tapissier qui n'est pas toujours de bon goût. Jonson semblait fier de son appartement, dont je lui fis compliment.

— Ce n'est pas tout, me dit-il ; ma propriétaire, qui est veuve, me prend pour un officier à la retraite, et elle me suppose l'envie de l'épouser : pauvre femme ! Il est vrai qu'il y a un prestige attaché à mes cheveux noirs et à mon habit vert, dont je suis moi-même surpris. Qui consentirait à être un voleur mal mis lorsqu'il y a tant d'avantage à être un filou petit-maître ?

— C'est juste, monsieur Jonson ! mais vous avouerais-je mon étonnement de voir un homme de votre qualité et de vos talents s'abaisser jusqu'à exercer la partie la moins noble de son art ? car je croyais que l'emploi de vider les poches était abandonné aux voleurs plébéiens ; mais j'ai appris à mes dépens que vous ne dédaigniez pas ce talent secondaire.

— Votre Honneur parle comme un juge : le fait est que je mépriserais ce que vous appelez à si juste titre la partie la moins distinguée de la profession, si je ne croyais y répandre un charme et une dignité que nul autre dans ce genre ne possède au même degré que moi. Pour vous donner une idée de la dextérité avec laquelle je fais agir mes doigts, je vous dirai que j'ai été quatre fois dans la boutique où j'ai *emprunté* la bague de diamant que j'ai maintenant au petit doigt, et que les quatre fois j'en ai rapporté quelques preuves de mes visites. Le joaillier est si loin de concevoir des soupçons sur mon compte qu'il m'a fait deux fois l'honneur de me raconter la triste

histoire des pertes dont j'étais moi-même l'auteur, et je ne doute pas qu'avant quelques jours je n'entende parler de la bague de diamant et de la circonstance de votre visite au moment même où elle a disparu. Convenez qu'il serait dommage qu'un excès d'orgueil réprimât l'essor des talents dont la nature m'a favorisé. Mépriser cette partie de l'art dont je m'acquitte si bien serait, selon moi, aussi absurde que l'auteur d'un poème épique qui dédaignerait la composition d'une épigramme, ou un habile musicien qui ne ferait aucun cas de l'harmonie d'une chanson sans faute.

— Bravo ! monsieur Jonson, je vois qu'un homme d'un vrai mérite peut donner du relief même à des bagatelles.

J'en aurais dit davantage ; mais je fus interrompu par la propriétaire, qui entra dans l'appartement. C'était une femme de bonne mine, ayant une toilette très-soignée, et paraissant âgée environ de trente-neuf ans et onze mois, ou, pour être moins précis, elle était entre *trente et quarante*. Elle vint annoncer que le dîner était servi en bas. Nous descendîmes, et nous trouvâmes une table couverte d'un repas somptueux de roastbeef et de poisson. Ce premier service fut suivi de ce mets si estimé du peuple, un canard aux pois verts.

— Sur mon honneur, monsieur Jonson, lui dis-je, vous traitez comme un prince ; la dépense de vos semaines doit être assez considérable pour un homme seul.

— Je l'ignore, répondit monsieur Jonson avec

indifférence ; je n'ai encore payé ma belle hôtesse qu'en compliments, et il est probable que je continuerai à agir de même à l'avenir.

Après dîner nous remontâmes dans l'appartement que Jonson appelait avec emphase *le sien* ; il commença alors à m'initier dans les finesses de *l'argot*. J'avais déjà reçu à Cambridge quelques notions élémentaires de ce langage, qui me rendirent plus faciles et moins abstraits les préceptes de M. Jonson. Ces leçons nous occupèrent jusqu'au moment où il fallut songer à mon déguisement. M. Job me fit alors entrer dans sa chambre à coucher. Je heurtai contre un coffre énorme, et quand M. Jonson entendit l'anathème involontaire que cet accident fit sortir de ma bouche, il me dit :

— Veuillez bien, monsieur, je vous prie, le changer de place.

J'essayai effectivement, mais sans pouvoir y réussir.

— Votre Honneur n'a sans doute jamais vu un écrin aussi pesant, dit en souriant M. Jonson.

— Un écrin !

— Oui, un écrin, car il est rempli *de pierres précieuses* ! En quittant cette maison j'aurai probablement un mémoire assez bien conditionné couché sur les livres de ma bonne hôtesse ; mais en partant je ne manquerai pas de lui recommander expressément bien de veiller sur mon écrin. Du reste ce serait un véritable trésor pour Mac-Adam : car en pilant son contenu il ferait une rue tout entière.

En disant ces mots M. Jonson ouvrit une armoire

d'où il retira un habillement complet de drap noir un peu rapé.

— Tenez ! me dit-il d'un air satisfait, tenez ! ceci vous aidera à faire le premier pas vers la chaire.

Je quittai mes vêtements, non sans pousser quelques soupirs en pensant à l'étrange métamorphose que j'allais subir. Je me mis à endosser lentement le costume ecclésiastique. Il était beaucoup trop large et trop court pour moi ; mais Jonson, me faisant tourner devant lui comme si j'eusse été son fils aîné qu'il aurait mis pour la première fois en culottes, déclara avec un sérieux énergique que ce costume semblait être fait pour moi.

Mon amphitryon ouvrit ensuite une boîte en fer blanc, de vastes dimensions, d'où il prit des cosmétiques et des fards de plusieurs espèces. Mon amitié pour Glanville était seule capable de me faire soumettre à l'opération que j'eus à supporter. Mon pauvre teint, pensai-je avec douleur, est à jamais perdu. Pour couronner l'œuvre M. Jonson abattit de deux ou trois coups de ciseaux ma belle chevelure, et me couvrit la tête d'une épaisse perruque rousse, mais admirablement faite. Lorsque ma toilette fut terminée de la tête aux pieds, Job me plaça devant une grande glace, où je pus prendre une juste idée de ma personne.

J'y serais resté une éternité sans parvenir à reconnaître ni ma taille ni mes traits. Il me semblait que mon âme venait de subir la métempsycose, et que mon nouveau corps n'avait pas conservé la plus faible parcelle de l'ancien. Le fait est que je ne trou-

vai rien d'outré ni de ridicule dans mon individu , tant M. Jonson avait mis d'habileté à arranger mon déguisement. Je l'accablai de compliments, qu'il prit au pied de la lettre , et vraiment jamais filou ne fut plus fier de son métier.

— Mais , lui dis-je , à quoi bon ce déguisement ? Vos amis doivent être assez versés dans les mystères de votre art pour découvrir la ruse au premier coup d'œil ; et puisqu'ils ne m'ont jamais vu , je pourrais tout aussi bien me montrer *in propria personâ*.

— C'est assez juste ; mais vous ne réfléchissez pas que vous seriez reconnu ensuite sans déguisement. Nos amis fréquentent Bond-Street aussi bien que Votre Honneur , et vous pourriez bien dans ce cas sauter le pas.

— Vous m'avez convaincu ; mais avant de partir , j'ai encore un mot à vous dire. Je vous avoue que je regarde la déposition par écrit de Dawson comme un point très-secondaire. Si elle n'est pas soutenue par quelque preuve plus positive, elle ne sera pas suffisante pour faire absoudre Glanville et convaincre les véritables coupables du crime dont on l'accuse. Ainsi donc, après avoir reçu la confession de Dawson, nous ne devons négliger aucun moyen d'assurer sa fuite. La répugnance que vous avez montrée ce matin à adopter ce parti me fait insister plus fortement sur la nécessité de l'employer.

— Je répète encore à Votre Honneur que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour la réussite de notre entreprise, non-seulement par cet amour de la vertu qui est gravé dans mon âme, et dont je suis les

lois toutes les fois qu'une trop forte tentation ne vient pas la faire chanceler, mais encore par le souvenir plus mondain de la pension annuelle qui doit ne m'être accordée qu'en cas de *succès*. Vous dire que je n'ai aucune objection à relâcher Dawson serait tromper Votre Honneur : car j'en ai vraiment : d'abord, parce que je crains qu'il ne jase sur certaines affaires étrangères au meurtre de sir John Tyrrell, et en second lieu, parce que je me fais un cas de conscience de contribuer à sa fuite. Ces chances présentent l'une et l'autre de grands dangers pour moi; mais aussi on ne gagne point trois cents livres sterling de rente en gardant ses mains dans ses poches.

— Vous êtes un homme de sens, monsieur Jonson. Je suis persuadé que vous en viendrez à votre honneur dans cette entreprise, et que vous jouirez longtemps de la récompense qui en sera le prix.

Comme je disais ces mots, le garde-nuit cria onze heures en passant sous nos croisées. Jonson, se levant brusquement, changea ses vêtements élégants contre de plus simples, puis il jeta un manteau écossais sur ses épaules, et il m'en donna un semblable dont je m'enveloppai avec soin. Nous descendîmes l'escalier sans bruit, et Jonson ouvrit la porte de la rue au moyen d'un passe-partout, qu'il serra dans sa poche lorsque nous fûmes sortis de la maison.

CHAPITRE XXIX.

Tandis que nous poursuivions notre chemin dans Tottenham-Court-Road, où nous espérions trouver une voiture de place, mon compagnon me fit sentir de nouveau, dans les termes les plus pressants, la nécessité de suivre ponctuellement ses instructions, et d'observer ses moindres signes d'intelligence lorsque nous serions engagés dans notre périlleuse entreprise.

— Rappelez-vous, me dit-il, que la plus légère imprudence empêcherait non-seulement l'évasion de Dawson, mais nous exposerait encore aux dangers les plus imminents.

Je lui promis de me conformer entièrement à ses sages avis.

Nous arrivâmes à une place de fiacres : Jonson en choisit un, et il donna ses ordres au cocher de manière à ce que je ne pusse l'entendre. Chemin faisant, Jonson me fit répéter plusieurs fois ce qu'il appelait mon catéchisme ; je reçus de lui de grands compliments sur la facilité avec laquelle je profitais de ses leçons , et il m'assura qu'avant trois mois de pratique, je serais aussi habile à parler l'argot que si je n'avais jamais employé d'autre langage de ma vie.

Je répondis de mon mieux à ce compliment flatteur.

— D'après la langue dont nous nous servons, vous pourriez supposer, dit M. Jonson, que notre club est composé de la classe la plus commune des filous ; mais vous seriez dans l'erreur. Nous sommes une bande d'aventuriers comme il faut, toujours bien vêtus, montés sur les meilleurs chevaux, fréquentant les maisons de jeu les plus composées, et souvent même les sociétés les plus choisies de Londres. Notre nombre est limité ; nous n'avons rien de commun avec les voleurs ordinaires, et si mes amusements particuliers étaient connus du reste de la compagnie, je courrais le risque d'en être évincé comme étant indigne d'en faire partie. Nous ne nous servons pas d'argot dans nos assemblées ordinaires ; ce n'est que dans les cas difficiles que nous jugeons convenable de l'employer. La maison où nous allons dans ce moment est une espèce de colonie établie pour les individus de la corporation qui sont menacés d'une dénonciation prochaine à cause de la grandeur des

récompenses promises à leur dénonciateur. Ils y restent cachés pendant plusieurs semaines; ensuite on les fait partir pour le continent, ou bien ils rentrent dans le monde sous de nouveaux noms. Ce refuge est aussi destiné à ceux qui, comme Dawson, sont tourmentés par des remords de conscience qui pourraient mettre la république en danger. Ils y restent, comme dans un hôpital, jusqu'à la mort ou la guérison. Enfin cet établissement est fondé dans le double but de nuire à nos ennemis et de nous être utile. La vieille Brimstone-Bess, à laquelle je vais vous présenter, est, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la gardienne de cette demeure. Le langage de cette respectable dame est celui dont je viens de vous donner une teinture. Autant pour la flatter que par inclination, on ne parle dans la maison que le latin, et vous sentez la nécessité de ne point paraître étranger à la langue du pays, qui est familière même aux membres les plus distingués de la confrérie.

Il y avait une demi-heure que nous étions en voiture, lorsque nous nous arrê tâmes. Je mis la tête à la portière avec empressement. Ce mouvement n'échappa point à Jonson; il me dit que nous n'étions pas encore à la moitié de notre voyage. Nous descendîmes, et mon guide m'ayant recommandé de payer le cocher, nous continuâmes notre chemin à pied.

— Dites-moi franchement, monsieur, me demandait-il, savez-vous où nous sommes ?

— Pas le moins du monde, répondis-je en examinant avec attention la rue sombre et déserte que nous suivions.

Job promena sur moi des regards sinistres et scrutateurs, et tournant brusquement à droite, il me fit entrer dans une espèce de passage couvert, aboutissant à une petite ruelle qui nous conduisit tout à coup sur une place de fiacres. Jonson fit signe à un des cochers, et après lui avoir donné une adresse, aussi secrètement que la première fois, nous montâmes dans sa voiture. Il partit d'un train de poste. J'étais surpris de voir que son misérable char pût résister aux violentes secousses qu'il recevait dans la rapidité de sa course. Je m'aperçus bientôt que nous étions entrés dans un quartier de la ville qui m'était entièrement inconnu. Les maisons en étaient vieilles, et pour la plupart de chétive apparence. Il me semblait que nous traversions un labyrinthe de rues étroites et mal pavées. Quelquefois je croyais voir par une ouverture soudaine les eaux de la Tamise ; mais la vitesse dont nous allions pouvait tromper mes yeux. La voiture s'arrêta enfin. Le nouveau cocher ayant été congédié comme le premier, je me trouvai encore seul avec mon honnête compagnon, et pour ainsi dire à sa merci.

Jonson paraissait absorbé dans ses pensées, et gardait un profond silence, de sorte que j'eus tout le loisir de réfléchir à ma situation. Quoique, grâce à ma constitution physique, je sois, ainsi que la plupart des hommes, peu susceptible de m'effrayer, cependant en voyant l'aspect sombre et misérable des masures qui bordaient notre route (car il n'y avait pas de maison dans cet endroit), je ne pouvais me défendre d'un certain mouvement de crainte. Quel-

ques réverbères éclairaient de loin à loin d'une pâle lumière les ruelles étroites qui résonnaient du bruit solitaire de nos pas. Par instants, cette faible clarté faisait place à une obscurité qui me permettait à peine de voir distinctement les formes vigoureuses de mon guide. Il marchait dans l'ombre avec cette rapidité machinale d'un homme qui ne rencontre pas une pierre sur sa route qui ne lui soit connue. C'était en vain que je prêtais l'oreille, espérant que j'entendrais la voix d'un garde-nuit ; cette voix ne se fait jamais entendre dans ces lieux déserts, dont le silence n'était troublé que par le bruit de notre marche, ou par les éclats d'une gaieté obscène et impie qui retentissait du fond des misérables habitations, ou, de temps en temps, par des éclats bruyants qui sortaient des chaumières où le vice et l'infamie se livraient à leurs orgies nocturnes. Parfois aussi une créature humaine, vêtue des haillons de la plus affreuse misère, paraissait errante à la lumière des rares réverbères, et interrompait notre course par des sollicitations qui glaçaient mon sang dans mes veines. Bientôt cependant jusqu'aux moindres signes d'existence cessèrent, le dernier réverbère disparut à nos yeux, et nous fûmes ensevelis dans des ténèbres profondes.

— Nous arrivons à la fin de notre voyage, me dit Jonson à voix basse.

Ces paroles firent naître mille réflexions sinistres dans mon âme. J'allais violer l'asile secret d'hommes endurcis par une longue habitude du vice et du crime, et qui semblaient être d'une nature différente de la

mienne ; j'allais pénétrer sans armes dans un repaire de brigands, que la sûreté même de leur existence les obligeait de dérober à tous les yeux. Si j'étais découvert, une mort prompte serait infailliblement le prix de ma témérité. Quel était d'ailleurs le compagnon de cette entreprise ? Un homme qui se glorifiait de son infâme métier, et qui, s'il ne s'était pas déjà livré aux plus grands crimes, approuvait les principes qui les faisaient commettre, et n'hésitait jamais à sacrifier sa conscience à ses intérêts.

Il n'avait d'ailleurs point essayé à me cacher les périls auxquels je m'exposais, périls sur lesquels, malgré sa longue habitude d'une existence exposée à tous les hasards, il ne se faisait nullement illusion, quoiqu'ils fussent infiniment moins grands pour lui que pour moi. En réfléchissant ainsi, je me repentis amèrement de ne pas m'être precautionné d'une arme en cas de besoin : la plus grande souffrance de la mort est de succomber sans pouvoir se défendre.

Ce n'était pas l'instant de se laisser aller à la crainte ; je me trouvais, au contraire, dans une de ces situations si rares dans la vie, où toutes les puissances de l'âme sont en jeu, qui donnent cette énergie dont on se serait cru incapable si la force des circonstances n'en avait aidé le développement, et semblables aux ombres évoquées par un magicien, viennent nous prêter un secours inattendu et surnaturel.

Il y avait aussi quelque chose dans les manières de mon guide qui, sans m'inspirer une entière confiance en lui, détruisait cependant en partie le mauvais effet que son existence irrégulière produisait sur mon es-

prit. Il unissait à une intrépidité naturelle une sorte de franchise et une haute opinion de ses talents qui ne ressemblaient en rien à cette bassesse et à ce mystère qui accompagnent ordinairement les actions des gens de son métier. Ces qualités étant aussi remarquables en lui que sa friponnerie, empêchaient que l'attention ne se fixât trop fortement sur les parties plus honteuses de son caractère. En outre, j'avais tellement lié ses intérêts aux miens, que je n'avais pas à craindre qu'il cherchât à me tromper, ou à négliger d'assurer soit notre sûreté mutuelle, soit la réussite des projets qui nous étaient communs.

Faisant ainsi tous mes efforts pour me représenter cette entreprise sous le côté le plus favorable, je continuais à suivre en silence mon compagnon au milieu de l'obscurité, lorsqu'il s'arrêta tout à coup.

— Êtes-vous tout disposé, monsieur? me dit-il. Si vous éprouvez la moindre crainte, au nom du ciel retournons sur nos pas; il y va de votre vie si vous laissez échapper le plus léger signe de terreur.

Je ne pensai qu'à Reginald et à Hélène, et je répondis :

— Vous m'avez assuré, et je suis convaincu que je puis compter sur vous, ainsi je ne ressens aucune crainte. L'intérêt qui me guide est plus fort que celui de mon existence.

— Il est malheureux que l'obscurité m'empêche de jeter un coup d'œil sur votre maintien; mais voulez-vous me donner votre main, monsieur?

Je fis ce qu'il désirait, et il la tint quelques minutes dans les siennes.

— De par le ciel ! monsieur, je voudrais que vous fussiez un des nôtres ; vous vivriez en brave et mourriez de même. Ce poulx bat comme sur une enclume ; la main ne tremble pas. Il serait vraiment dommage qu'il arrivât malheur à un cœur aussi intrépide.

Job avança de quelques pas.

— Maintenant, monsieur, ajouta-t-il, rappelez-vous votre argot ; obéissez en toute chose à ce que j'aurai occasion de vous dire et surtout tenez-vous le plus possible dans l'ombre lorsque nous serons devant témoins.

En disant ces mots il s'arrêta de nouveau, et je m'aperçus au toucher, car les ombres étaient trop épaisses pour permettre de bien distinguer, qu'il se penchait en avant, comme pour écouter. Il frappa ensuite cinq coups sur ce que je pris d'abord pour une porte, mais je reconnus plus tard que c'était le volet d'une croisée. Une faible lumière se montra pour lors à travers les fentes de ce volet, et elle fut accompagnée de paroles prononcées à voix basse, que je ne pus entendre. Job répondit sur le même ton, et se servit d'expressions qui m'étaient entièrement intelligibles. Bientôt après la lumière disparut ; Job sembla tourner l'angle d'un mur, et j'entendis retirer lentement les lourds verrous et les barres de fer d'une porte ; ce bruit fut suivi d'une voix rauque qui dit en parlant le dialecte des voleurs :

— Ah ! Job, mon fanandel, grand dabe des def-fardeurs, est-ce vousaille ? Êtes-vous venu seul au

creux, ou bien y a-t-il un autre juxte vouzière * ?

— Quoi ! Bess, ma daronne, tes luisants sont-ils bridés ? Venir seul au creux ! bernicle ; ne t'avais-je pas dit que j'amènerais un ratichon pour jaspiner avec cet imbécile de Dawson, qui n'a pas plus de palpitant qu'un rotichon ** ?

— En voilà assez, pas tant de rouscaillage. Entrez, et que le glinet vous entrolle ***.

Sur cette invitation, Jonson me prenant par le bras, me poussa dans la maison et entra après moi.

— Allez chercher une camouffle, Bess, dit-il, pour faire honneur à la serpillière noire ; pendant ce temps, je briderai la lourde du creux ****.

A cet ordre, donné d'un ton d'autorité, la vieille femme grommela quelques mots entre ses dents, d'un air de mauvaise humeur et se retira ; lorsqu'elle fut partie, Jonson me dit à voix basse :

— Faites attention que je ne mets pas les verrous, et que la porte n'est fermée qu'au loquet sur lequel on presse ainsi, quand on veut l'ouvrir ; n'oubliez

* Ah ! Job, mon camarade, roi des voleurs, est-ce vous ? Êtes-vous venu seul à la maison, ou bien y a-t-il un autre avec vous ?

** Quoi ! Bess, ma mère ; tes yeux sont-ils fermés ? Venir seul à la maison ! Non vraiment. Ne t'avais-je pas dit que j'amènerais un prêtre pour causer avec cet imbécile de Dawson, qui n'a pas plus de cœur qu'un poulet ?

*** En voilà assez, pas tant de bavardage. Entrez, et que le diable vous emporte.

**** Allez chercher une chandelle, Bess, pour faire honneur à la robe noire. Pendant ce temps je fermerai la porte de la maison.

pas le ressort : car, quoique le secret en soit facile, il est cependant nécessaire de le connaître pour s'en servir. Rappelez-vous aussi par-dessus tout, si vous êtes obligé de vous sauver, de tourner à droite, et d'aller ensuite toujours devant vous.

La vieille femme revint avec une lumière ; Jonson se tut et alla au-devant d'elle avec empressement ; je le suivis, et elle lui demanda s'il avait bien fermé la porte ; Jonson, comme offensé de ses doutes, accompagna sa réponse affirmative d'un gros juron.

Nous suivîmes un passage long et étroit, jusqu'à ce que Bess, ouvrant une petite porte à droite, nous introduisit dans une grande chambre que je trouvais occupée, à mon grand déplaisir, par quatre hommes ; ils étaient assis dans une atmosphère d'épaisse fumée, autour d'une table de bois de chêne, sur laquelle était posé un bol rempli d'une liqueur chaude. Au fond de cette chambre, qui ressemblait assez à la cuisine d'un cabaret, était placé un énorme et antique paravent. A côté de la cheminée, où brûlaient les restes d'un feu presque éteint, on remarquait une grande chaise de forme gothique, telle qu'on en voit souvent dans les vieilles maisons, et dans les anciens tableaux ; une horloge se trouvait dans un des coins de la chambre, et à l'angle opposé, on voyait l'entrée d'un escalier qui descendait probablement dans la cave. Plusieurs bouteilles de différentes liqueurs, destinées sans doute aux membres les plus distingués de la troupe, étaient posées sur des tablettes de bois adaptées à la muraille, ainsi qu'un violon délâbré, deux brides, et divers outils de forme

bizarre, et dont l'usage était probablement plus familier à des voleurs qu'à d'honnêtes gens.

Brimstone Bess était de moyenne taille, mais la vigueur de ses muscles et ses os saillants n'auraient pas déparé un boxeur de profession. Un bonnet qui aurait pu être plus propre était jeté, plutôt que posé, sur le derrière de sa tête, et laissait voir dans tout leur avantage, quelques mèches rares de cheveux gris, qui flottaient en désordre sur son visage. Ses grands yeux noirs à fleur de tête brillaient d'un feu rempli de malignité; son nez large, et couvert d'excroissances, était, ainsi que le reste de sa physionomie, d'un rouge foncé qui, selon toute probabilité, devait une partie de son lustre à l'usage fréquent des liqueurs fortes.

Son visage n'était cependant pas tout à fait repoussant, malgré les traces profondes que le vice et des passions sans frein y avaient imprimées. Au milieu de cet air mâle et hardi, auquel se joignait une expression de ruse et de férocité, on remarquait néanmoins un penchant secret à la bonne humeur, et un clignotement des yeux qui annonçait une certaine tendance à la gaieté et à la raillerie : enfin, quel que fût le degré de corruption auquel cette créature humaine était parvenue, on voyait, à un mouvement particulier de ses lèvres, qu'elle avait conservé un des traits caractéristiques de l'humanité, une grande disposition à rire.

La toilette de cette dame Léonarde n'était pas aussi humble qu'on aurait pu le supposer; elle portait une robe de soie cramoisie, garnie de falbalas jus-

qu'aux genoux, sur laquelle tranchait admirablement un shall d'un jaune éclatant; de riches pendants d'oreilles complétaient sa parure. Il est probable que le luxe qui régnait dans ses habits devait son origine à la politique de ses hôtes, qui avaient assez d'expérience pour savoir que la passion de la toilette est chez les femmes celle qui survit à toutes les autres.

Dès que les quatre hommes m'eurent aperçu ils se levèrent.

— Morbleu ! Bess, dit le plus grand d'entre eux, quel est ce faraud ? Sommes-nous icicaille dans une entiffe, pour qu'un ratichon vienne fourrer son nazonant parmi nouzaille * ?

— Oh ! oh ! fanandel ; répondit Job, ne criez pas au vinaigre pour le Poitou. Celui que vous prenez pour un ratichon sait bouliner aussi chenumement que nouzingan. C'est un mion qui ne se mouche pas du pied ; il en a fait plus qu'il ne faut pour épouser la veuve, je vous en réponds **.

Après cette introduction flatteuse, ils m'entourèrent ; l'un d'eux demanda qu'on m'élût immédiatement.

Job se refusa d'un ton d'autorité à cette proposi-

* Morbleu ! Bess, quel est ce beau monsieur ? Sommes-nous ici dans une église pour qu'un prêtre vienne fourrer son nez parmi nous ?

** Oh ! oh ! camarade, ne vous mettez pas en colère pour rien. Celui que vous prenez pour un prêtre sait voler aussi bien que nous. C'est un garçon qui ne se mouche pas du pied, et qui en a fait plus qu'il ne faut pour être pendu, je vous en réponds.

tion, qui m'aurait sans doute assujetti à quelque cérémonie peu agréable. Il dit à ses camarades que s'ils jugeaient convenable de descendre quelquefois, par leur conduite, au-dessous de leur rang, ils ne devaient cependant pas toujours oublier qu'ils étaient des chevaliers d'industrie, et non des escrocs vulgaires, et que par conséquent il désirait qu'ils me reçussent d'une manière plus digne d'eux.

Après cette observation, qui fut accueillie avec une déférence mêlée de bonne humeur, car Job semblait être un homme puissant au milieu de ces Philistins, le plus grand de la bande, qui portait le nom euphonique de Spidershanks *, me demanda poliment si je voulais fumer une pipe avec lui. Quant à moi, pensant que ce serait la meilleure excuse pour garder le silence, je fis un signe d'assentiment, et il me présenta une pipe pleine de tabac, que dame Brimstone alluma; je contribuai bientôt de tout mon pouvoir à augmenter l'épaisseur de l'atmosphère dont nous étions entourés.

M. Job Jonson détourna pour lors avec adresse la conversation dont j'étais l'objet, en parlant aux plus anciens de la compagnie, auxquels il donna des noms dont la singularité était bien faite pour déjouer toute la curiosité que j'aurais pu avoir. Je ne citerai pas tous ces noms, et je me bornerai à dire que mon ami Job portait celui de *Cochon-d'Inde*.

Job expliqua enfin le motif de ma présence, et d'après ce que je pus comprendre à travers le jar-

* Jambes d'araignée.

gon qu'il parlait, c'était qu'afin de tranquilliser la conscience de Dawson, il avait jugé convenable de mettre une robe de prêtre à un de ses camarades, de la discrétion duquel il était sûr, et que de la sorte Dawson obtiendrait ce qu'il désirait sans mettre sa compagnie en danger. Quand il eut fini il s'adressa à moi et me dit :

— Bions, fanandel, il est temps de lever les guibons, et d'aller trouver celui qui bat comtois là-haut*.

Ce signal me suffit ; je quittai ma place et m'empressai de suivre Jonson, qui prit la chandelle des mains de mistress Brimstone, et sortit de la chambre en fermant la porte après lui.

* Allons, camarade, il est temps de lever les jambes, et d'aller trouver celui qui fait l'imbécile là-haut.

CHAPITRE XXX.

Après avoir fait quelques pas, nous fûmes arrêtés par une porte que Job ouvrit ; je vis alors un escalier étroit qui ne recevait de lumière que par une lampe placée à l'extrémité supérieure. Lorsque nous l'eûmes monté, nous nous trouvâmes dans une espèce de galerie, où une seconde lampe était suspendue au-dessus de l'entrée d'un petit cabinet que Job ouvrit.

— C'est ici l'endroit où Bess garde ordinairement les clefs, me dit-il, j'espère les y trouver.

En disant cela, maître Job entra dans le cabinet, et me laissa seul dans le passage, bientôt après il reparut avec un air contrarié.

— La vieille sorcière, s'écria-t-il, les aura laissées

en bas ; il faut que j'aïlle les y chercher : Votre Honneur m'attendra ici jusqu'à ce que je revienne.

Joignant l'action à ses paroles, l'honnête Job descendit et me laissa seul avec mes réflexions en face du cabinet. Il y avait une porte donnant dans quelques appartements. M'étant par hasard appuyé contre cette porte qui était entr'ouverte, la conséquence ordinaire d'un tel accident, fut de perdre le centre de gravité de mon individu, et j'entrai dans la chambre d'une manière toute contraire à celle que mon inclination naturelle m'aurait fait adopter. Une voix qui semblait affaiblie par la maladie sortit pour lors d'un lit placé dans un coin opposé, et demanda dans le dialecte des voleurs qui était là. Je ne crus pas nécessaire de répondre, et j'allais me retirer avec le moins de bruit possible, lorsque, jetant les yeux par hasard sur une table au pied du lit, j'aperçus, au milieu de divers articles, une paire de pistolets et une de ces épées admirables, faites d'après les nouveaux règlements militaires, qui réunissent le double avantage de couper et de piquer. La lumière qui me permettait de discerner l'ameublement de l'appartement, venait d'une veilleuse placée dans la cheminée ; cette circonstance jointe à plusieurs autres semblables, et à la voix faible que je venais d'entendre, me fit supposer que j'étais dans la chambre d'un malade de la bande. Enhardi par cette idée, et voyant que les rideaux du lit étaient fermés de manière à ce que la personne qui s'y trouvait ne pût rien voir de ce qui se passait extérieurement, je ne pus résister à la tentation de faire deux

pas vers la table aussi doucement que possible, et de m'emparer de l'arme dont la surface brillante semblait s'offrir à moi comme un vieil et fidèle ami.

Cette action, qui ne s'exécuta pas sans quelque bruit, réveilla l'attention du malade, qui, cette fois-ci, m'adressa encore une fois la parole en élevant la voix, et en me donnant le nom de Brimtone-Bess. Il demanda ce qu'on lui voulait, et dit qu'il désirait boire. Il est inutile d'observer que je crus ne pas devoir répondre ; et me glissant hors de la chambre, je bénis ma bonne étoile qui avait jeté sur mon chemin l'arme dont j'étais le plus habile à me servir. J'avais à peine regagné le passage lorsque Jonson parut avec les clefs ; je lui montrai mon trésor, qui du reste par sa dimension était difficile à cacher.

— Avez-vous perdu la raison, monsieur, ou pensez-vous que le moyen d'éviter les soupçons est de vous promener l'épée à la main dans cette maison ? Je ne voudrais pas que Bess vous vît pour le plus beau diamant que j'aie jamais *emprunté*.

En disant cela Job prit l'épée que ma main lâcha avec répugnance.

— Où l'avez-vous trouvée ? demanda-t-il.

Je le lui dis à voix basse ; et rouvrant la porte par laquelle j'étais entré avec si peu de cérémonie, il mit l'épée sur une chaise à l'entrée, où il était facile de la retrouver en cas de besoin. L'habitant de la chambre, dont les sens étaient irrités par l'effet de la maladie, demanda encore une fois qui était là. Job répondit dans leur dialecte que Bess l'avait envoyé pour voir si elle n'y avait pas par hasard laissé ses clefs. Le

patient le pria pour lors de lui donner à boire, et nous fûmes forcés de rester près de lui jusqu'à ce que son désir fût satisfait. Nous continuâmes ensuite à suivre le passage, à l'extrémité duquel se trouvait un escalier, qui nous conduisit devant une porte que Jonson ouvrit. Nous entrâmes alors dans une chambre d'une grandeur peu ordinaire.

— Nous voici dans la chambre à coucher de Brimstone-Bess, me dit Job. Lorsqu'on veut traverser le passage qui mène à celle de Dawson et des autres membres de la confrérie qui exigent *un soin particulier*, il faut passer par cet appartement. Vous voyez cette sonnette à côté du lit, elle communique à toutes les chambrés à coucher de la maison et jamais elle ne se fait entendre qu'en cas d'alarme, pour avertir tous les habitants de se tenir sur leurs gardes. Il y en a ici deux autres semblables; l'une est placée dans la chambre que nous venons de quitter, l'autre dans celle de Spidershanks, notre Cerbère, qui couche en bas. L'escalier qui dans la salle commune paraît conduire dans une cave, descend dans son repaire. Comme nous serons forcés de repasser par ici, vous voyez la difficulté d'emmener Dawson avec nous : car si la vieille dame sonnait l'alarme, toute la maison serait à nos trousses en un instant.

Après ce discours, Job quitta la chambre en passant par une porte qui nous découvrit, dans une direction opposée, un passage à peu près semblable, pour la longueur et la largeur, à celui que nous avions traversé en bas, et au bout duquel nous trouvâmes une porte devant laquelle Job s'arrêta encore.

— Voici, Votre Honneur, me dit-il en me présentant un petit cahier de papier blanc et une écritoire, des objets dont vous aurez sans doute besoin pour prendre par écrit les faits importants de la confession de Dawson. Nous sommes maintenant à sa porte.

Il prit alors une des clefs du trousseau qu'il tenait, et la mit dans la serrure ; l'instant d'après nous nous trouvâmes dans la chambre de Dawson.

Cette chambre , quoique basse et étroite , était d'une longueur démesurée, et plongée dans une obscurité complète. La lumière faible et vacillante que Job tenait semblait plutôt lutter contre les ténèbres que les dissiper. Sur un lit placé au milieu de la chambre nous aperçûmes un homme assis sur son séant. Son visage pâle et décharné se penchait avec empressement du côté par lequel nous avancions. N'ayant vu Dawson qu'une seule fois, je conservais de lui un souvenir fort imparfait ; mais, autant que je pouvais me le rappeler, il me semblait que c'était un homme de moyenne taille et de formes athlétiques, dont les joues étaient pleines et le teint fleuri. La créature que j'avais maintenant devant les yeux offrait un contraste frappant avec ce portrait. Ses joues étaient renfoncées et d'une pâleur livide, et sa main, qui était levée pour tirer le rideau de côté, ressemblait pour la forme et la couleur à celle d'un squelette.

Dès que la lumière lui eut permis de nous reconnaître, il s'élança presque hors de son lit en s'écriant avec cet accent particulier de la joie, lorsqu'elle succède à une oppression pénible causée par l'inquiétude et l'effroi :

— Dieu soit loué ! c'est vous enfin, et vous amenez un prêtre ! Que le ciel vous bénisse ! Jonson, vous êtes un ami fidèle.

— Réjouissez-vous, Dawson. J'ai introduit ici furtivement ce digne ecclésiastique, qui, je n'en doute pas, vous donnera de grandes consolations ; mais il faut que vous soyez franc avec lui, et que vous ne lui cachiez rien.

— Je le serai ! je le serai ! s'écria Dawson avec une expression sauvage et vindicative, ne serait-ce que pour faire pendre.... Approchez la lumière, Jonson, et donnez-moi votre main ; je veux parler du diable, de l'esprit malin qui est venu ici me menacer de m'assassiner. J'ai veillé et écouté toute la nuit croyant entendre ses pas dans le corridor, dans l'escalier, et jusqu'à ma porte. Mais ce n'était rien, Job, rien que mon imagination effrayée. Vous êtes enfin venu, bon, excellent, digne Job. Oh ! qu'il est affreux d'être dans les ténèbres, et de ne point dormir, au milieu d'une chambre si grande, si grande, qui, pendant la nuit, ressemble à l'éternité. On croit voir à chaque instant des visions si extraordinaires, Job ! si horribles ! si épouvantables ! Touchez ma main et mon dos ; ne dirait-on pas qu'on a jeté de l'eau sur moi ? Mais ce n'est qu'une sueur froide. Oh ! qu'une conscience bourrelée de remords est une terrible chose, Job ! Mais vous ne me quitterez pas avant le jour, n'est-ce pas, bon Job ?

— Fi ! fi ! Dawson, remettez-vous, et soyez un homme ; vous êtes comme un enfant à qui sa nourrice a fait peur. Voici le prêtre qui vient pour gué-

rir les blessures de votre conscience : voulez-vous l'entendre maintenant ?

— Certainement ! certainement ! mais sortez de la chambre, je ne pourrais tout lui dire devant vous ; allez, Job, allez ; vous ne vous fâcherez pas, je n'ai pas l'intention de vous offenser.

— Me fâcher ! que Dieu ait pitié du pauvre garçon ! me fâcher ! non sans doute. Je resterai à la porte jusqu'à ce que tout soit terminé ; mais dépêchez-vous, car la nuit touche à sa fin, et la vie de ce digne prêtre serait en danger si le jour nous trouvait ici.

— Je me dépêcherai, dit le coupable d'une voix tremblante ; mais Job, où allez-vous ? que faites-vous ? *laissez la lumière ici*, Job, près du lit.

Job fit ce qu'il désirait, quitta la chambre, et ferma la porte, mais de manière à ne pas perdre un mot de la confession du pénitent pour peu qu'il élevât la voix en parlant.

M'étant assis près du lit de l'infortuné, je pris sa main décharnée, et je m'efforçai de lui offrir par mes discours tout le soulagement et toute la consolation que mon esprit put me suggérer. Mes paroles semblèrent lui faire du bien ; à la fin il me demanda la liberté de prier avec moi. Je m'agenouillai, et j'exprimai facilement par mon langage les sentiments communs à tous les hommes, quelles que soient les formules de prières adaptées à la foi particulière qu'ils professent. C'est près d'un lit de douleurs et de remords que les ministres de Dieu exercent leur véritable pouvoir. C'est là que leur emploi est vrai-

ment une mission céleste et divine. En cicatrisant par de douces consolations les plaies d'un cœur déchiré, en relevant un esprit abattu et dégradé, leur voix est véritablement l'oracle du *Père* qui nous a créés dans sa bonté et qui nous jugera dans sa miséricorde !

Je me levai, et, après un court silence, Dawson, paraissant impatient de se soulager par une confession, commença dans les termes qu'on va trouver dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXI.

— Je n'ai pas le temps, monsieur, de vous parler de la première partie de ma vie ; je l'ai passée sur le terrain des courses de chevaux et dans les maisons de jeu. Cela était peu estimable, je le sais, mais j'étais un garçon fou et extravagant, aimant les aventures extraordinaires, et incapable de réprimer mes passions. Il y a maintenant plus de trois ans que je vis Thornton pour la première fois ; c'était dans une réunion de boxeurs. Thomas était président d'une espèce de club composé de riches paysans et de fermiers, et comme il avait l'humeur joviale et qu'il fréquentait la société d'hommes bien nés, il devint bientôt notre favori. Il était surtout poli avec moi, ce qui flattait mon amour-propre. Cependant je le

voyais rarement à cette époque, et même, pendant les deux premières années de notre connaissance, j'eus peu l'occasion de me trouver avec lui. Je le rencontrai il y a quelques mois; j'étais alors dans une situation malheureuse, la sienne ne valait guère mieux, et cette circonstance contribua sans doute à nous rapprocher davantage. Croyant avoir découvert un moyen certain de gagner aux jeux de hasard (cette erreur est très-commune parmi les escrocs et ceux qu'ils trompent), il en faisait presque son unique occupation; et, lorsqu'il ne trouvait personne qu'il pût tromper par ses tours d'adresse, il allait dans quelques maisons publiques essayer son jeu infailible. Je ne m'apercevais pourtant pas que son genre d'existence y gagnât beaucoup : car, quoiqu'il dût quelquefois à cette méthode ou à toute autre d'assez fortes sommes d'argent, elles étaient aussi vite dépensées qu'il les avait acquises. Le fait est que ses prodigalités mettaient obstacle à ce qu'il devînt jamais riche; il aimait les femmes, le vin et surtout la société des gens au-dessus de son rang. Si, après une course de chevaux ou un combat de coqs, des hommes comme il faut consentaient à rentrer avec lui, il les recevait avec ostentation et sans ménager la dépense.

De cette manière, monsieur, il n'avait jamais d'argent, et il était toujours aux expédients pour fournir à ses folies. Il me présenta à trois ou quatre prétendus gentilshommes, mais qui n'étaient autre chose, ainsi que je l'ai su depuis, que des marqueurs et des escrocs. Cette société ne tarda pas à faire disparaître en moi le peu de probité que j'avais encore

conservée. Ils ne parlaient jamais des choses sous leur véritable dénomination. Les actions les plus blâmables, ainsi que les justes châtimens qu'elles entraînent, étaient le sujet de fades plaisanteries. De sorte que mes idées sur le bien et le mal, qui n'avaient jamais été bien nettes, devinrent tout à fait confuses, et l'habitude de traiter tous les crimes comme des bagatelles, me les fit bientôt regarder comme étant en effet des actions de fort peu d'importance.

Or, monsieur, ce printemps, à la réunion des courses de Newmarket, j'étais avec Thornton à l'affût des aventures; il était venu passer cette époque dans une maison dont je venais d'hériter de mon père, et qui, loin de m'être d'aucun profit, était plutôt une charge pour moi, d'autant plus que ma femme, qui était fille d'un aubergiste, manquait totalement d'ordre. Nous fûmes trompés par un jockey, que nous avions gagné en le payant largement, et cette circonstance nous fit perdre une somme d'argent considérable. Parmi ceux qui avaient parié contre nous, se trouvait sir John Tyrrell. Je fis part à Thornton de ma situation vis-à-vis de lui, et il me dit de ne pas m'en inquiéter, de promettre seulement à sir John que je le paierais s'il voulait venir me rejoindre à la ville : car il était sûr que nous gagnerions à son jeu de hasard de quoi acquitter mes dettes. J'étais dans une position si pressante que je me laissai facilement persuader; quoique Thornton m'ait dit depuis qu'il n'avait eu d'autre motif, en agissant ainsi, que celui d'empêcher que sir John n'allât chez le marquis de

Chester où il était attendu avec le reste de la société, parce que, s'il s'y rendait seul et à une heure avancée, Thornton pourrait plus facilement commettre le crime que dès lors il méditait.

D'après le désir de Thornton, je priai donc sir John Tyrrell de m'accompagner à Newmarket ; il y consentit. Je le laissai ensuite pour aller rejoindre Thornton, et nous allâmes ensemble dans une maison de jeu. Nous étions engagés dans la partie *sûre* lorsque sir John entra. J'allai au-devant de lui en lui exprimant mes regrets de ne pouvoir m'acquitter de ma dette avant trois mois. Malgré cette promesse, sir John se mit très-fort en colère, et il me traita si rudement que tous les joueurs s'en aperçurent. Dès qu'il fut parti, je fis part à Thornton de la conduite de sir John à mon égard, et de l'indignation qu'elle me causait. Loin de chercher à me calmer, il m'exaspéra encore davantage en exagérant les torts de sir John ; il me dit que j'avais reçu l'insulte la plus grossière qui pût être faite à un homme, et enfin il me mit dans une telle fureur que je jurai de me venger si j'en trouvais l'occasion, disant que si j'avais été un gentilhomme j'aurais envoyé un cartel à mon ennemi, et l'aurais sommé de se battre par-dessus une table.

Lorsque Thornton eut poussé mon courroux à son comble, il me fit sortir de l'appartement, et me conduisit dans une auberge où il fit servir à dîner. Je n'ai jamais bien supporté le vin ; il le savait, et il eut l'adresse de me faire boire au point que je ne savais plus ce que je faisais ni ce que je disais : il

m'entretint alors de la situation fâcheuse où nous nous trouvions, me disant que lui qui était garçon saurait toujours bien se tirer d'affaire ; mais que j'avais une femme et des enfants que je ne pouvais laisser mourir de faim. Il ajouta que sir John m'avait insulté publiquement, que je ne pourrais plus paraître dans les courses, et qu'aucun gentilhomme ne voudrait désormais parier avec moi. Voyant l'impression que ses perfides arguments produisaient sur mon esprit, il m'apprit qu'il avait vu sir John recevoir une somme d'argent qui serait suffisante pour payer nos dettes et nous mettre, à l'avenir, dans une situation aisée. La conclusion de son discours fut la proposition de l'attaquer sur le grand chemin et de lui voler cette somme. Malgré l'état d'ivresse dans lequel j'étais, je ne pus entendre d'abord une telle proposition sans frissonner ; mais Thornton sut déguiser avec tant d'art l'énormité d'un pareil crime et le danger qui en résulterait, qu'il réussit à atténuer l'un et l'autre à mes yeux, et je me laissai aller à donner mon consentement.

Nous nous rendîmes donc à l'auberge de sir John. On nous dit qu'il venait d'en partir à l'instant. Alors nous montâmes à cheval, et nous fûmes bientôt sur ses traces. Il faisait tout à fait nuit. Après avoir quitté la grande route, nous nous trouvions déjà assez avancés sur le chemin de traverse qui conduit à ma maison et au parc de Chester, lorsque nous aperçûmes un homme à cheval qui était à quelques pas devant nous. Je remarquai seulement qu'il était enveloppé d'un manteau ; mais lorsque nous

l'eûmes devancé, Thornton me dit : Je connais très-bien cet homme ; il a suivi Tyrrell toute la journée, et, quoiqu'il cherche à éviter les regards, je l'ai reconnu à travers son déguisement : c'est l'ennemi juré de Tyrrell.

Si les choses en venaient à la dernière extrémité, ajouta-t-il (paroles auxquelles je ne fis alors aucune attention), nous pourrions lui en faire supporter tout le blâme.

Après avoir marché quelque temps encore, nous arrivâmes près de Tyrrell, qu'à notre grand déplaisir nous ne trouvâmes pas seul ; un homme, dont le cheval paraissait avoir été blessé au pied par accident, voyageait avec lui. Thornton descendit du sien pour offrir son assistance, et il assura l'étranger, qui, ainsi que nous l'avons su depuis, était M. Pelham, que son cheval était tout à fait boiteux, et qu'il aurait de la peine à le ramener chez lui. Il proposa à sir John de l'accompagner, en lui disant qu'il le mettrait dans le bon chemin. Celui-ci refusa son offre avec hauteur, et nous poursuivîmes notre route.

Tout est fini maintenant, dis-je, puisqu'il a quelqu'un avec lui.

Nullement, répliqua Thornton, car j'ai fait adroitement une entaille au pied du cheval avec mon couteau, et je connais bien mal sir John s'il a la patience d'aller à pas de tortue, quelle que soit la personne qui l'accompagne, et surtout avec l'orage qui se prépare.

Mais, lui dis-je (car les fumées du vin commençant à se dissiper, j'étais alors en état de comprendre

la nature de notre entreprise), la lune est levée, et, à moins que des nuages ne reviennent la cacher, sir John nous connaîtra facilement; ainsi vous voyez que, dans le cas même où il quitterait son compagnon, nous n'en serions pas plus avancés; nous ferions donc mieux, ce me semble, de regagner nos logements et nos lits.

Là-dessus Thornton me dit que j'étais une poule mouillée, que la lune serait effectivement cachée; ou, dans le cas contraire, ajouta-t-il, je sais comment réduire au silence une langue dangereuse. Je fus fort alarmé de ces paroles, et je lui dis que, s'il méditait un meurtre et un vol tout à la fois, je ne voulais plus rien avoir à faire avec lui. Thornton se mit à rire en me traitant de fou. Tandis que nous discussions ainsi, la pluie vint à tomber par torrent. Nous gagnâmes à la hâte un arbre planté près d'un étang. Car quoiqu'il fût dépouillé et flétri, c'était cependant le seul abri qui se trouvât dans les environs. Il n'était pas très-éloigné de ma maison; j'aurais désiré y retourner, mais Thornton ne voulut pas me laisser partir, et, comme j'avais pris l'habitude de lui céder, je me décidai, quoique de fort mauvaise grâce, à rester avec lui.

Au même instant, nous entendîmes le pas d'un cheval.

C'est lui! c'est lui! s'écria Thornton avec l'accent d'une joie sauvage, et il est seul! Tenez-vous prêt, nous allons nous montrer; je me charge de lui parler: quant à vous, gardez le silence.

La pluie et les nuages dont l'atmosphère était

chargée rendaient les ombres si épaisses qu'il aurait été difficile de nous reconnaître. Dès que Tyrrell fut près de nous, Thornton s'élança au-devant de lui, et, déguisant sa voix, il lui cria de s'arrêter au péril de sa vie. Je le suivis, et nous nous trouvâmes alors tous les deux près de sir John.

Il essaya de se débarrasser de nous et de continuer son chemin; mais Thornton le saisit par le bras; il y eut pour lors entre eux une lutte violente dans laquelle je ne pris encore aucune part. Tyrrell parvint enfin à se dégager de Thornton; et moi je le retins à mon tour. Dans ce moment il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, qui était fort et vigoureux. L'animal recula en se cabrant, et manqua de me renverser ainsi que ma monture. Alors Thornton asséna un violent coup de la lourde pomme de son fouet sur le crâne de l'infortuné sir John. Il avait perdu son chapeau dans la lutte, de sorte que le coup n'étant paré par rien il tomba à terre sans mouvement. Thornton sauta à bas de son cheval en me disant d'en faire autant. Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta-t-il, emportons-le hors de la route pour le dépouiller. Il était encore évanoui lorsque nous le transportâmes près de l'étang dont il a déjà été fait mention. Tandis que nous cherchions sur lui l'argent dont Thornton avait parlé, la pluie cessa, et la lune perça tout à coup les nuages épais dont elle était enveloppée. Tyrrell avait ôté son porte-feuille de la poche où Thornton le lui avait vu mettre pour le serrer dans une autre qui était plus secrète, de sorte que nous fûmes quelque temps à le trouver.

Nous venions de le découvrir et de nous en emparer lorsque sir John recouvra l'usage de ses sens. La clarté de la lune ne lui laissa aucun doute sur nos personnes, et faisant un violent effort pour se lever, il s'écria : Je vous connais ! je vous connais ! Ceci vous fera pendre. Il avait à peine achevé ces paroles imprudentes que son destin fut décidé. Nous verrons cela, sir John, dit Thornton en appuyant son genou sur sa poitrine. Alors il me dit de chercher son couteau dans sa poche.

Au nom du ciel ! s'écria Tyrrell avec un accent de terreur qui retentit encore à mon oreille, au nom du ciel ! épargnez ma vie !

Il est trop tard, répondit Thornton d'un ton délibéré, et prenant le couteau de mes mains, il le plongea dans le côté de sa victime ; mais comme la lame était trop courte pour atteindre le cœur, Thornton le retira et le replongea plusieurs fois dans la blessure afin de l'élargir. Tyrrell était un homme vigoureux ; il continua à se débattre encore quelque temps en implorant la miséricorde de son assassin. Celui-ci retira le couteau ; Tyrrell le saisit par la lame, et avant que Thornton parvînt à le lui arracher, les doigts qui le retenaient furent coupés en plusieurs endroits. L'infortuné voyant que tout était fini pour lui poussa un horrible cri de désespoir. Thornton mettant alors une de ses mains sur sa bouche, lui coupa la gorge d'une extrémité à l'autre avec celle qu'il avait de libre.

Maintenant c'en est fait de lui et de nous, dis-je à Thornton tandis qu'il se levait lentement de dessus le cadavre. Non, répliqua-t-il, regardez, il remue en-

core. Il disait vrai , mais c'étaient les dernières convulsions de la mort. Cependant Thornton , ne voulant rien faire à demi, enfonça de nouveau son couteau dans le corps; la lame ayant rencontré une côte, se brisa en deux , et le coup avait été si violent que la partie qui était dans la blessure en sortit, et tomba au milieu des longues herbes dont la terre était couverte.

Tandis que nous la cherchions, Thornton, dont l'oreille était plus prompte que la mienne , entendit le bruit d'un cheval. En route ! en route ! s'écria-t-il; quittons à l'instant ce lieu. Nous nous élançâmes sur nos chevaux et nous partîmes au grand galop. Je voulais retourner chez moi comme étant le refuge le plus à notre portée ; mais Thornton insista pour que nous allassions sous un vieux hangard situé à environ un quart de mille à travers les champs. Nous nous y rendîmes donc immédiatement. —

J'interrompis ici le coupable Dawson pour lui demander ce que Thornton avait fait des débris du couteau, et s'il l'avait emporté avec lui.

— Il le garda sur lui, répondit Dawson : car son nom était gravé sur une plaque d'argent adaptée au manche , et il n'osa par conséquent le jeter dans l'étang , ainsi que je le lui conseillai , dans la crainte qu'on ne vînt à le découvrir. Il y avait près du lieu où nous étions une plantation assez considérable de jeunes sapins ; nous y entrâmes ensemble , et après avoir creusé un trou , il enterra le morceau du couteau, qu'il recouvrit ensuite de terre.

— Faites-moi la description de la place, dis-je.

Dawson s'arrêta un instant comme pour rassembler ses souvenirs. J'attendais sa réponse avec une anxiété difficile à décrire ; car j'en sentais toute l'importance. Après quelques minutes il secoua la tête.

— Je ne puis vous en donner une description bien exacte, me dit-il , car le bois est si épais ; cependant j'en connais si bien la place que si on me transportait dans une partie quelconque de la plantation je serais sûr de le découvrir à l'instant même.

— Remettez vos idées, lui dis-je, et essayez à tout hasard de me l'indiquer. Il m'en donna pour lors une indication qui était si confuse que je fus forcé de renoncer à cet espoir.

CHAPITRE XXXII.

L'incident du couteau avait causé une interruption momentanée du récit de Dawson. Il la reprit ensuite en ces termes :

— Lorsque cette opération fut achevée, Thornton me pria de tenir les chevaux tandis qu'il irait rôder dans les environs pour voir si nous pouvions nous remettre en route. Il revint au bout d'une demi-heure me dire qu'il s'était glissé avec précaution jusqu'auprès de l'étang, et que s'étant couché derrière un monticule de gazon il avait vu un homme monter à cheval et partir précipitamment à l'approche d'une autre personne, qui venait aussi de découvrir l'endroit fatal. Cette dernière était M. Pelham. Thornton ajouta qu'il était sûr que le premier individu était

celui que nous avions rencontré sur la route enveloppé d'un manteau, c'est-à-dire sir Reginald Glanville.

Je ne fais aucun doute maintenant, me dit-il, que l'on ne crie haro sur nous; mais cependant si nous avons de la fermeté et du courage nous ne courrons aucun danger : car je me charge de rejeter tous les soupçons sur la tête de sir Reginald Glanville.

Nous prîmes alors nos chevaux pour nous rendre à la maison. En arrivant nous montâmes par un escalier dérobé, afin que personne ne nous vît, car le linge et les mains de Thornton étaient tachés de sang. Il quitta les vêtements qui pouvaient exciter les soupçons et les renferma sous clef pour les brûler à la première occasion. Il lava ensuite ses mains avec soin, et afin que l'eau ne pût pas non plus servir d'indice contre nous, il l'avala. Lorsque tout fut rentré dans l'ordre nous apprîmes que M. Pelham était venu chez moi; mais par un hasard heureux, les bâtiments extérieurs ayant été pillés peu de temps auparavant par des vagabonds, ma femme et mon domestique refusèrent de l'admettre dans la maison. J'étais rempli d'agitation et de craintes; cependant M. Pelham avait laissé un message pour nous prier de nous rendre à l'étang, et Thornton voulut que je l'y accompagnasse afin d'éviter les soupçons. —

Dawson continua son récit en me disant que, comme il était encore fort troublé à son retour, Thornton insista pour qu'il se mît au lit. Lorsque la compagnie de lord Chester arriva à son logis, Thorn-

ton monta dans la chambre de son complice et lui fit prendre un verre plein d'eau-de-vie *, ce qui le mit dans un tel état d'ivresse, qu'il ne fût bientôt plus dans le cas de comprendre tout le danger de sa situation. Il lui fit part quelque temps après de la découverte qu'il avait faite du portrait ainsi que de la lettre menaçante qui était renfermée dans le porte-feuille, circonstances qui ne contribuèrent pas peu à tranquilliser Dawson, et comme les limiers de la justice étaient engagés sur une fausse route, il chercha à se rassurer et trouva moyen de subir son interrogatoire avec fermeté. Il revint à Londres avec Thornton, suivant avec assiduité le club où Jonson l'avait autrefois introduit. Tant que son argent ne fut pas dépensé, il réussit à chasser en partie les remords de sa conscience ; mais les succès du crime ne peuvent être de longue durée, par cela même qu'ils sont trop contraires à la nature. Sa pauvre femme, pour laquelle il semblait avoir de l'affection, malgré ses goûts dissolus, tomba malade et mourut. Elle lui avoua sur son lit de mort les soupçons qu'elle avait conçus sur son crime, et lui dit qu'ils l'avaient tellement frappée, que sa santé n'avait pu y résister. Cette révélation excita les remords du criminel ; il ne lui restait plus d'argent, et il tomba dans cet abattement et cette tristesse dont nous avons déjà eu occasion de parler. Il entretenait si souvent Thornton des tourments de

* C'est un usage assez commun parmi les criminels qui craignent la faiblesse de leurs complices.

(*Note de l'Auteur.*)

sa conscience et de son désir de se livrer à la justice pour les apaiser, que ce scélérat craignant qu'il ne compromît sa propre sûreté, le fit transporter dans la maison où nous le trouvâmes.

C'est dans ce séjour qu'il commença à sentir vraiment la punition de ses fautes. Renfermé dans sa chambre, située dans la partie la plus isolée de la maison, sa solitude n'était jamais interrompue que par les courtes visites de sa gardienne et les apparitions de Thornton, mille fois pires encore que son abandon. Cet infâme misérable semblait offrir dans son caractère ce que, pour l'honneur de la nature humaine, on rencontre rarement chez les hommes, je veux dire l'amour du mal, moins pour les avantages qu'il procure que pour le mal lui-même. Avec une méchanceté digne de son âme perverse, il refusa à Dawson la seule grâce qu'il demandât, savoir une lumière pendant la nuit, et il joignit à ses insultes sur sa lâcheté des menaces qui le remplirent d'effroi.

Ces frayeurs avaient pris un tel empire sur l'esprit de l'infortuné, que sa prison lui semblait être l'image même de l'enfer qu'il redoutait. Lorsqu'il eut achevé sa confession, je lui demandai si, en le mettant en liberté, il consentirait à répéter devant un magistrat tout ce qu'il venait de me dire.

Cette idée le fit tressaillir de joie : car à ces remords et à cette voix intérieure qui, dans les annales du crime, nous offrent toujours le coupable prêt à chercher dans la mort l'expiation de ses forfaits, il se mêlait encore dans son âme un amer désir de vengeance contre son complice inhumain, et peut-être trouvait-

il quelque consolation à sa destinée par l'espérance de faire connaître à Thornton une partie des tortures qu'il lui avait fait souffrir.

J'avais pris note des parties les plus importantes de sa confession, et j'allai rejoindre Jonson qui, ainsi que je le supposais, avait tout entendu.

— Vous voyez, lui dis-je, que, quelque satisfaisant que soit ce récit, il ne contient cependant aucune preuve matérielle qui puisse le confirmer. La circonstance du couteau brisé sur lequel est gravé le nom de Thornton pourrait seule nous être d'un grand secours; mais vous avez entendu, d'après la déclaration de Dawson, combien il serait difficile à tout autre que lui de découvrir la place où il est caché. Vous sentirez donc comme moi la nécessité d'emmener Dawson avec nous.

Le visage de Job s'altéra un peu.

— Je vois clairement, dit-il, que ma pension et le sort de votre ami sont également intéressés à la fuite de Dawson; mais il est tard maintenant. Les hommes sont peut-être encore à boire là-bas; il est possible, en outre, que Bess ne soit pas couchée et qu'elle rode dans la maison; dans le cas même où elle dormirait, comment pourrions-nous passer par sa chambre sans l'éveiller? J'avoue que je ne vois aucun moyen de le mettre en liberté cette nuit, sans courir le danger de nous faire couper la gorge. Laissez-moi plutôt le soin de le délivrer dans un moment plus opportun : ce sera probablement demain. Retirons-nous maintenant, et soyons satisfaits de ce que nous avons déjà obtenu.

Jusque-là j'avais obéi implicitement à Job, mais mon tour de commander était venu.

— Faites attention, lui dis-je d'un ton calme mais sévère, que je me suis laissé conduire dans cette maison, sous votre seule direction, pour obtenir la confession de cet homme; mais cette confession ne peut m'être d'aucun usage, et je ne me suis point exposé ainsi au couteau de vos associés pour laisser mon entreprise imparfaite. Je vous avoue donc franchement que, soit que vous vous montriez fidèle ou traître à mon égard, je suis bien décidé à ne quitter ces murs qu'avec Dawson, dussé-je y périr.

— Vous êtes courageux, monsieur, me dit Jonson à qui le ton déterminé avec lequel je venais de parler semblait plutôt inspirer du respect que du ressentiment, et nous allons voir ce qu'il y a à faire; que Votre Honneur m'attende ici, tandis que j'irai m'assurer si mes confrères sont couchés et si les chemins sont libres.

Job descendit, et je rentrai dans la chambre de Dawson. Rien ne peut être comparé à ses transports et à sa reconnaissance, lorsque je lui dis que nous étions décidés à l'emmener avec nous, si cela était possible. Il exprima sa joie en termes si vils et si bas, auxquels se joignirent de telles menaces de vengeance contre Thornton, que j'eus peine à cacher mon dégoût. Jonson revint et me fit signe d'aller lui parler à la porte.

— Ils sont tous couchés, monsieur, et Bess s'en est tant donné du grand bol que vous avez vu, qu'elle dort comme si demain était le jour du jugement. Je

me suis aussi assuré que la porte d'entrée était dans le même état où nous l'avions laissée, et je n'éprouve d'autre crainte maintenant qu'à l'égard de ce poltron. J'ai eu soin également de laisser ouvertes les deux portes de la chambre de Bess ; ainsi il ne nous reste plus qu'à la traverser sans bruit. Quant à moi, je suis un vieux routier, et je puis me glisser dans la chambre d'un malade aussi facilement qu'un rayon du soleil à travers le trou d'une serrure.

— Fort bien, répondis-je sur le même ton ; je ne suis pas non plus un éléphant : mon maître de danse me disait souvent que j'aurais pu marcher sur les ailes d'un papillon sans en ternir les brillantes couleurs. Pauvre Coulon ! il ne pensait guère alors à quel usage ses leçons me serviraient dans l'avenir... Mais ne perdons pas de temps en paroles, maître Job.

— Un moment, j'ai encore une cérémonie à remplir vis-à-vis de notre oiseau en cage. Il faut que je lui mette un nouveau bâillon sur la bouche : car quoique je n'aie rien à redouter de sa langue, s'il recouvre la liberté, puisque je serai forcé de quitter l'Angleterre pour échapper à la vengeance de mes confrères, cependant il y a quelques bons diables dans le club auxquels je ne voudrais pas qu'il fût fait le moindre mal pour la possession du monde entier. Ainsi je vais faire prononcer à Dawson *notre dernier serment* ; je crois que le diable lui-même n'oserait l'enfreindre ! Pendant ce temps, Votre Honneur voudra bien rester en dehors de la porte ; car cette cérémonie ne peut se faire devant témoins.

Job entra pour lors dans la chambre et je restai à l'entrée. Quelques minutes après j'entendis la voix de Dawson qui semblait adresser des supplications à son compagnon. Job reparut bientôt.

— Le lâche ne veut pas faire le serment, dit-il ; mais s'il persiste, puisse ma main droite tomber en poussière avant qu'elle tourne une clef en sa faveur.

Cependant Dawson voyant que Job l'avait quitté, sentit renaître toute sa frayeur, et il revint près de la porte le supplier de rentrer.

— Jurerez-vous ? dit Jonson.

— Je le ferai, je le ferai, fut la réponse du prisonnier.

Job retourna près de lui. Quelques minutes se passèrent ; après quoi il reparut avec Dawson qui était habillé et se tenait serré contre lui en marchant.

— Tout s'est bien passé, me dit-il d'un air satisfait.

Le serment avait été prêté. J'ignore de quelle nature il pouvait être ; mais il fut fidèlement gardé *. Dawson et Job passèrent les premiers ; je les suivis. Nous traversâmes un passage qui nous conduisit à la chambre de Brimstone Bess. Job prêta l'oreille avec attention avant d'entrer, prit ensuite le bras de Dawson, et me faisant signe de le suivre, il avança d'un pas si léger qu'on pouvait à peine l'entendre.

* Ceux qui connaissent les annales de Newgate, savent avec quelle fidélité les serments de ces redoutables francs-maçons sont gardés.

Le chef expérimenté cacha avec soin sa lumière en approchant du lit. Je m'aperçus alors que Dawson tremblait comme la feuille ; son agitation gênait sa marche et la rendait pesante. Ils étaient arrivés en face du lit lorsque jetant mes regards sur Brimstone Bess, je vis avec effroi qu'elle ouvrait lentement les yeux et les fixait sur mes deux compagnons. Dawson, qui portait les siens dans la même direction, s'étant aperçu que la vieille paraissait s'éveiller, jeta un faible cri. Ceci porta notre danger au comble : car sans cette exclamation, Bess, dont les sens étaient encore en partie sous l'influence du sommeil, n'aurait peut-être pas remarqué la troisième personne et se serait figurée vraisemblablement que je sortais avec Jonson de l'appartement du prisonnier. Mais dès que le cri eût retenti à son oreille, elle se leva sur son séant, en jetant sur nous un regard mêlé de surprise et de colère.

Ce fut un moment terrible ; nous étions comme cloués à la place. Bess interrogea Jonson dans le dialecte des voleurs. Job parut pendant un instant irrésolu ; mais son indécision ne fut pas de longue durée.

— Sauvez-vous ! sauvez-vous si vous tenez à la vie ! s'écria-t-il tout à coup, et en un clin d'œil il fut hors de la chambre avec Dawson à qui la frayeur prêtait des ailes. Je ne perdis pas de temps à suivre leur exemple ; mais la vigilance de la vieille femme fut trop prompte pour moi : elle tira violemment le cordon de la sonnette, sur laquelle sa main était déjà posée. Le bruit retentit dans toutes les directions, comme un écho dans une caverne : de mu-

raillé en muraille, de chambre en chambre ; c'était un son qui semblait se multiplier et se répéter du haut en bas de la maison. J'avais à peine eu le temps de me reconnaître, lorsque s'élançant de son lit, elle me saisit dans ses bras vigoureux au moment où je gagnais la porte.

— En avant ! en avant ! criait Jonson à son compagnon ; ils étaient déjà arrivés au passage et laissaient ainsi la chambre et l'escalier qui étaient au bout dans une obscurité complète.

Brimstone Bess me serrait à la gorge avec un poignet nerveux et une force vraiment masculine. J'entends alors du bruit derrière nous dans les nombreux appartements situés dans le passage que nous venions de traverser, ce qui annonçait trop clairement avec quelle rapidité l'alarme s'était déjà répandue.

On ouvrit une porte, le bruit approchait, mon sort semblait décidé ; mais le danger de ma situation me donna de l'énergie, ce n'était pas le moment de montrer les égards avec lesquels j'avais l'habitude de traiter le *beau sexe*. D'un violent effort j'étendis Bess sur le plancher, et m'étant ainsi débarrassé de ses bras formidables, je descendis l'escalier avec autant de vitesse que l'obscurité pouvait le permettre ; je gagnai le passage, à l'extrémité opposée duquel était suspendue la lampe qui, ainsi qu'on doit se le rappeler, brûlait près de la chambre du malade où j'étais entré si involontairement ; elle touchait à sa fin, et jetait une lueur pâle et vacillante. Tout à coup il me vint une idée qui augmenta mon courage et redoubla la vitesse de mes jambes. Je traversai rapide-

ment le passage, guidé dans ma course par la lumière mourante de la lampe ; déjà l'escalier que je venais de quitter résonnait sous les pas de ceux qui étaient à ma poursuite ; j'étais arrivé à la porte du malade , je l'ouvris , et prenant l'épée que Jonson avait laissée sur une chaise à l'entrée, il me sembla que mon bras venait d'acquérir la force de dix hommes par la possession de cette arme. Je m'élançai alors en bondissant dans l'escalier, au bas duquel était une porte que Jonson avait heureusement laissée ouverte , et l'ayant fermée pour ainsi dire à la face de mes ennemis, je me trouvai en sûreté dans le long passage qui conduisait à la porte extérieure, mais au milieu d'épaisses ténèbres. Une lumière parut tout à coup à travers les fentes d'une porte à gauche ; c'était celle de la salle commune où nous avions d'abord été introduits ; elle s'ouvrit, et j'en vis sortir Spidershanks, avec un de ses camarades. Le premier tenait la lumière ; je passai devant eux avec la rapidité d'une flèche , et guidé par la clarté de leur lampe, j'eus bientôt gagné la porte de la rue. Mais jugez de mon effroi, lorsque, soit par accident, soit par suite d'une précaution de mes compagnons fugitifs, qui craignaient sans doute d'être poursuivis, je la trouvai fermée.

Les deux bandits étaient maintenant près de moi, ayant sur leurs talons deux autres hommes , probablement ceux auxquels j'avais échappé dans les appartements supérieurs. Par un heureux hasard, le passage, ainsi que je l'ai déjà dit, était extrêmement étroit, et tant qu'on ne se servirait pas d'armes à feu,

j'étais à peu près sûr de faire face aux brigands, jusqu'à ce que j'eusse réussi à faire mouvoir le ressort de la serrure, et à prendre mon essor.

Tandis que ma main gauche cherchait le loquet, la droite était employée à tenir mes antagonistes à une distance respectueuse. Celui qui se trouvait le plus près de moi était Fib Fakescrew ; il avait une arme semblable à la mienne ; des jurements et des menaces retentissaient dans tout le passage.

— Coffiez le frollant, Fib, avant qu'il ne débride la lourde, ôtez-lui la gandille, donnez-lui la cône. S'il pique nous sommes tous esgarés *.

Jusque-là je n'avais pu, dans mon trouble, me rappeler les instructions de Jonson, relativement au ressort de la serrure ; heureusement elles me revinrent à l'esprit ; je pressai la vis, le loquet céda et j'ouvris la porte ; mais l'ouverture en était trop étroite pour que j'y pusse passer. Les bandits voyant que j'allais leur échapper, l'un d'eux, qui était par derrière, cria d'une voix de tonnerre :

— Éraillez le faraud ! éraillez-le ** !

A ces mots, Fib fut poussé sur la lame étendue de mon sabre, je n'eus qu'à faire un léger mouvement du bras pour plonger l'arme dans sa poitrine, et il tomba à mes pieds, baigné dans son sang. L'action par laquelle mes ennemis s'étaient flattés de me per-

* Tuez le traître, Fib, avant qu'il n'ouvre la porte. Otez-lui l'épée. Donnez-lui la mort. S'il pique nous sommes tous perdus.

** Tuez le monsieur ; tuez-le.

dre devint la cause de mon salut. La vue de leur compagnon gisant sur le plancher les fit reculer ; je profitai de cet instant de confusion pour ouvrir la porte toute grande, et faisant usage de l'avis de Jonson, *je tournai à droite*, et me mis à fuir avec une rapidité qui rendait toute poursuite impossible.

CHAPITRE XXXIII.

Les premiers rayons du jour commençaient déjà à éclairer les objets; mais tout était encore plongé dans le silence. Mes pas résonnaient sur les pavés solitaires, et rendaient un son étrange que rien ne venait interrompre; néanmoins, quoique la poursuite eût cessé depuis longtemps, je continuai à courir machinalement jusqu'à ce que la fatigue et le manque de respiration m'obligèrent enfin à m'arrêter. Je jetai les yeux autour de moi; mais dans les rues étroites et sales où je me trouvais je ne voyais rien dont l'aspect me fût familier; les noms mêmes de ces rues semblaient être écrits pour moi en un langage étranger. Après m'être reposé quelques minutes, je continuai mon chemin, et j'arrivai enfin dans une rue appelée

River Lane ; ce nom ne me trompa pas ; je la suivis , et me trouvai bientôt sur les bords de la Tamise ; j'y rencontrai , à ma grande satisfaction , un marinier qui me transporta dans son canot jusqu'en face du débarcadere de White-Hall.

Jamais , je pense , galant n'arriva à ce même débarcadere dans la saison séductrice , avec l'intention louable de conduire sa maîtresse ou la femme d'un autre au vert Richmond ou au gai Hampton , avec plus d'empressement et de joie que je n'en mis à sauter du canot sur ces degrés qui m'étaient si bien connus. Je gagnai à la hâte la place de fiacres qui offre si souvent un abri tutélaire aux membres du parlement que la séance a retenus trop avant dans la nuit , ou à ces fugitifs de l'Opéra , que la pluie a surpris en route ; j'éveillai un cocher endormi , je m'élançai dans son carrosse , et je me fis conduire chez M. Mivart.

Le portier assoupi voulut me mettre à la porte ; j'avais oublié , à la vérité , mon étrange accoutrement.

— Allons donc , l'ami , lui dis-je , M. Pelham ne peut-il aller à un bal masqué tout comme un autre ?

Ma voix et mes paroles tirèrent d'erreur mon Cerbère , qui ne refusa plus de m'admettre dans la maison. Je me couchai à la hâte , et dès que j'eus la tête sur l'oreiller je m'endormis profondément ; je puis dire que ce doux repos de la nature était bien dû à mes membres fatigués.

Il y avait à peine deux heures que j'étais sous l'influence d'un sommeil rafraîchissant , lorsque je me

sentis saisir par le bras ; les événements de la nuit étaient encore si présents à ma mémoire, que je me levai sur mon séant, croyant avoir le couteau sous la gorge ; mes regards tombèrent sur le visage pacifique de M. Job Jonson.

— Que Dieu soit loué, monsieur, vous êtes sauvé ! j'avais bien peu d'espoir de vous trouver ici lorsque j'y suis venu.

— Vraiment, dis-je en me frottant les yeux. Il est bien certain que je suis sauvé, honnête Job ; mais je crois avoir peu de remerciements à *vous* faire d'une circonstance qui m'est personnellement si agréable ; vous m'auriez évité quelques peines, et à votre ami Fib Fakescrew quelques souffrances, si vous aviez laissé la porte ouverte, au lieu de m'enfermer avec votre club, comme il vous plaît de l'appeler.

— C'est vrai, monsieur, et je suis extrêmement fâché de cet accident. C'est Dawson qui dans son trouble a fermé la porte, quoique je le lui eusse expressément défendu ; le pauvre diable ne savait vraiment s'il marchait sur la tête ou sur les talons.

— Il est en sûreté, j'espère, dis-je avec vivacité.

— Vous pouvez vous en rapporter à moi pour ces sortes de choses, Votre Honneur ; avant de venir ici, je l'ai enfermé sous clef dans mon appartement.

— Nous ne perdrons pas de temps pour le transférer dans un endroit plus sûr, dis-je en sautant à bas de mon lit. Allez donc de ce pas, mon cher monsieur Jonson, chez le commissaire de police.

— Un instant, répondit Job ; vous agirez mainte-

nant selon votre bon plaisir ; quant à moi, mon rôle est joué. Je coucherai ce soir à Douvres , et demain je déjeunerai à Calais. Ce ne serait peut-être pas une indiscretion de demander à Votre Honneur de m'avancer le premier quartier de ma pension, et de vous prier de faire payer exactement le reste à Paris, chez MM. Laffitte, à l'ordre du capitaine Douglas. Je suis encore incertain où je me fixerai ; mais j'ose dire qu'il y a peu d'endroits, excepté la vieille ou la *nouvelle* Angleterre, où je ne me flatte de vivre joyeusement, grâce aux bontés de Votre Honneur.

— Croyez-moi, mon pauvre garçon, repris-je, ne quittez jamais un pays sur lequel vos talents jettent un si grand lustre ; restez ici, et vivez tranquillement de votre pension. Si jamais je parviens au but d'un de mes plus grands désirs, je consulterai encore davantage les vôtres : car je penserai toujours avec reconnaissance au service que vous m'avez rendu, quoique vous ayez fermé la porte sur moi.

— Non, monsieur ; la vie est un bien dont je ne serais pas fâché de jouir encore quelques années, et maintenant ma présence en Angleterre me mettrait en grand danger de subir les peines portées par les lois du club. D'ailleurs, je commence à croire qu'une bonne réputation est une chose fort agréable, surtout lorsqu'elle ne donne pas trop de peine à acquérir ; et comme je n'ai point à regretter celle que je laisse en Angleterre, je puis tout aussi bien aller en faire l'expérience en pays étranger. Si Votre Honneur veut aller chez le magistrat demander un mandat et un officier dans les mains duquel je puisse remettre

la personne confiée à ma surveillance ; dès l'instant où ma responsabilité sera terminée, j'aurai l'honneur de vous faire mes adieux.

— Fort bien, monsieur Jonson, il en sera comme il vous plaira. Mais maudits soient vos infernaux cosmétiques ! Comment diable parviendrai-je à reprendre mon teint naturel ? Voyez ! vous m'avez fait une ride au côté gauche de la bouche, dont la profondeur suffirait pour faire disparaître à jamais tous les avantages que je dois à la nature ; l'eau même ne produit aucun effet !

— Je le crois bien, monsieur, répondit Job avec calme, je serais un pauvre barbouilleur si mes couleurs s'en allaient au simple frottement d'une éponge mouillée.

— Que Dieu alors me soit en aide ! m'écriai-je avec l'accent d'un effroi véritable. Quel moyen emploierai-je donc pour les faire disparaître ? Suis-je condamné, avant vingt-trois ans, à ressembler à un prêtre méthodiste qui a passé la quarantaine, misérable que vous êtes !

— Votre Honneur peut mieux répondre que moi à la dernière question ; quant à la première, j'ai ici un onguent, lequel si vous voulez me permettre de l'appliquer sur votre visage, en fera disparaître toute couleur étrangère à celle dont la nature vous a doué.

En disant cela, Job me montra une petite boîte, et après m'être mis pendant quelques instants entre ses mains, j'eus la joie ineffable de me retrouver dans mon état ordinaire. Cependant mon plaisir était

un peu troublé par la perte de ma chevelure bouclée ; mais je remerciai le ciel de ce que cette mésaventure ne m'était arrivée qu'*après* avoir reçu le consentement d'Hélène. L'homme qui renonce à plaire au beau sexe entier, pour ne s'attacher qu'à une seule femme, doit tâcher de ne plus être trop invincible, par pitié pour le reste des belles.

Lorsque ma toilette fut achevée, j'allai avec Job chez le magistrat ; il m'attendit au coin de la rue, et j'entrai seul dans la maison.

Ayant obtenu l'aide du terrible M. ^{***}, aux joues enluminées, nous entrâmes dans un carrosse de place qui nous conduisit chez Jonson ; celui-ci monta la garde sur le siège du cocher.

— Je crois, me dit M. ^{***} en regardant l'homme aux deux vertus, que j'ai eu le plaisir de voir ce monsieur quelque part.

— C'est assez probable, car c'est un jeune homme fort répandu dans la ville.

Nous fîmes monter Dawson dans la voiture. Il me parut plus calme et plus courageux que je ne m'y attendais ; alors Job m'ayant fait signe de le suivre, j'entrai dans un petit salon où je signai un bon de cent livres sur mon banquier (quoique dans ce moment ce fût comme si j'eusse retiré de mes veines la dernière goutte de mon sang), et je lui promis que sa pension lui serait régulièrement payée, si, comme je n'en doutais pas, la déposition de Dawson faisait l'effet que nous en attendions. Nous nous fîmes alors mutuellement des adieux affectueux.

— Adieu, monsieur ! me dit Job ; je pars pour

un nouveau monde, pour un monde d'honnêtes gens !

— S'il en est ainsi, adieu en vérité ! car nous ne nous rencontrerons plus sur cette terre !

Nous retournâmes dans la rue de ***. Je descendais de voiture, lorsqu'une femme, enveloppée de la tête aux pieds dans un vaste manteau, vint avec empressement près de moi, et me prenant le bras :

— Pour l'amour du ciel ! me dit-elle d'une voix basse et précipitée, suivez-moi un moment, j'ai deux mots à vous dire.

Après avoir confié Dawson à la garde de l'officier, je fis ce qu'elle désirait. Lorsque nous eûmes fait quelques pas dans la rue, elle s'arrêta. Quoique son visage fût entièrement voilé, ses manières et sa voix me la firent à *l'instant* reconnaître.

— Glanville, me dit-elle avec l'accent d'une vive émotion, sir Reginald Glanville, dites-moi, est-il vraiment en danger ?

Son agitation l'empêcha de continuer.

— J'espère que non ! répondis-je ayant l'air d'ignorer à qui je parlais.

— J'espère que non ! répéta-t-elle ; est-ce là tout ? Alors, cédant à la sensibilité de son sexe, qui, dans ce moment, faisait taire chez elle toute autre considération, elle prit ma main en disant : O monsieur Pelham, par pitié, dites-moi s'il est au pouvoir de cet horrible Thornton. Il est inutile de me rien déguiser, je connais la fatale histoire.

— Calmez-vous, chère lady Roseville, car je ne crois pas devoir affecter plus longtemps de ne pas

vous reconnaître. Calmez-vous, Glanville est en *sûreté*; j'amène avec moi quelqu'un dont le témoignage ne laissera aucun doute sur son innocence.

— Que Dieu vous bénisse ! que Dieu vous bénisse ! dit lady Roseville en fondant en larmes ; mais elle les sécha aussitôt, et, reprenant cette dignité qui n'abandonne jamais longtemps une femme vertueuse et bien née, elle ajouta, d'un ton fier et mêlé d'amertume : Ce n'est pas un motif ordinaire, un motif tel que vous pourriez le supposer qui m'a conduite ici. Sir Reginald Glanville ne sera jamais pour moi qu'un ami, mais de tous les amis le mieux apprécié, le mieux connu ! J'ai appris sa disparition par son valet de chambre, et, connaissant son histoire, il m'a été facile d'expliquer cet incident de la manière la plus inquiétante. Enfin, je... je... Mais tout éclaircissement est maintenant inutile ; vous ne direz jamais ce qui vient de se passer entre nous, monsieur Pelham ; vous tâcherez même de l'oublier.... Adieu.

Lady Roseville, s'enveloppant davantage encore dans son manteau, s'éloigna de moi d'un pas vif et léger, et quand elle eut touché l'angle de la rue, elle disparut à mes yeux.

Après avoir rejoint mon prisonnier, je demandai à être introduit immédiatement chez le magistrat.

— Je viens, lui dis-je en entrant, remplir ma promesse et acquitter l'innocent.

Je lui racontai alors brièvement mes aventures (m'abstenant de rien dire qui pût compromettre Jonson), et de cette manière je disposai le digne magistrat à entendre la confession et le témoignage de

Dawson. Ce malheureux venait de terminer sa narration, lorsqu'un officier vint dire à l'oreille du magistrat que Thornton était dans l'autre appartement.

— Qu'on le fasse entrer, dit à haute voix M. ***.

Thornton parut alors avec cet air d'aisance et d'effronterie qui lui était naturel ; mais il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur Dawson qu'une pâleur mortelle se répandit sur ses traits. Dawson ne put contenir plus longtemps la lâche pétulance de sa haine.

— Tout est connu, Thornton, dit-il d'un air de triomphe.

Le scélérat se tourna de notre côté en murmurant quelques mots que nous ne pûmes comprendre ; il lut sa condamnation sur mon visage et sur celui du magistrat. Son désespoir lui donna alors de la présence d'esprit : il s'élança d'un seul bond près de la porte ; mais les officiers l'empêchèrent d'aller plus loin. Pourquoi détailler le reste de cette scène ? On le mit dès le jour même en jugement, et sir Reginald Glanville fut acquitté et relâché de la manière la plus honorable.

CHAPITRE XXXIV.

La partie la plus intéressante de mes aventures, si je puis vraiment me flatter qu'elles aient jamais offert quelque intérêt au lecteur, est maintenant terminée. Le mystère est expliqué, l'innocent acquitté, et le coupable livré à la justice. D'un autre côté, comme les obstacles qui s'opposaient à l'union du héros et de l'héroïne sont levés, ce serait vouloir inutilement être prolix que de s'arrêter sur les formalités qui précèdent ordinairement un mariage. Je crois devoir également me dispenser de m'étendre sur les expressions exagérées de reconnaissance que Glanville m'adressa sur la conduite que j'avais tenue à son égard. Il était décidé à ne m'épargner aucune des louanges que pouvait mériter cette conduite. Il

raconta mes aventures à lady Glanville et à Hélène, ainsi que mes relations avec Job. Je reçus de la bouche de la mère et des yeux de la sœur le plus grand surcroît de bonheur qui pût m'arriver après l'heureux hasard qui m'avait rendu l'instrument du salut de Glanville. Je ne fus pas condamné à une longue durée de ce temps appelé le plus heureux de notre vie, mais dont, par cette perversité commune à la nature humaine, nous, c'est-à-dire tous les vrais amants, désirons si ardemment le terme.

Le jour de mon mariage fut fixé à un mois à partir de l'époque où Glanville eut été acquitté. Il était encore plus empressé que moi de hâter ce moment, dans la persuasion que sa fin approchait, et il désirait vivement être témoin de notre union. Ce désir et l'intérêt qu'il prenait à notre bonheur lui donnaient une énergie qui nous faisait espérer de le conserver. La fatale maladie sous laquelle il succombait contribuait encore à nourrir notre erreur en couvrant ses joues d'un brillant coloris, et en animant ses yeux d'un feu qui voilait les rapides et terribles progrès de son mal.

Je n'avais pas vu lady Roseville depuis notre rencontre dans la rue de^{***}. Elle s'était enfermée dans sa magnifique demeure, et les papiers publics déplo- raient tous les jours l'état de souffrance et la retraite forcée d'une personne dont les fêtes et les plaisirs leur avaient fourni leurs plus brillants articles. Hélène était seule admise dans sa société ; depuis quel- que temps elle ne lui faisait aucun secret de son attachement, et c'était par son entremise qu'elle re-

cevait journellement des nouvelles de la santé de sir Reginald. Souvent en sortant de chez Glanville je remarquais une femme enveloppée de la tête aux pieds, dont les regards se tenaient fixement attachés sur les croisées de sa chambre, qui, à cause de la chaleur de la saison, n'étaient jamais fermées. Elle semblait heureuse si par un coup d'œil elle pouvait pénétrer dans l'intérieur de l'appartement, ou suivre de loin sa démarche chancelante et débile. Si c'était réellement celle que je soupçonnais qui veillait ainsi triste et solitaire, oh ! qu'il devait être puissant et profond l'amour qui pouvait ainsi asservir le cœur et l'esprit de la fière comtesse de Roseville !

Je vais maintenant entretenir le lecteur d'un personnage de cette histoire véritable qu'il a perdu de vue depuis quelque temps. Mon père et ma mère étaient chez lady H*** lorsque mon mariage fut arrêté. Je leur écrivis à tous deux en leur demandant leur approbation sur mon choix. Lady Françoise me fit la réponse suivante :

« MON CHER FILS,

» Ton père me charge de joindre ses félicitations
» aux miennes sur le choix que tu as fait. Je m'em-
» presserai de me rendre à Londres pour assister à
» la cérémonie. Cependant tu ne dois point t'offenser
» si je dis qu'avec les agréments de ta personne, ta
» naissance, et par-dessus tout ton excellent ton, tu
» aurais pu choisir parmi les familles les plus nobles
» et les plus riches du royaume. Je suis loin d'être
» mécontente néanmoins de ta future épouse ; indé-

» pendamment de l'antiquité de son nom (car il y a
» eu des alliances entre les maisons de Glanville et
» de Pelham sous le règne de Henri II), je pense
» que c'est un grand acheminement aux distinctions
» que d'épouser une beauté aussi célèbre que miss
» Glanville ; c'est peut-être le chemin le plus certain
» pour arriver *au cabinet*. Les quarante mille livres
» que miss Glanville recevra en mariage produiront,
» il est vrai, un assez mince revenu ; mais en ajou-
» tant cette fortune à la tienne, elles n'auraient pas
» laissé ensemble d'arrondir les biens attachés au
» titre de Glenmorris, si ton oncle, l'impatientant
» vieillard, ne se fût remarié.

» Ne perds pas de temps néanmoins pour entrer
» dans la chambre des communes. Dans tous les cas,
» le capital suffira pour te procurer l'élection d'un
» bourg et te maintenir dans un état honorable jus-
» qu'à ce que tu sois ministre : car alors il importera
» fort peu que ta fortune soit plus ou moins consi-
» dérable. Les marchands se trouveront trop heu-
» reux d'avoir ton nom sur leurs livres ; mais sur-
» tout prends bien garde qu'on ne te prive par le
» contrat de mariage de la libre disposition de la
» dot. Miss Glanville sentira dans ses intérêts comme
» dans les tiens combien il est urgent que tu aies en-
» tièrement à ta disposition une fortune dont les re-
» venus seuls seraient insuffisants pour vous faire
» vivre. Dis-moi, je t'en prie, comment va sir Regi-
» nald Glanville. Tousse-t-il toujours autant ? Je ne
» crois pas que ses biens soient substitués ?

» Tu donneras ordre à Stonor de tenir la maison

» prête à nous recevoir vendredi ; j'ai l'intention
» d'arriver pour dîner. Je te renouvelle encore mes
» sincères félicitations sur ton choix. J'ai toujours
» pensé que tu avais plus de raison, et même plus
» de génie qu'aucun homme de ton âge. Tu en as
» fait preuve dans cette occasion importante. Le bon-
» heur domestique, mon cher Henry, devrait être la
» pensée principale de tout Anglais, quelle que soit
» l'élévation de son rang ; et lorsque je pense aux
» brillantes qualités de miss Glanville et à sa répu-
» tation de *beauté célèbre*, je ne doute nullement que
» tu ne jouisses de la félicité que tu mérites à tant
» de titres. Fais bien attention, cependant, je te le
» répète, que la fortune ne soit pas constituée en
» dot. Le pauvre sir Reginald n'est, je crois, ni in-
» téressé ni attaché aux biens de ce monde, et il
» n'insistera par conséquent pas sur ce point.

» Dieu te bénisse, et t'accorde, mon cher Henry,
» tout le bonheur que te souhaite

» Ton affectionnée mère,

» F. PELHAM. »

« *P. S.* Je crois qu'il serait plus sage de dire dans
» le monde que miss Glanville a quatre-vingt mille
» livres. Tu seras sans doute de mon avis, et je compte
» par conséquent que tu ne me contrediras pas. »

Les jours, les semaines s'écoulaient ; heureux jours !
je ne vous regrette pas lorsque vous vous présentez
à mon souvenir ! Celui qui aime véritablement a des

inquiétudes même au milieu de ses espérances les mieux fondées. Comment comparer l'attente inquiète d'un trésor que je ne pouvais encore nommer le mien, avec le bonheur inexprimable d'en être à jamais le possesseur ?

Le jour arriva; j'étais à ma toilette, Bédos ne savait par où commencer (le pauvre garçon semblait aussi heureux que moi), lorsqu'on m'apporta une lettre portant un timbre étranger. Elle était du digne Job Jonson.

Quoique je ne songeasse pas même à l'ouvrir ce jour-là, je ne veux pas laisser le lecteur plus longtemps qu'il ne faut dans l'ignorance de son contenu; elle était ainsi conçue :

« MONSIEUR,

» Après être arrivé à Paris sain et sauf, j'ai lu dans
» les papiers publics le succès de notre entreprise.
» Le *Morning-Post* m'a appris votre prochain mariage
» avec miss Glanville. Pardonnez la liberté que j'ose
» prendre de vous féliciter sur ces deux événements,
» et en même temps de rappeler à votre mémoire
» l'époque exacte à laquelle doit être payé le premier
» quartier de ma pension. C'est le..... de.....: car je
» suppose que Votre Honneur a bien voulu me faire
» cadeau du billet de cent livres pour mes frais de
» voyage.

» J'ai appris que mes confrères étaient furieux
» contre moi. Mais comme Dawson était trop lié par
» son serment pour le trahir, j'espère, avant peu,
» parvenir à ramener le club à des sentiments plus

» pacifiques à mon égard, et retourner en Angle-
» terre. Un vrai patriote, Monsieur, ne vit jamais
» heureux loin de son pays natal, et quand même je
» serais forcé de visiter les terres de Van Diemen,
» les liens qui m'attachent au lieu de ma naissance
» sont assez forts pour m'engager à saisir la pre-
» mière occasion d'y retourner. Je ne suis pas, Mon-
» sieur, très-partisan des Français. C'est une nation
» légère, frivole et *très-pauvre*. Croiriez-vous, Mon-
» sieur, que j'ai vu dernièrement un individu de
» l'extérieur le plus noble escamoter dans un café
» un objet que je jugeai devoir être de quelque va-
» leur d'après le soin avec lequel il l'enveloppa avant
» de le mettre dans sa poche? Je le suivis en consé-
» quence, et par pure curiosité (je vous jure que c'é-
» tait le seul motif qui me faisait agir), je transférai
» le trésor volé dans la mienne. Vous imaginez faci-
» lement avec quel empressement je me retirai à
» l'écart dans les Tuileries, pour visiter la nature de
» ce trésor. Je le sortis de ma poche, et après avoir
» déroulé l'une après l'autre chaque enveloppe de
» papier, je trouvai enfin.... oui, Monsieur, je trou-
» vai *cinq morceaux de sucre*! Oh! les Français sont
» une pauvre, très-pauvre nation. J'espère ne pas
» tarder à revoir l'Angleterre; mais mon intention
» est d'aller auparavant en Irlande, pour voir com-
» ment les riches bourgeois de ce pays emploient leur
» temps et leur argent. Je pense que le pauvre Dawson,
» ainsi que ce coquin de Thornton, seront pendus
» avant que vous ne receviez cette lettre; ils l'ont bien
» mérité. Ce sont de tels garnements qui déshonorent

» la profession. Celui qui est forcé de couper la gorge
» aux gens pour dévaliser leurs poches, est un mal-
» adroit. Maintenant, que Votre Honneur me permette
» de lui souhaiter tout le bonheur possible, et de res-
» ter votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» FERDINAND DOUGLAS, etc., etc. »

Frappé de la mine joyeuse de mon honnête valet, lorsqu'il me donna mes gants et mon chapeau, je ne pus m'empêcher d'éprouver le désir de lui procurer une félicité semblable à celle dont j'allais jouir.

— Bédos, lui dis-je, Bédos, mon bon garçon, vous avez quitté votre femme pour me suivre, mais vous ne souffrirez pas de votre fidélité ; faites-la venir : nous trouverons à la placer dans la maison que nous allons monter.

Un changement rapide se manifesta sur la physionomie riante du Français.

— Ma foi, dit-il dans sa propre langue, monsieur est trop bon. L'excès du bonheur endurecit le cœur, et ainsi, dans la crainte de devenir ingrat envers la Providence, je laisserai ma femme adorée où elle est, avec la permission de monsieur.

Après cette pieuse réponse, il y aurait eu plus que de la dureté de ma part à insister davantage.

Je trouvai tout en ordre à Berkley-Square. En y arrivant, nous allâmes à l'église. Quoique sir Reginald pût à peine supporter alors la plus légère fatigue, il voulut cependant servir de père à Hélène. Il se sentait pourtant beaucoup mieux depuis deux ou trois jours, et principalement cette matinée, de sorte

que l'espoir de sa guérison prochaine nous consolait en quelque sorte de notre bonheur.

A notre retour de l'église, nous avions l'intention de partir immédiatement pour le château de ***, que j'avais loué. Mais en rentrant dans la maison Glanville me prit à l'écart, et je suivis ses pas faibles et chancelants dans un appartement particulier.

— Pelham, me dit-il, nous ne devons plus nous revoir. N'importe, vous êtes heureux, et je le serai bientôt aussi. Mais j'ai encore un service à réclamer de votre amitié. Lorsque je ne serai plus, je veux être placé près d'elle, afin que la pierre d'un même tombeau nous couvre tous les deux.

Je pressai ses mains dans les miennes, et les larmes aux yeux, je lui fis la promesse qu'il désirait.

— C'est assez ; je n'ai plus aucune affaire avec ce monde. Que Dieu vous bénisse, mon ami, mon frère ! Je ne veux pas que votre bonheur soit obscurci par un seul nuage de tristesse.

Il se leva, et nous nous disposâmes à quitter ensemble l'appartement. Glanville était appuyé sur mon bras. Lorsque nous eûmes fait quelques pas vers la porte, il s'arrêta brusquement. Je pensai donc que cette pause était occasionnée par la souffrance ou la fatigue, et je jetai les yeux sur lui : un mouvement convulsif et effrayant parcourait tous ses traits ; l'expression de ses yeux était vague et extraordinaire.

— Dieu de miséricorde, est-il possible?... Est-ce bien toi ? dit-il d'une voix sourde et tremblante. Dans ce moment, soit par sympathie ou par une cause plus mystérieuse et plus indéfinissable encore, tout mon

corps trembla ; je ne voyais ni n'entendais rien, mais je *sentais* intérieurement la présence d'une vision surnaturelle dont la puissance glaçait mon sang dans mes veines, et m'ôtait l'usage de mes membres. Il me semblait que mon âme avait quitté sa dépouille mortelle pour communiquer avec un esprit invisible.

Lorsque je revins dans mon état naturel, je sentis la main de Glanville abandonner mon bras... il tomba sur le plancher. Je le relevai ; un sourire de sérénité et de paix régnait sur ses lèvres ; son visage était celui d'un ange : mais son âme était montée au ciel.

CHAPITRE XXXV.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis mon mariage, je vis tranquille à la campagne au milieu de mes livres, et je pense plutôt avec calme qu'avec impatience au moment où je rentrerai de nouveau dans le monde. Le mariage n'est pas chez moi comme chez beaucoup d'autres le tombeau de toute espérance humaine et de toute énergie. Mon fauteuil n'a pas plus d'attrait pour moi qu'il n'en avait, et je n'éprouve pas plus d'aversion pour me faire la barbe qu'autrefois. Je ne borne pas ma perspective à l'heure du dîner ni mes projets de voyage à quitter, comme le bon vicaire de Wakefield, le lit bleu pour le lit brun. Le mariage m'a trouvé ambitieux et ne m'a point guéri de cette passion; mais il a concentré ce

qui était dispersé chez moi et fixé ce qui était vague. Si je suis moins empressé que jadis d'acquérir de la réputation dans la société, j'éprouve plus d'ardeur à obtenir les honneurs du monde, et au lieu d'amuser dorénavant mes ennemis ou les indifférents d'un salon, j'espère pouvoir être utile à mes amis et à l'humanité.

Cette espérance est-elle vaine et oiseuse ? Cette présomption, qui est naturelle à l'homme et particulièrement à mon individu, m'a-t-elle fait concevoir une trop haute opinion de la force et de l'intégrité de mon esprit ? car l'une ne sert à rien sans l'autre : c'est ce que ni moi ni le monde ne peuvent décider. « Le temps, a dit un des pères de l'Église, est la seule pierre de touche qui distingue le prophète d'avec l'imposteur. »

Cependant, mon cher lecteur, pendant les deux années que je veux passer dans l'étude et loin du monde, mes champs et mes in-folios ne m'occuperont pas au point de me rendre impoli envers vous. Si vous m'avez connu à la ville, je vous invite cordialement à venir me voir à la campagne ; je vous promets que mes vins et mes dîners ne seront pas indignes du compagnon de Gulo-ton, et que ma conversation ne sera pas beaucoup plus monotone que mes livres. Je vous complimenterai sur vos chevaux ; vous me ferez entendre les louanges de ma femme. En vantant le vin vieux, nous parlerons des événements nouveaux ; et si ces derniers nous endorment, le premier se chargera de nous réveiller. Enfin si vous n'êtes ni trop sot ni trop sage, nous serons

d'excellents amis, ou vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même.

Je sens qu'il y aurait un défaut de courtoisie de ma part, après m'être trouvé dans la compagnie de lord Vincent pendant le fatigant voyage de deux volumes, si je le quittais sans un mot d'adieu. Puisse-t-il, dans la carrière politique qu'il a adoptée, rencontrer toute l'admiration que ses talents méritent ! Si jamais nous nous retrouvons dans des rangs opposés, je veux que nos armes les plus offensives soient des citations, et notre vengeance la plus amère une épigramme.

Lord Guloeton correspond régulièrement avec moi ; sa dernière lettre contient la promesse de venir me voir dans le courant du mois pour recouvrer à l'air de la campagne son appétit qui depuis quelque temps s'est un peu relâché.

Mon oncle m'a écrit, il y a trois semaines, pour m'annoncer la mort de l'enfant que lui avait donné lady Glenmorris. Je désire sincèrement qu'il répare promptement cette perte. J'ai assez de fortune pour mes besoins et assez d'espérance pour mes désirs.

Thornton est mort comme il avait vécu, en brigand réprouvé. Il a adressé sur l'échafaud des plaisanteries grossières au digne ministre qui a assisté à ses derniers moments avec plus de zèle que de succès.

Dawson a terminé ses jours en prison, tranquille et repentant. La lâcheté qui perd les honnêtes gens fait souvent le salut des scélérats.

J'ai reçu une lettre de lord Dawton pour me faire

accepter un bourg à sa disposition qui vient de devenir vacant. Je n'ai pas besoin de vous faire connaître ma réponse. Il est tout naturel de préférer la liberté à la dépendance lorsqu'on le peut, et j'espère encore apprendre à lord Dawton qu'en pardonnant au ministre, je n'ai pas oublié l'affront. En attendant, je ne demande pas mieux de m'ensevelir encore quelque temps dans ma retraite avec mes professeurs muets de logique et de législation, afin d'être en état de justifier plus tard la bonne opinion de Sa Seigneurie sur mes talents pour la magistrature. Adieu, Brutus, nous nous reverrons à Philippi !

Lady Roseville a quitté l'Angleterre depuis quelques mois. Les dernières nouvelles que nous en avons reçues nous apprennent qu'elle vit à Sienne dans une entière réclusion et en fort mauvaise santé.

Pauvre lady Glanville ! mère d'un fils si beau, et si accompli, sitôt moissonné ! Que puis-je dire d'elle, de qui tous ceux d'entre mes lecteurs qui ont des enfants comprendront la douleur mieux que je ne puis la rendre ? Il arrive encore très-souvent que je trouve la sœur de celui qui n'est plus, baignée de larmes que son mari même ne peut sécher ; et moi.... moi...., mon ami, mon frère, t'ai-je oublié dans la tombe ? Je quitte ma plume, j'abandonne mon travail... ton chien est à mes pieds ; et comme s'il devinait ma pensée, il me regarde avec des yeux aussi humides que les miens.

Mais ce n'est pas ainsi que je dois me séparer de mes lecteurs. Notre première rencontre n'a pas été triste, nos adieux ne doivent pas l'être. Vous qui

m'avez suivi dans le cours de mes différentes confessions, j'ose croire que j'ai quelquefois contribué à vous instruire, lorsque je semblais ne chercher qu'à vous amuser. Mais je ne m'arrêterai pas sur ce sujet; la morale perd son effet lorsqu'on appuie trop sur elle, et je me flatte seulement d'avoir déployé à vos yeux une partie intéressante et vraie du livre immense et varié du cœur humain. Je n'ai pas été un spectateur indifférent ni un acteur oisif dans ce monde affairé et tumultueux. Tandis que chacun veille autour de moi, je ne me suis point laissé aller au sommeil : ainsi qu'un enfant au collège, j'ai regardé l'étude comme une étude, mais l'activité comme un plaisir.

Ainsi, tout ce que j'ai vu, entendu ou senti a été recueilli soigneusement dans ma mémoire et médité dans mon esprit. Quel que fût le rang des différentes sociétés dans lesquelles je me suis trouvé, j'ai toujours tâché de les peindre plutôt comme témoin oculaire que comme copiste : car je n'ai jamais fui les classes ou les individus qui me présentaient la vie sous un nouveau jour et l'homme sous un nouvel aspect.

Quant à ce qui me regarde personnellement, j'ai été le plus véridique que je l'ai pu ; j'ai non-seulement montré, *non parçâ manu*, mes fautes, mais ce qui est beaucoup plus rare encore, mes faiblesses; et dans le désir de vous amuser, je ne vous ai jamais privés du plaisir de rire, même à mes dépens. Pardonnez-moi donc de n'être pas un héros à la mode ; pardonnez-moi si je n'ai pas versé de larmes sur une

âme usée par la douleur, ni fait parade d'un *cœur anglais*, et avouez qu'à une époque où l'on ne rencontre partout que des Werthers et des hommes *vertueux*, celui qui n'est ni l'un ni l'autre, offre au moins une nouveauté dans un livre, quoique un être assez commun dans le monde.

Maintenant, ami lecteur, que je me suis rappelé le proverbe, et qu'en vous disant un mot, j'en ai ajouté deux pour moi, je n'abuserai pas davantage de votre patience. Quelle que soit l'opinion que vous avez conçue sur mes fautes nombreuses, comme auteur, comme homme, croyez que c'est avec toute la sincérité de mon cœur que je vous fais mes adieux et vous souhaite un sort prospère.

FIN.



Cohen, Jean

Pelham, ou Les aventures d'un gentilhomme anglais

Bd.: 2

1837

Bamberg, Staatsbibliothek -- AGB G 50(2)
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11420048-7